
EN VN

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI.

DIVISE' EN HUIT VOLUMES.

TOME II.


LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI
Tome II

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

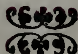
Romagnan de O V Virle 1732

RECÜEIL GENERAL

de toutes les Comedies & Scenes Françoises joüées par les Comediens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au Service.

Enrichi d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comedie.

TOME SECOND.



A LONDRES,
Chez JACOB TONSON, Libraire, à *Grais-Inn-Gate.*
Et se vend chez les Libraires François, dans le *Strand.*

M. DCCXIV.

PIECES CONTENUES dans ce Second Volume.

LE
BANQUEROUTIER.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur D * * * & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le dix-neuviéme d'Avril 1687.




LE
BANQUEROUTIER
Arl. Notaire
Un Laquais
Perfillet

SCENES FRANÇOISES DU BANQUEROUTIER.

SCENE QVI SERT DE PROLOGVE.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

D'Où viens-tu, mon Amy ?

ARLEQUIN.

Je viens de la Comedie Italienne. A la fin ces Gueux-là ont donné leur Banqueroutier, aprés l'avoir prôné dix-huit mois durant.

MEZZETIN.

Et dis-moy, je t'en prie, est-ce une belle Comedie ?

ARLEQUIN.

Ma foy, je ne sçay. L'envie que j'avois

de critiquer tous les endroits, & de paſſer pour Bel-Eſprit, m'a empêché de prendre garde à la Piéce.

MEZZETIN.

Que vas-tu donc faire à la Comedie ?

ARLEQUIN.

Ce que j'y vais faire ? J'y vais pour entrer ſans payer, pour faire le Bel-Eſprit, pour bien boire & bien manger ſans qu'il m'en coûte un double, & pour avoir de l'argent de reſte.

MEZZETIN.

Enſeigne-moy, je te prie, ce ſecret-là.

ARLEQUIN.

Voilà comme j'ay fait. J'ay trouvé ce matin un Comedien Italien à qui je n'avois jamais parlé. Je l'ay abordé fort honnêtement. Je lui ay dit : Vous êtes, Monſieur, un illuſtre Comedien, le plus habile homme du Siecle. J'aurois beſoin de trois Billets, pour mener avec moy à vôtre Comedie deux Dames de mes amies qui ſont groſſes de vous voir. Ah, volontiers, m'a-t-il dit. Il m'a donné trois Billets, & j'ay été à la Comedie tout ſeul. Comme des gens s'empreſſoient à la porte du Parterre pour prendre des Billets, j'en ay tiré deux à l'écart, & je leur ay dit : Meſſieurs, j'avois pris deux Billets pour deux de mes amis qui ne ſont pas

venus. Ils ſont de trente ſols piece pour l'Amphiteatre : ſi vous voulez, je vous donneray les deux pour trente ſols. Ils ont accepté le parti, m'ont donné trente ſols, que j'ay mis dans ma poche, & nous ſommes entrez tous trois enſemble à la Comedie. Je me ſuis placé au milieu du premier banc de l'Amphitheatre. D'abord qu'on a levé la toile, je me ſuis écrié : Fy ! quelle vilaine Décoration ! Quel Diable de barbouilleux a barbouillé cela ? J'en ay vu ſans contredit de plus belles aux Marionnettes. Il n'y a pas là le ſens commun. Voyez, ces bruns-là ne ſont pas aſſez clairs, & ces clairs-là ne ſont pas aſſez bruns. Aſſurément, m'a dit un homme qui étoit auprés de moy ; remarquez même que ce verd-là n'eſt pas d'un beau verd de pré. Apparemment, Monſieur, lui ay-je repliqué, que vous êtes du mêtier. Ah ! point du tout, Monſieur, m'a-t-il répondu ; je ſuis Teinturier, & je me connois fort bien en couleurs. La Comedie a commencé par un Acteur & par une Actrice ; & moy auſſi-tôt ? Quel méchant Comedien ! qu'il a mauvaiſe grace à tout ce qu'il fait ! qu'il déclame mal ! A le voir, ne diriez-vous pas d'un Crieur de vieux paſſemens d'argent ? Il me ſemble pourtant, m'a dit un homme, que cette Co-

medienne joüe assez naturellement. Oüidea, ai-je reparti aussi-tôt : mais elle est trop petite, cela ne remplit point le Theatre. Mais, Monsieur, m'a t-il repliqué, si elle est petite, ce n'est pas sa faute. Ce n'est pas la mienne non plus, ay-je ajoûté : Pour mon argent je prétens avoir des Actrices d'une belle taille, moy. Or vous sçaurez que ce jour-là les Comediens Italiens ont joüé la premiere Scene tout en François. Un Bourgeois, qui n'avoit jamais été à la Comedie Italienne que ce jour-là, s'est tourné vers moy ; & m'a dit d'un ton fort serieux : Je m'étonne qu'on dise que l'on n'entend point les Comediens Italiens ; voila une Scene dont je n'ay pas perdu un petit mot. Enfin, aprés avoir donné mon lardon aux Acteurs, à la Piéce, aux Decorations, & à tout, j'ay tiré un grand sifflet de ma poche, & je me suis mis à siffler comme tous les Diables. Il y avoit une Femme derriere-moy qui me disoit. Hé, Monsieur, je n'entends rien. J'en suis bien faché, Mademoiselle ; ay-je répondu : je siffle pourtant assez fort pour me faire entendre. D'autres gens me disent : D'où vient, Monsieur, que vous sifflez ? Ne voyez-vous pas, ai-je repliqué, que ces Linottes-là ont besoin d'être sifflées ? Le premier Acte a fini. Le Limonadier est

venu ſur l'Amphitheatre, criant : De la Limonade, Meſſieurs, des Biſcuits, des Macarons. Et moy d'abord ; Hé, Maraut, eſt-ce que tu n'as pas une meilleure Comedie à nous donner ? Je ne donne pas la Comedie, m'a-t-il dit, je ne vends que de la Limonade. Hé bien, voyons ſi ta Limonade vaudra mieux que la Comedie. J'en ay bu cinq ou ſix verres, mangé autant de biſcuits & de Macarons. Aprés je lui ay dit : Va me querir deux taſſes de Chocolat ; ta Limonade m'a refroidi tout l'eſtomac ; & pendant ſon abſence, j'ay fait ſemblant de reconnoître un homme dans le Parterre, quoy que je n'y connuſſe perſonne. Je me ſuis écrié : Hé, Chevalier, vraiment j'ay quelque choſe de conſequence à te dire. J'ay ſauté de l'Amphitheatre dans le Parterre, je me ſuis mêlé dans la preſſe ; & voila comme j'ay entré à la Comedie pour rien, comme j'ay fait le Bel-Eſprit, comme j'ay bien bu & bien mangé ſans qu'il m'en ait coûté un double, & comme j'ay eu trente ſols de reſte.

MEZZETIN.

Parlons d'autre choſe. Dans le tems que tu étois dehors, on a apporté cette Lettre pour Monſieur Perſillet.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas un Laquais jaune ?

MEZZETIN.

Oüi.

ARLEQUIN *prenant la Lettre avec empressement.*

Et donne, donne, c'est à moy à qui cette Lettre s'adresse. C'est une Veuve dont je suis amoureux à la folie. *(Il ouvre la Lettre, & lit :)* Monsieur... Ah ! que cela est honnéte ! beau debut ! Monsieur... Qu'il y a d'esprit là-dedans ! *(Il continue de lire :)* Je vous prie de ne pas manquer de me venir trouver aussi-tôt la presente reçuë.... Oüi, Madame, je m'en vais tout à l'heure. *(Il s'enfuit, & Mezzetin court aprés.)*



SCENE DE PERSILLET ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, Monsieur, si vous n'y prenez garde, avec vos Millions, vous allez devenir la risée de tout Paris. On sçait bien que dans la vie il n'est si petit ny si grand qui n'ait par fois quelque chose en sa tête : mais c'est une honte de vous

voir ſans ſujet lamenter vôtre vie, & leſiner depuis le matin juſqu'au ſoir ſur le plus neceſſaire de la maiſon. Helas ! où eſt le tems que vous jettiez tout par les fenêtres, & qu'il n'êtoit mention que de vos bombances, & de vôtre belle humeur ? Reveniez-vous de la Ville, vous cauſiez un moment avec moy ; vous me paſſiez la main ſous le menton : Colombine par-cy, Colombine par là ; tantôt des rubans, tantôt une bague, tantôt un éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de vôtre ſouvenir. Preſentement vous rentreriez cent fois ſans dire, Dieu te gard. Vous ne dégrondez point ; vous êtes vilain comme lard jaune, bourru comme un Diable. De cinquante Valets, vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois Caroſſes chez vous ; & je croy, Dieu me pardonne, que vous retrancheriez juſqu'à vôtre femme, pour en épargner les habits.

PERSILLET *ſe laiſſant aller dans un Fauteuil.*

Ouf !

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur ? vous trouvez-vous mal ?

PERSILLET.

Juſte-Ciel !

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc ? ſont-ce des vapeurs ? eſt-ce la Goutte ?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy ? la Migraine ?

PERSILLET.

Encore pis.

COLOMBINE.

La Colique peut-être ?

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

COLOMBINE.

La Fiévre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La Pierre donc ?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé, que diantre pouvez-vous donc tant avoir ?

PERSILLET.

Ce que j'ay.... ah !

COLOMBINE.

Ma foy, Monſieur, je perds patience.

PERSILLET.

J'ay....

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux enſemble, Colombine, j'ay une femme, & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ah ! c'eſt donc là où le baſt vous bleſſe ? Je ne m'étonne pas vrayment ſi vous avez le viſage découſu, & le corps décharné comme une Anatomie. Allez, n'avez-vous point de honte de dire que Madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité ?

PERSILLET.

Dis plûtôt, parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette ! Hé c'eſt ce que les gens délicats recherchent preſentement. Il ne faut pas que les choſes aillent dans l'excés. Mais je vous aſſure qu'une petite pincée de coquetterie, répanduë dans les manieres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appetiſſante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'eſt pas mal éveillée.

COLOMBINE.

Je vous la ſoûtiens belle & bonne; ſi &

je ne parle qu'aprés ma mere, qui étoit une merveilleuſe femme ſur ces matieres-là. Dieu veüille avoir ſon ame ; je lui ay oüi dire cent fois, qu'il en eſt de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une ſauce, elle eſt picquante & inſupportable ; quand il y en a trop peu, elle eſt ſi fade, qu'on n'en ſçauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ſes doigts.

PERSILLET.

La folle !

COLOMBINE.

Il en eſt de même d'une femme. Quand elle eſt coquette aux dépens de ſon honneur, fy, cela ne vaut pas le diable : quand elle ne l'eſt point du tout ; c'eſt encore pis ; ſa vertu ſemble confonduë avec ſon temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une Belle ſe ſent, & qu'elle n'a d'enjoüement que ce qu'il en faut pour plaire ; ma foy, Monſieur, c'eſt quelque choſe de bien drôle de ſe voir agaſſé par le merite d'une jolie femme. Franchement ſi j'étois homme, j'en voudrois par là.

PERSILLET.

Ne ſerois tu point de ces maris complaiſans, qui payent avec du brocard ou

d'autres nippes chaque careſſe de leur femme, & qui ſe ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur ?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec vôtre ruine. Pourriez-vous trouver dans Paris une femme plus ménagere ? Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépenſé vingt-cinq mille francs ; & ſi là dedans j'y comprends le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je ſans me plaindre, diſſiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un ſeul quart d'écu en mariage ?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foy, bâti comme vous êtes, qu'une femme eût fait vôtre fortune !

PERSILLET.

Plaît-il ?

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, faites-vous juſtice. Belle comme eſt Madame, vous êtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'eſt-ce à dire ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous cherchez noiſe,

COLOMBINE.

Révez-vous de croire que cet Abbé ſoit amoureux, parce qu'il fait de la dépenſe ? non moins que cela. C'eſt qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien ſans l'eſtime & l'approbation des femmes, il fait de ſon mieux pour les mettre de ſon parti. Il les promene, il les regale. aujourd'hui à l'Opera, demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'eſt un drôle qui s'avancera en fort peu de tems, & qui ſe va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne ſe feroit pas autant de reputation en donnant une partie de ſon bien aux pauvres, qu'en le mangeant avec des femmes ?

COLOMBINE *rit.*

Et d'où venez-vous, Monſieur ? Eſt-ce qu'on ſe fait Abbé pour donner l'aumône ? je penſe que vous perdez l'eſprit. N'eſt-ce pas une aſſez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim ſans Meſſieurs les Abbez ?

PERSILLET.

Tu m'aſſures donc que je n'ay rien à craindre de ce côté-*là* ?

COLOMBINE.

Hé ſy, vous dis-je ?

PERSILLET.

Mais viens-ça, ... ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une ſi haute volée.

COLOMBINE.

Bon, c'eſt ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la crême de la Cour. Or ça, parlons par raiſon. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, ne m'en parlez point. C'eſt un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à ſa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous êtes une ſotte & une mal-appriſe de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez, ma Mie, que nôtre Corps eſt la pepiniere de la Nobleſſe ; que les enfans de mon fils Perſillet ſeront Gentilshommes comme le Roy ; & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prerogatives dont

elle ſera chargée. Moy, Bourgeois ! voyez, je vous prie, la ſimplicité & l'impertinence !

COLOMBINE.

Oh, dame, Monſieur, ſi vous êtes ſi pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ay vû ſi heriſſon : vous picquez de tous côtez. Tantôt jalouſie, tantôt avarice, tantôt lamentation ſur les malheurs du tems ; hé, mercy de moy, le chagrin doit-il entrer dans une maiſon auſſi opulente que la vôtre.

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'eſt pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je ſuis ruiné par la dépenſe de ma fille & de ma femme. Mon credit eſt uſé, les bourſes ſont fermées : je n'ay plus que deux cens mille francs dans mes coffres ; & ſi Dieu ne m'aſſiſte, faute d'argent, je donneray bien-tôt du nez en terre.

COLOMBINE.

Comment faute d'argent ? ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ay un Couſin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET.

Et quand me feras-tu parler à ce Couſin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apreſdinée. Vous ſçavez bien comme on en uſe avec ces Meſſieurs-là ?

PERSILLET.

Ho, je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monſieur. *Elle revient ſur ſes pas.* A propos, Monſieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ay parlé de cet Abbé. Il ſembleroit que je m'amuſerois....

PERSILLET.

Va ne crains rien.... Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à ſa conduite. Tu ſçais qu'une femme....

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoiſſez pas. Tenez, Monſieur, regardez moy bien. Il faut aſſurérément que j'aye été faite quelque part en ſecret : car j'en ſuis trop amie.





SCENE DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, ſous le nom de Perſillet, tout chargé de rubans rouges.*

COLOMBINE *en Veuve de qualité.*

COLOMBINE.

AH! quartier, Monſieur Perſillet, quartier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu? l'amour en perſonne ne ſeroit pas ſi redoutable.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, la ſotte choſe que d'avoir du bien!

COLOMBINE.

Le malheur eſt aſſez ſupportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un payement de cinquante mille francs?

COLOMBINE.

A ce prix là, je ſouhaitterois qu'ils vous euſſent retenu toute la journée.

ARLEQUIN.

Maugrebleu de la canaille. Si je ne me fusse échapé, un Marchand m'alloit encore faire un remboursement de dix mille écus.

COLOMBINE *à part.*

Voila les fleurettes des Gens d'affaires. (*haut*) Hé, bon Dieu ! Monsieur, faut-il prendre comme cela les choses à cœur ? Il n'est que de recevoir en toute saison.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'est rien en comparaison du plaisir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas...

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au Diable s'il y a homme au monde plus ennemi de la faribole. Voyez-vous, je prétens être de vos amis, & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE *à part.*

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*se tournant vers Persillet.*) Ah, Monsieur Persillet, que vous dites galemment les choses !

ARLEQUIN.

Le bien n'est fait que pour obliger ses amis,

COLOMBINE.

Le joli tour d'eſprit !

ARLEQUIN.

Il y a un tas de coquins qui laiſſent pourir l'or dans leurs coffres, plûtôt que d'en faire un plaiſir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moy, j'aime à donner, & je croirois traiter une Femme de qualité en Griſette, ſi je ne lui offrois pue mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monſieur Perſillet, où prenez-vous tant d'eſprit ? car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes auſſi nobles & auſſi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, ſi un qeu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moy ſupportable.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, ne vous retranchez pas ſur les airs d'une modeſtie outrée. Un homme comme vous eſt un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire ſoupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je ſerois un peu jalouſe, ſi je voyois vôtre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah, morbleu, ne craignez rien : plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voila ce qu'on appelle un cœur fait au tour. Mais peut-on se fier à la tendresse d'un homme marié ? Cela est sujet à de cuisans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle est, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous êtes simple ! Est-ce la beauté qui attache ? A cela prés, Madame, vous pouvez m'aimer en toute seureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déja que trop de penchant. Mais vous sçavez, Monsieur, que ces sortes d'embarquemens sont beaucoup perilleux. Tout charme dans une passion naissante. Les assiduitez & les soins preparent d'abord le cœur d'une jeune personne. On fait agir ensuite l'empressement & les services. La liberalité s'en mêle, & à force de presens on acheve de seduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raison devroit retenir. Un homme

n'a pas plûtôt touché le cœur d'une fem me, qu'il tâche d'essayer son merite au prés d'une autre, se faisant toûjours u plus grand plaisir de son changement qu de ses conquêtes. Pour moy, je vous l'a vouë, je ne le pardonnerois de ma vie un homme qui ne m'aimeroit qu'en pa sant.

ARLEQUIN.

Fy ! cela est bon à des Escrocs, qui n cherchent qu'à filouter des cœurs. No autres Financiers, nous avons plus de co science, & jamais nous ne quittons la pa tie, que quand les Gens d'Epée nous d busquent. Hors cela, nous aimerions l femmes jusqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter sur une persev rance éternelle.

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profession aimen toûjours & donnent toûjours. C'est a Rhetorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractere !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus persuas Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent po vous en convaincre, j'en ay, graces a Ciel, dans mes coffres.

COLO

COLOMBINE *à part.*

J'y vais faire une bonne brêche. (*prenant un air ſerieux*) Vous me croyés, Monſieur, l'ame bien intereſſée. Sçachez une fois pour toutes, que vous ne ferez avec moy que des dépenſes de cœur, & que je vous ſeray plus redevable d'un ſentiment de tendreſſe, que de vingt bourſes pleines d'or. (*à part.*) Je mens pourtant bien ſerré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ah, Madame, comment reconnoître des choſes qui vont ſi droit au cœur?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au Laquais.*

Il n'eſt pas poſſible ? Je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame ? Je remarque du trouble dans vôtre viſage.

COLOMBINE.

Mon trouble eſt l'interprete de mon cœur, & je ſerois plus tranquille, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, en dois-je croire mes oreilles.

n'a pas plûtôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'eſſayer ſon merite auprés d'une autre, ſe faiſant toûjours un plus grand plaiſir de ſon changement que de ſes conquêtes. Pour moy, je vous l'avouë, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en paſſant.

ARLEQUIN.

Fy ! cela eſt bon à des Eſcrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conſcience, & jamais nous ne quittons la partie, que quand les Gens d'Epée nous débuſquent. Hors cela, nous aimerions les femmes juſqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter ſur une perſeverance éternelle.

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profeſſion aiment toûjours & donnent toûjours. C'eſt la Rhetorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractere !

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus perſuaſif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, graces au Ciel, dans mes coffres.

COLOM

COLOMBINE *à part.*

J'y vais faire une bonne brêche. (*prenant un air ſerieux*) Vous me croyés, Monſieur, l'ame bien intereſſée. Sçachez une fois pour toutes, que vous ne ferez avec moy que des dépenſes de cœur, & que je vous ſeray plus redevable d'un ſentiment de tendreſſe, que de vingt bourſes pleines d'or. (*à part.*) Je mens pourtant bien ſerré.

ARLEQUIN *prenant la main de Colombine.*

Ah, Madame, comment reconnoître des choſes qui vont ſi droit au cœur?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au Laquais.*

Il n'eſt pas poſſible? Je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il, Madame? Je remarque du trouble dans vôtre viſage.

COLOMBINE.

Mon trouble eſt l'interprete de mon cœur, & je ſerois plus tranquille, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, en dois-je croire mes oreilles.

LA VERDURE *parlant encore tout bas à Colombine, mais d'un air plus effaré.*

Madame, ils font un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les en empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous êtes trop inquiete. Parbleu je sçauray ce que c'est.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas vôtre attention. Ce sont des bagatelles de menage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque chose de plus. Vous avés changé de couleur, &...

LA VERDURE *revenant sur ses pas.*

Madame, au moins je n'en suis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT *& les deux Recors entrent brusquement dans la Chambre, en forçant la Verdure.*

LE SERGENT.

Ah, pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans vôtre Antichambre, pendant que vous babillez tête à tête avec un Galant!

COLOMBINE.

Ah, quelle inſulte à une Femme de ma qualité ! Coquins, ſi mon Frere étoit ici, vous ne deſcendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT.

Oh, c'eſt par la fenêtre que vous dites ! *(en ſe retournant vers les deux Recors.)* Meſſieurs, faiſons nôtre charge. *(Il écrit & dicte.)* De-là nous nous ſommes tranſportez dans une grande Chambre dorée....

ARLEQUIN.

Meſſieurs, avant que de paſſer outre, encore faut-il ſçavoir les cauſes de la Saiſie ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur Perſillet, voir détendre ma Chambre pour une ſomme que je ne dois point !

ARLEQUIN.

Diable ! ce ſeroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivant & dictant.*

Plus, un grand Miroir a bordure d'argent, & deux paires de Chenets du même métail, du même métail.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la perſecution qu'on me fait. Le Pere de feu Monſieur Kerbadec mon Mary, avoit prêté

ſoixante mllle francs à un de nos Voiſins.... Retenez-bien ſoixante mille francs ; car c'eſt ſur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable ! la ſomme eſt forte.

COLOMBINE.

Oh, mon Mary étoit furieuſement riche. Il eſt arrivé depuis ce tems-là qu'un de ſes Oncles, en mourant, lui a laiſſé beaucoup de bien, & raiſonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il ſe ſeroit bien paſſé de cela.

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet Oncle, mon Mari a toûjours fait grande dépenſe, & pris à credit par tout où il en a pu trouver : car vous ſçavez, Monſieur, qu'il faut ſoûtenir ſa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites-vous ?

COLOMBINE.

Il ſe trouve aujourd'hui que j'ay affaire à des brutaux de Marchands, qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq milles livres, & ſi il n'y a gueres que quinze ans que leurs parties ſont arrêtées.

ARLEQUIN.

Hé fy, Monſieur l'Huiſſier ! voila

une ſurpriſe qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je ſuis tourmentée par des gens emportez, j'ay pris un Arrêt de défenſe ; parce que le Voiſin à qui l'on a prêté vingt-mille écus de la ſucceſſion de cet Oncle... Vous voyez bien que c'eſt quatre fois plus qu'il n'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrêt ne ſera ſignifié que demain, par malice on me fait aujourd'hui l'inſulte dont vous êtes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, juſqu'où va la chicane ! (*ſe tournant vers l'Huiſſier.*) Monſieur l'Huiſſier, ce ne ſont donc que quinze mille écus qui vous amenent ?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & miſes d'execution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au ſortir d'ici ?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monſieur, il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyez ſolvable....

LE SERGENT.

Ah, Monſieur, vous en parlez trop honnêtement.

ARLEQUIN

Tenez, Monſieur l'Huiſſier, voila trois Louis d'or ſans conſequence. Prêtez-moy vôtre plume que je vous faſſe mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Eſt-ce pour vous moquer de moy, Monſieur Perſillet, que vous me faites la confuſion de.....

ARLEQUIN.

Voila une belle bagatelle!

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrêt, au moins, je vous rends vôtre argent.

LE SERGENT *à Colombine.*

Vous voyez bien, Madame, que j'ay ſupercedé à la conſideration de Monſieur, (*ſe tournant vers Arlequin*) Au ſortir de ceans, Monſieur, irez-vous tout droit à vôtre logis.

ARLEQUIN.

L'argent eſt tout compté, allez vous-en toûjours devant. (*ſe tournant vers Colombine d'un air tendre*) Je ſuis au deſeſpoir

ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetllle.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur Perſillet, ne m'en parlez point. Vôtre generoſité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame, fy.... cela ne vaut pas la peine d'y ſonger.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir agir que par reconnoiſſance! Maudite ſaiſie! falloit-il m'ôter le plaiſir d'une tendreſſe deſintereſſée? Et pourquoy mon cœur n'a-t-il pas eu le loiſir de ſe faire connoître tel qu'il eſt?

ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame! Vive les femmes de qualité pour les beaux ſentimens!

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy, Monſieur Perſillet, d'avoir accepté ſi volontiers l'offre que vous m'avez faite? Je mourrois de douleur ſi je n'étois ſeure de vous rendre bien-tôt vôtre argent. (*le regardant d'un air languiſſant.*) Encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'eſtime que vous avés pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*se jettant à ses pieds.*) Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame, & que sans un prompt secours. ...

MEZZETIN *se disant Frere de Colombine, entre l'épée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma Sœur !

COLOMBINE *courant au devant de son Frere pour l'arrêter.*

Mon Frere, quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne survivray pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, ou je te tuë.

ARLEQUIN.

Monsieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon Frere, que c'est un Homme de qualité qui me recherche en mariage ? (*Se retournant vers Arlequin.*) Il faut lui dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Oüi, je vous en prie,

MEZZETIN.

Cela, étant, qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable l'épouser ! J'en ay déja trop d'une. Ah, Ciel ! je ſuis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démêleray bien la fuſée. (*à ſon Frere*) Mais encore, mon Frere, faut-il bien donner le tems de dreſſer un Contrat.

MEZZETIN.

Qu'à cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il ſort.*

ARLEQUIN.

Diable, que les Bretons ont la tête chaude !

COLOMBINE.

Oh, pour cela de nôtre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque choſe en tête. Vous verrez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN.

Oh, qu'à cela ne tienne que nous ne ſoyons bons amis. Voila heureuſement une Bague de deux mille écus, & une Lettre de change de quatre cent piſtoles, que vous me ferez le plaiſir de lui offrir. Diable, il ne faut pas ſouffrir une eſclandre pour une bagatelle. Ces étourdis-là ne ſçavent gueres ſouvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la Bague & la Lettre.*

Ah, quelle augmentation de chagrin ! Quoy ! combler toute ma famille de bontez ! (*faisant feinte de rendre le Diamant & la Lettre.*) Non, je ne sçaurois m'y résoudre.

MEZZETIN *revenant.*

Ma Sœur, voici le Notaire qui arrive. Convenez de vos faits avec Monsieur : car le Contrat signé, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela passe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon Frere, vous êtes un emporté. Est-ce un affront pour vous & pour moy, d'être considerée d'un homme de merite ?

ARLEQUIN.

Ah, Madame !

COLOMBINE.

Ne suis-je pas maîtresse de mes actions & de mon cœur ?

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : mais Monsieur étoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne ſuis pas, ce me ſemble, encore ſi déchirée ; & un homme de qualité peut ſoûpirer à mes genoux, ſans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous êtes un Etourdy, mon Frere, de ne pas mieux reconnoître l'honneur que Monſieur nous fait.

ARLEQUIN.

Ah, Madame !

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous êtes pour avoir perdu vôtre argent ; Monſieur, le plus obligeamment du monde, m'a mis malgré moy, une Bague & une Lettre de Change entre les mains, dont il vous prie de vous ſervir.

MEZZETIN.

Une Bague, & une Lettre de Change ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur. Je vous prie de recevoir toûjours cela en attendant une fort bonne Commiſſion que je vous deſtine à cinquante lieuës d'ici.

MEZZETIN.

Mais, ma Sœur, si c'est une recherche legitime, vous ne trouverés aucune resistance de ma part.

ARLEQUIN.

Comme vous pouvés croire, Monsieur, je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allés, recevés ma Lettre de Change, & que j'aye l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiés, je ne prétends entrer dans vôtre famille que par la bonne part.

COLOMBINE.

Mon frere, encore si vous marquiés un peu de chagrin de vous être emporté sans raison ?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie Monsieur de l'oublier. Pour moy, j'en ay un telle honte, que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop genereux, Monsieur. *Mezzetin s'en va.*

COLOMBINE.

Ecoutés, franchement, il a nne délicatesse sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt, & que cela vint à sa connoissance, il lui passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous

êtiez un homme perdu, si je n'eusse tourné vôtre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse? Ma belle, vôtre cœur ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié? (*Il veut l'embrasser.*) Ah si mon ardeur se pouvoit flater. . . . .

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Persillet. Que deviendrions-nous si mon frere alloit rentrer?

ARLEQUIN.

Adieu donc, veuve aimable,

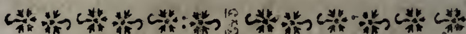
COLOMBINE *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire! adieu pour se revoir demain?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avoüer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guere à nous autres Financiers.





SCENE DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Eſt un nommé Monſieur de la Reſſource.

PERSILLET.

Monſieur ?

LE LAQUAIS.

Monſieur de la Reſſource, Notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Eſt-il là ?

LE LAQUAIS.

Le voici qui monte.

COLOMBINE.

Monſieur, voila mon Couſin le Notaire, qui vous vient offrir ſes ſervices.

PERSILLET *en l'embraſſant.*

Ah, mon cher Monſieur, ſoyez le bien venu.

ARLEQUIN.

Ma Couſine, Monſieur, m'ayant fait

dire que mon petit ministere vous pouvoit être utile, je viens vous en marquer ma joye, & vous prier de compter sur moy, comme sur un homme tout plein d'expediens & de facilité pour toutes sortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monsieur, mon Cousin n'est pas le plus vieux de tous les Notaires : mais je puis dire que c'est celui qui gouverne les meilleures Bourses ; & en fait de Notaires, je pense que c'est le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon Contrat de mariage. (*Elle lui passe la main sous le menton.*)

ARLEQUIN.

Que tu es follette, Cousine ! (*vers Persillet*) Monsieur, en êtes-vous bien content ?

COLOMBINE.

Voyez, je vous prie ! est-ce que je suis fille à mécontenter quelqu'un ?

PERSILLET.

C'est une fort bonne enfant ; ma femme en est tres-satisfaite. Elle a par fois ses petites humeurs : mais la jeunesse, comme vous sçavez. . . .

COLOMBINE.

Hé non, c'est que la vieillesse n'a pas les siennes ! Mon Dieu, Monsieur, ne parlons

point de nos humeurs ; il en eſt encore de plus inſupportables que la mienne. (*Vers la Cantonade.*) Je m'en vais, voila Madame qui m'appelle. Adieu mon cher Couſin. (*En s'en allant, bas à Arlequin.*) Faites un peu là vôtre charge, au moins.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas va.

PERSILLET.

C'eſt bien le meilleur cœur de fille qui ſoit au monde.

ARLEQUIN.

Ça, Monſieur, que pouvons-nous faire pour vos interêts ?

PERSILLET.

Laquais, tirez des Fauteuils..... Qui que ce ſoit qui me demande, que le Portier diſe que je n'y ſuis point. (*Il le rappelle.*) Fermez la porte de mon Cabinet ; & qu'on ne vienne ici que quand j'appelleray. (*Le Laquais ſort.*) Monſieur de la Reſſource, mettez-vous, s'il vous plaît, dans ce Fauteüil auprés de moy.

ARLEQUIN.

Ha, Monſieur.

PERSILLET.

Je ne vous ſouffriray pas là, Monſieur.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obeïs. (*Il ſe met dans le Fauteüil.*)

PERSILLET.

Je ne ſçay, Monſieur, ſi j'ay l'honneur d'être connu de vous ?

ARLEQUIN.

Eſt-il quelqu'un dans le monde qui puiſſe ignorer le nom, la qualité, le merite & la fortune de Monſieur Perſillet ? Toute la terre convient que vous êtes en même-tems le plus honnête & le plus liberal de tous les hommes.

PERSILLET.

Quand on eſt né quelque choſe, on ne ſe dément gueres.

ARLEQUIN.

Vos vertus, Monſieur, vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monſieur, la vie eſt courte ; & un homme qui a pluſieurs enfans à pourvoir, n'eſt pas ſeur de les établir avant ſa mort. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur.

PERSILLET.

Pour ſortir de ce monde avec quelque

sorte de satisfaction, je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres, seulement pour commencer. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et comme on ne profite des bons marchez, qu'avec de l'argent comptant, je serois bien-aise d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en joüe. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Tres-bien, Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est, si vous me les pouvez faire trouver sur le champ, afin de sortir

tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Monſieur, voici l'endroit à peu prés où la choſe pourroit avoir beſoin de quelque petite explication. Quand vous dites que vous prétendez ſortir d'affaires avec honneur, eſt-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent ? car avec nous autres, on ne ſçauroit parler trop préciſément.

PERSILLET *à part.*

Voici un maître Compagnon ! *(ſe tournant vers Arlequin.)* Ce que vous dites eſt de bon ſens. Auſſi prétends-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Non. Vous êtes encore obſcur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs ?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer.

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus ?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de diſcours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous êtes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, que diroit-on de moy dans le monde, ſi je me paſſois à deux cent mille francs pour faire trouver un Million ? Hé fy, il faudroit que je fuſſe un fripon, un miſerable. Graces au Ciel, juſqu'à preſent j'ay vêcu avec un peu d'honneur ; & depuis que je ſuis en charge, je ne croy pas qu'on me puiſſe reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoiſſance que le tiers des ſommes que j'ay fait prêter ; & ſi, quand ce ſont des enfans de famille, cela va bien quelquefois à la moitié, oüi.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme !

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'eſt que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, ſi bon ne leur ſemble.

PERSILLET.

Malepeſte, c'eſt bien quelque choſe.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je ſuis d'un bon uſé & d'un bon commerce. Je puis me dire ſans vanité le Medecin de toutes les fortunes délabrées du Royaume ; & dans ma profeſſion je ſuis ſans contredit le plus employé pour les affaires delicates.

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monſieur, les affaires delicates?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de nôtre métier. Les affaires delicates, Monſieur, c'eſt de ſçavoir à point nommé vieillir une hipoteque, corriger un teſtament, amaigrir une obligation, mettre ſur pied une contre-lettre; & par-deſſus cela avoir toûjours de reſerve pluſieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'eſt ſi couru preſentement.

PERSILLET *à part.*

Voila juſtement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere dont vous arrangez vos talens, je vous croy ſans flaterie un des Notaires de Paris le mieux aſſorti.

ARLEQUIN.

Un peu de reſolution & d'habitude m'ont mis dans la paſſe où je ſuis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puiſſe rétablir les mauvaiſes affaires d'un homme? Ce ſeroit un beau ſecret.

ARLEQUIN.

Il eſt infaillible. C'eſt ce qu'on appelle l'Emetique des gens ruinez. Par exemple,

ſi vous êtiez en cet état-là, le Ciel vous en preſerve.

PERSILLET *à part.*

J'en ſuis plus prés qu'on ne penſe.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier vôtre fille, acheter un Duché, & établir vôtre fils. Dans le credit où vous êtes, voila trois hameçons capables de prendre toutes les duppes de Paris : car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire ſon coup, il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à l'extrêmité.

ARLEQUIN.

Nenny, diable, nenny. Dés que le credit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde eſt bien infatué de vos richeſſes, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépenſe à l'ordinaire; & puis un beau matin, aprés avoir mis tous vos meilleurs effets dans une caſſette, déloger à petit bruit, & donner ordre à vôtre portier de dire à tout le monde qu'on ne ſçait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'al-

ſarment, la frayeur les prend; d'abord ils propoſent de perdre le tiers de leur dû. A cela, mot, point de réponſe. Ils s'aſſemblent; ils vont, ils viennent, ils ſe tourmentent. A la fin, déſolez de vôtre abſence; & ne ſçachant ſur quoy ſe vanger, ils font dire ſous-main qu'ils perdront les deux tiers, ſi on veut aſſurer l'autre. Ho, quand ils ſe mettent comme cela à la raiſon, on entre en pourparler; on écoute, on negocie; & enfin aprés un bon contract bien & deüement homologué, vous revenez ſur l'eau avec ſept ou huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une ſeule fois en ſa vie, n'eſt-il pas pour jamais au deſſus de ſes affaires? Voila comme je parlerois à mon frere, ſi j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, Monſieur de la Reſſource, que vous êtes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adreſſé un homme de vôtre probité & de vôtre experience!

ARLEQUIN.

Comment, Monſieur, mon diſcours vous auroit-il émeu?

PERSILLET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement per-

ſuadé, que je croy qu'un bon pere de famille eſt obligé en conſcience de faire banqueroute au moins une fois en ſa vie, pour l'avantage de ſes enfans. Il n'y a point à cela de milieu. . . . Allons, touchez-là· Il eſt trop juſte de vous donner le tiers des ſommes que vous me faites prêter. (*Ils ſe levent.*)

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le Million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monſieur de la Reſſource, le ſecret au moins, je vous en prie.

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela Joüez ſeulement bien vôtre rôlle;& quand je vous envoyeray quelqu'une de mes bonnes Bourſes, ne marquez aucun beſoin d'argent ; & ſur tout ne paroiſſez pas avoir aucune relation avec moy.

PERSILLET.

Laiſſez-moy faire.

ARLEQUIN.

Dans ſix ſemaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une Banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne ſont quaſi que la même choſe.

PERSILLET.

PERSILLET.

Dieu vous en veüille oüir. Du commencement je croyois cet homme-là un Fripon : mais ma foy il faut lui remettre l'honneur ſur la tête, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres. ... Ah le bel eſprit ! (*voyant que le Notaire fait des civilitez à un Laquais.*) Hé fy, Monſieur de la Reſſource, vous mocquez-vous de faire des civilitez à ce Coquin-là ? Ce n'eſt qu'un Laquais.

ARLEQUIN.

C'eſt pour cela que je prends mes meſures de loin. On ne ſçait pas ce que ces Meſſieurs-là peuvent devenir un jour.





SCENE DU PORTIER.

MAISTRE AMBROISE *Portier.* ARLEQUIN *en Notaire.* LE DOCTEUR, PIERROT & SCARAMOUCHE *en Creanciers, ayant des Manteaux noirs qui leur traînent jusqu'à terre, & de grands Crêpes aux chapeaux.*

LE PORTIER.

A Qui en voulez-vous, Messieurs ?

ARLEQUIN.

Nous voudrions saluër Monsieur Persillet.

LE PORTIER.

Il n'y est pas, Messieurs, il vient de sortir.

ARLEQUIN.

Tu te mocques, mon ami. Il n'y a qu'un moment que je l'ay quitté.

LE PORTIER.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit sorti.

ARLEQUIN.

Ecoutez, Maître Ambroiſe, je ſçais bien que Monſieur eſt ſorti : mais (*en lui mettant un écu dans la main.*) Je vous prie que nous lui puiſſions dire deux mots.

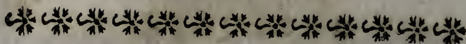
LE PORTIER *aprés avoir regardé l'écu qu'il a dans ſa main.*

Monſieur y eſt toûjours pour les perſonnes de merite ; je ne renvoye que de petites gens, qui le viennent importuner.

LE DOCTEUR & PIERROT.

O, vous êtes trop honnête !





SCENE DU PREST.

ARLEQUIN *en Notaire.* LE DOCTEUR, & les Creanciers. PERSILLET *assis dans un Fauteuil, devant son Bureau.*

ARLEQUIN.

VOus ne trouverez pas mauvais, Monsieur, que je vous presente les trois meilleurs Amis que j'aye au monde, & les trois plus riches hommes de Paris.

PERSILLET.

Que puis-je faire pour leur service? Monsieur, ayez la bonté de vous asseoir. *(Ils se font des civilitez, & puis s'asseient.)*

LE DOCTEUR.

Monsieur, nous avons prié Monsieur de la Ressource de vouloir nous introduire chez vous, pour vous demander une grace que nous vous prions de ne nous pas refuser.

PERSILLET.

Si c'est chose possible, Monsieur, comptez sur moy à coup seur.

ARLEQUIN.

Ces Meſſieurs ayant appris que vous vouliez marier Mademoiſelle vôtre Fille, donner une Charge conſiderable à Monſieur vôtre Fils, & acheter deux grandes Maiſons dans la Place Royale. . . .

PERSILLET.

C'eſt ma Femme qui a la manie d'avoir beaucoup de plain pied ; car pour moy je me trouve aſſez bien logé. Mais dans le Ménage il faut avoir de certaines complaiſances ; & cent mille écus plus ou moins à une Maiſon, ne valent pas la peine de faire piailler une Femme. (*Le Maître d'Hôtel apporte de l'Orgeade.*)

ARLEQUIN.

Ces Meſſieurs, comme je vous diſois, ayant appris que vous vouliez pourvoir à toutes ces petites choſes-là, viennent vous offrir un million ou douze cent mille livres, ſçachant bien que leur argent ne peut être plus ſeurement placé.

PERSILLET.

Quant à la ſeureté, elle y eſt toute entiere. Mais je vous diray en amy, que j'ay encore quelque argent dans mes coffres, & que. . . .

LE DOCTEUR.

Oh, Monſieur, nous n'en ſommes que trop perſuadez.

UN LAQUAIS *entre, & dit à Persillet.*

Monsieur Rabajoye demande à vous parler.

PERSILLET.

Qui?

LE LAQUAIS.

Monsieur Rabajoye, le Syndic des Fripiers.

PERSILLET.

Je me doute bien ce que c'est. Il me rapporte peut-être les quarante mille francs que j'ay prêté aux Fripiers pour faire des habits de Masque. Dites-lui qu'il revienne une autre fois, & que je suis en compagnie.

LE DOCTEUR.

Mais Monsieur, que nous ne vous empêchions pas.

PERSILLET.

Voila une plaisante bagatelle! Laquais, ne vous avisez jamais de me venir interrompre pour des gueuseries de cette nature-là. Allez, qu'il revienne demain.

ARLEQUIN *se tournant vers le Docteur.*

Ne vous ay-je pas bien dit que cet homme-là n'a que faire d'argent. (*Se tournant vers Persillet.*) Serois-je assez malheureux

pour que vous refusiez la proposition que je vous fais ?

PERSILLET.

Apparemment, Messieurs, vous me croyez plus mal dans mes affaires que je ne suis.

LE DOCTEUR.

A Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée-là.

ARLEQUIN.

On sçait trop bien dans Paris que vous avez de l'argent par-dessus les yeux, & qu'au lieu d'emprunter, vous prêtez à tout le monde : mais quelquefois pour obliger on se fait violence.

PERSILLET.

A la consideration de ces Messieurs, il n'y a rien que je ne fisse : mais....

ARLEQUIN.

Ah point de mais, Monsieur, s'il vous plaît ; faites-nous cette amitié-là.

COLOMBINE *entre.*

Monsieur, c'est vôtre Receveur de Cotteronde, qui demande quittance de quatorze mille francs qu'il vous a apporté ce matin.

PERSILLET.

Quoy ? pas un pauvre moment de repos en toute une journée ?

COLOMBINE.

Monſieur, c'eſt qu'il ſe fait tard, & il a cinq grandes lieuës à faire.

PERSILLET *en colere.*

Hé ventrebleu, ſeray-je toute ma vie aſſaſſiné d'argent? A la fin il faudra que je m'enfuye pour éviter ces perſecutions. Voila un plaiſant Maraut, de me donner la peine de ſigner pour quatorze mille francs: Allez, ma mie, allez; au premier payement qu'il me fera, je lui donneray quittance.

COLOMBINE *s'en va.*

PERSILLET.

Maugrebleu du fat!

LE DOCTEUR.

Quel richeſſe d'homme!

PERSILLET.

Meſſieurs, je vous demande pardon de l'imprudence de mes gens.

ARLEQUIN *faiſant feinte de s'en aller.*

Nous reviendrons, Monſieur, à une heure plus commode.

PERSILLET.

Ça Meſſieurs, que voulez-vous de moy? En peu de mots, je vous pria, car il faut que je me rende au Bureau.

ARLEQUIN.

Ces Meſſieurs vous conjurent de leur faire la charité de prendre leur argent, &

de leur en faire l'interêt au denier vingt-cinq.

PERSILLET *vers la Ressource.*

Mais sont-ils solvables pour douze cens mille francs ?

ARLEQUIN *bas à Persillet.*

Diable, Monsieur, vous gâtez tout le mystere. C'est à eux à demander si vous êtes solvable.

PERSILLET.

Vous avez raison.

ARLEQUIN *vers Scaramouche & le Docteur.*

Monsieur Persillet se divertit. Il demande, Messieurs, si vous le trouverez solvable pour douze cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Faites-nous seulement la faveur de les prendre, & nous sommes trop contens.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, ils vous prient de trop bonne grace pour les refuser.

PERSILLET.

Me le conseillez-vous, Monsieur de la Ressource ?

ARLEQUIN.

Si j'osois, je joindrois mes prieres à celles de ces Messieurs.

PERSILLET *touchant dans la main de la Ressource.*

N'en parlons plus, c'est une affaire faite. (*Se tournant vers Scaramouche & les autres.*) Messieurs, portez vôtre argent chez Monsieur de la Ressource ; faites dresser vôtre Contrat, & prenez vos seuretez. . .

ARLEQUIN.

Quel employ souhaitez-vous que je donne à ces Messieurs ?

LE DOCTEUR.

Point si vous ne voulez. Monsieur est trop solvable.

PERSILLET.

Je n'abuseray pas, Messieurs, de vôtre honnêteté. (*vers la Ressource*) Mettez que c'est pour marier ma Fille, donner une Charge à mon Fils, acheter deux maisons dans la Place Royale, & le surplus pour l'acquisition du Duché de Heurtebise.

LE DOCTEUR.

En voila trop, Monsieur, en voila trop. Le Ciel vous comble pour jamais de prosperité & de joye.

PERSILLET.

Je ne ferois cela pour personne du monde. Mais puisque vous le souhaitez, & que Monsieur de la Ressource m'en prie. . . .

LE DOCTEUR.

Ah, Monſieur, vous ne ſortirez point.

PERSILLET.

Je ne vous laiſſeray pas là, Meſſieurs.

LE DOCTEUR.

Hé, Monſieur, de grace!

PERSILLET.

C'eſt du tems perdu ; je vous rendray ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

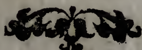
Retirons-nous vîtement, de peur d'être à charge.

PERSILLET *revenant ſur ſes pas.*

St, ſt, ſt, Monſieur de la Reſſource dites-moy je vous prie, d'où vient que ce Meſſieurs-là ſont en grand deuil ?

ARLEQUIN *bas.*

C'eſt qu'ils portent leur Argent en terre.





SCENE
DE LA TOILETTE.

ISABZLLE *à la Toilette.* COLOMBINE *la coëffant.*

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine; c'eſt un tres-grand malheur que nôtre naiſſance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos peſtes de morales, vous voila, Dieu mercy, coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez-vous? Vôtre pere eſt un Creſus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit ſortes de maîtres vous ſifflent depuis le matin juſqu'au ſoir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais aprés vôtre queuë. Voila-t-il pas une fille bien malade pour ſe plaindre!

ISABELLE.

Il me ſemble que mon aſcendant me promettoit quelque choſe de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en ſçay bon gré avec vos

montans & vos descendans ! Vous êtes fille de vôtre pere, une fois ; il faut vous en tenir là malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'est ce qui me désole, Colombine.... Ah, si tu sçavois combien le nom de mon pere me mortifie ! Je me sens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princesse ; mon visage ne dément point mes sentimens, il n'y a que ce maudit nom de Persillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous, c'est le moyen de changer de nom à coup seur.

ISABELLE.

Oüi, mais mon horoscope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuse.

ISABELLE.

Tu te mocques de moy, Colombine. Religieuse avec le bien que j'ay ! A te dire le vray, si je trouvois un homme tel que je pourrois le souhaiter.....

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple ?

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutasse une proposition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reste.

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune sensibilité pour l'homme, & que s'il en falloit venir là, la seule bien-seance du monde m'y entraîneroit.

COLOMBINE.

La pauvre petite ! Et mercy de moy, ne vous déferez-vous jamais de vos jargons de précieuses ? Quand vous en viendrez-là, vous en ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine : mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy : & si, je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela, Colombine ?

COLOMBINE.

Oh, je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure.... More, apporte-moy un manteau, une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté, il faut que je fasse la folle. Je veux faire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des saillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loiſir, je ſerois trop drôle : mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le tems de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'appelleray-je ?

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier. . . . O ça tenez-vous bien ſur vos gardes. Je vous vais ma foy pouſſer des fleurettes auſſi franches. . . .

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart. Allons, allons morbleu, des airs de conquête. More, ferme la porte de l'antichambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaiſirs. (*Elle ſort un moment aprés, pour prendre une perruque d'homme.*

ISABELLE *ſeule.*

Je ne penſe pas que dans le monde il y ait une auſſi folâtre creature. Aprés tout, elle a raiſon de ne point prendre de chagrin. C'eſt un poiſon pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de Cavalier.*

Ce n'eſt ma foy pas ſans peine, Made-

moiſelle, qu'on parvient à vôtre appartement.

ISABELLE.

Comment donc, Chevalier?

COLOMBINE.

Si vôtre brutal de Portier avoit des chauſſes froncées, on le prendroit pour un Suiſſe. Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied de la lettre, que je ſuis à vôtre porte, & que ce marouffle-là n'auroit point ouvert, ſi je ne m'étois aviſé de dire que j'étois de vos parens?

ISABELLE.

C'eſt à dire, Chevalier, que vous avez coqueté toute l'apreſdinée, & que les deux heures à ma porte ſont de vôtre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin ſi je vous mens..... A propos vous ay-je dit que je vous aime?

ISABELLE.

Cela n'eſt pas encore parvenu juſqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous ſommes tellement diſſipez, que tres-ſouvent il faut qu'on nous devine.... Vous avez pourtant d'aſſez bons petits airs; & je vous trouve d'un fleury.... qui touche.

ISABELLE.

Ah fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne ſuis point aujourd'hui une perſonne. Tous mes airs ſont déconcertez : voila deux nuits que je ſuis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'eſt pas jolie aprés une ſi grande déroute de ſanté, & que l'inſomnie n'a jamais accommodé un viſage.

COLOMBINE.

Ah, pour le coup, Mademoiſelle, vous vous mocquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de ſanté qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'eſt que vôtre maladie ne ſoit au cœur. Aimable comme vous êtes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez quelque paſſion dans l'ame.

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot ! A moy de la paſſion ?

COLOMBINE.

Ecoutez, ſi cela eſt, cachez-moy ſi bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent, ſi....

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vous êtes jaloux ?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette

bonne qualité-là . . . Ma belle, me ferez-vous ſoupirer encore long-tems ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette viſite-ci pour rien ? Prenez-vous du tabac quelquefois. J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle groſſiereté ! du tabac à des femmes !

COLOMBINE.

C'eſt pour vous montrer que je n'ay point de reſerve avec vous. Quand vous donneray-je à ſouper chez Lamy ?

ISABELLE.

Vous perdez le reſpect, Chevalier. Une fille de ma qualité au Cabaret ?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaît, Lamy n'eſt point un Cabaret ; c'eſt un Traiteur de conſequence. J'en mene tous les jours chez lui d'auſſi ſcrupuleuſes que vous.

ISABELLE.

Quoy, des femmes ſont aſſez ſottes pour aller manger au Cabaret ?

COLOMBINE.

Si c'eſt une ſottiſe, dites plûtôt qu'il eſt des hommes aſſez ſots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nou-

velle presentement. On commence à accoquiner les maris, à les mettre dans les parties; comme ils se croyent de tout, ils ne se défient de rien : cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tánt faire la guerre à ces pauvres maris ?

COLOMBINE.

C'est que la plupart sont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toûjours quelques-unes à leur barbe. Pour moy je n'ay jamais fait de ces friponneries-là. Je n'en veux qu'aux filles.

ISABELLE.

Ce n'est pas le plus mauvais party.

COLOMBINE *en lui baisant la main.*

Ah, ma belle, qu'il me seroit doux d'émouvoir vôtre tendresse, & d'être l'objet de vos premiers feux !

ISABELLE.

Le sentez-vous comme vous le dites ?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte si je ne donnois ma vie pour être aimé de vous.

ISABELLE.

Aime-t-on comme cela d'emblée, Chevalier ?

COLOMBINE.

C'eſt la mode de la Cour ; & aprés tout je la crois la meilleure. . . . . Ne m'amuſez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc ſçavoir à quoy vous en tenia ?

COLOMBINE.

Je ne veux pas ſoupirer comme un Courtaut de boutique : mais je prétends que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires, qui retardent l'amour, & qui ne le perſuadent point. Ma chere, puiſque mon cœur eſt plein de tout ce que vous valez. . . . .

ISABELLE.

Quelle flatterie ! Plus je calcule mon merite, moins je trouve d'endroits pour plaire,

COLOMBINE *en lui baiſant la main.*

N'ayez pour tout talent que celui de m'aimer. C'eſt le lien des cœurs, c'eſt par là que mon ame comblée s'expliquera toûjours trop foiblement, & de ſa tendreſſe & de ſa reconnoiſſance. (*Iſabelle ſoupire.*) Un ſoupir ! c'eſt déja quelque choſe. (*Se jettant à ſes pieds.*) Charmante Belle, confirmez par un aveu ſincere ce que vos regards languiſſans me diſent ſi tendrement : Joignez aux promeſſes des yeux l'aſſeuran-

ce de la voix. (*En se passionnant.*) Un mot, ma chere, un seul mot de vôtre belle bouche...

ISABELLE *en se retournant amoureusement.*

Ah fy donc, Colombine : quel dommamage que tu ne sois point garçon !

COLOMBINE *se relevant.*

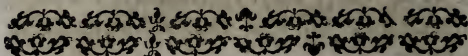
Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'êtiez pas de bronze. Vrayment ce seroit bien autre chose si j'êtois homme. (*On frappe un peu rudement à la porte ; & Colombine dit, en jettant brusquement son just'-au-corps & son manteau :*) Qui diantre ose tabourer comme cela à nôtre porte ? On n'a jamais un pauvre quart-d'heure de plaisir tout de suite. Qui est-ce qui frappe-là ? Cascaret ?

LE LAQUAIS.

C'est le Maitre à chanter de Mademoiselle.

COLOMBINE.

Que le Diable l'emporte avec sa Musique. (*Au Laquais.*) Va le faire monter. (*A Isabelle.*) A propos, c'est vôtre Pere qui envoye un Maître à chanter, pour sçavoir si vous aimez Cinthio. Vous sçavez comme il faut le rembarrer.



SCENE DU MAISTRE A CHANTER.

ARLEQUIN *en Maître à Chanter, avec un just'aucorps galonné, une écharpe dorée, une épée à son côté, des gants à frange d'or, & suivi de son Garçon, qui porte un Theorbe.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

NE viens-je point, Mademoiselle, à une heure incommode ?

ISABELLE.

Les Maîtres à chanter sont sans consequence, & on peut les recevoir à la Toilette.

ARLEQUIN.

C'est nôtre plus beau privilege.

COLOMBINE.

Vos trois Loüis d'or par mois valent encore mieux que cela. Prenez un siege, Monsieur Fredonniere.

ARLEQUIN *tire un siege, & dit tout bas à Isabelle.*

Monsieur Cinthio m'a prié de recevoir une Lettre pour lui.

ISABELLE *feignant de n'avoir rien entendu.*

Chantons je vous prie quelque chose de gay; car je sors d'une migraine qui m'a desolée. Mais je vous trouve d'un grand propre, Monsieur Fredonniere.

ARLEQUIN.

Nous avons beau faire, nous ne serons jamais si bien mis que les Maîtres à danser.

COLOMBINE.

Joly comme vous êtes, il vous faut un carosse.

ARLEQUIN.

Ne pensez pas rire. Je marchande celui d'un Comedien, qui est assurément le mieux étoffé de Paris. (*à Isabelle bas*). Cette Lettre pour Monsieur Cinthio?

ISABELLE,

Que machonnez-vous-là entre vos dents?

ARLEQUIN.

Je demande si vons ne voulez pas chanter cette belle Sabarande lutée?

ISABELLE.

Je n'iray jamais jusques-là, je suis trop enrhumée.

ARLEQUIN.

Oh, vous irez de reste, c'est une octave douce. (*Se tournant vers son valet.*) Accordez vôtre Theorbe.

ISABELLE.

C'est donc un vray Concert, puisque vous amenez de vos amis ?

ARLEQUIN

Point du tout. Est-ce que nous ne sommes pas d'assez bonne maison pour faire joüer nos valets ? Il accompagne assez joliment. Touchez vôtre A mi la re. La, la, la... Plus haut... Bon, voila qui est fort bien. Allons, Mademoiselle. (*Il bat la mesure.*) La, la, lou, la. (*Il commence une notte ou deux en forme de basse-continuë.*) Allons, partez. Fo, fo, fo... Diable, vous manquez la mesure, prenez garde à cela, s'il vous plait. C'est tout l'agrément de la Musique. Allons, à cette fois-ci. Hé lon lan la, la li, la lou. (*Se retournant vers son valet.*) Hé ventrebleu, mon ami, vous n'entrez point dans le mode. Donnez-moy mon Theobe. Si vous continuez comme cela, je ne feray jamais rien de vous. (*Il prend son Theorbe.*) Ça cette fois-cy tout de bon. *Il bat la mesure du manche de son Theobe.* Lon lan la la lou la lou. Hé partez donc, partez. (*tout bas*) La Lettre pour Monsieur Cinthio ?

ISABELLE.

ISABELLE.

Je ne chante point la lettre, je chante la note.

ARLEQUIN.

Fo fo fo. . . . folaſtre Amour, que tes plaiſirs ſont droles!

ISABELLE.

Monſieur Fredonniere, remettons cela à une autre fois: je n'ay point aujourd'huî le cœur à la Muſique.

COLOMBINE.

Oh! ma foy la leçon ne ſera pas perduë. Monſieur Fredonniere, je m'en vais chanter pour Mademoiſelle.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers.

COLOMBINE.

Si vous montriez pour rien, je ſerois une de vos meilleures Ecolieres.

ARLEQUIN.

Nous ne prenons jamais d'argent des Suivantes.

COLOMBINE.

Ça voyons. Fo fo fo. . .

ARLEQUIN.

Vous voila fort bien dans le ton.

COLOMBINE.

Vous allez bien entendre autre choſe. Chantons enſemble. *Enſemble.* Folaſtre Amour, que tes plaiſirs ſont drôles. . . .

ARLEQUIN.

De par tous les Diables ! voila ma chanterelle rompuë. (*Se tournant vers Isabelle*) Mademoiselle, Monsieur Cinthio m'a dit que vous me donneriez une Lettre pour lui.

ISABELLE.

Une Fille de ma qualité s'emporte rarement : Mais vous meriteriez, Monsieur le Chanteur, que je vous fisse étriller par tablature. Qui vous a fait assez insolent pour me demander une Lettre ? Ay-je jamais écrit à personne ?

ARLEQUIN.

Madame, je n'entre point là-dedans, je ne fais que l'office d'ami.

ISABELLE.

Colombine, faites un peu descendre mon Pere.

ARLEQUIN.

Ouf !

ISABELLE.

Il est bon qu'on lui apprenne la maniere dont on regale ces sortes de Messagers.

COLOMBINE.

N'avez-vous point de conscience, Mademoiselle, de faire tant de vacarme pour rien ? Pourquoy aller rompre la tête à Monsieur vôtre Pere de toutes ces drogues-là ? Une fois, vous n'écrivez à personne.

ISABELLE.

Oh pour cela, non.

COLOMBINE.

Allez, Monſieur Fredonniere, dites à l'homme qui vous envoye, qu'il eſt un fou, & que ma Maîtreſſe n'écrit point de Lettres.

ISABELLE.

Laqúais, prenez-moy ce coquin-là, & me l'étrillez d'importance.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, je vous demande pardon.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Ce ſont de ces petits feux qui paſſent. Elle ne vous aura pas plûtôt fait donner vingt coups de bâ ton, qu'elle n'y ſonger. plus.

DEUX LAQUAIS, *qui ſont Paſquariel & Pierrot.*

Qu'eſt-ce qu'il y a ? Allons, allons, étrillons cet homme-ci ?

Les Laquais vont ſur Arlequin, chacun d'eux tenant un bâton à la main. Arlequin court d'un côté & d'autre pour tâcher de gagner la porte, & les Laquais à meſure qu'ils le joignent levent le bâton ſur lui, qui s'exquive ſi adroitement, que le coup retombe toûjours ſur l'un des deux Laquais. Aprés deux ou trois repetitions

du même lazzi, les Laquais ſe mettent en colere l'un contre l'autre, & ceſſant de pourſuivre Arlequin, ſe battent entr'eux à grands coups de bâton ; Arlequin ſe ſert de l'occaſion, gagne la porte, & en ſortant chante : Folâtre Amour, que tes plaiſirs ſont droles !



SCENE
DE LA
BANQUEROUTE.

PERSILLET, EULARIA.

PERSILLET.

ALlons, ma chere femme, voici le grand jour où il faut faire connoître que vous avez autant de cœur, que de naiſſance. O ça, ma Mie, parions à cœur ouvert. Voùs ſentez-vous aſſez de courage pour entreprendre une Banqueroute en femme de qualité, & pour la ſoutenir juſqu'au bout avec honneur ? Diable, ne m'allez pas faire ici un affront. Ces grandes actions-là ne ſe font

à deux fois ; c'eſt la fermeté d'ame couronne.

EULARIA.

epuis que je ſuis mariée, j'ay fait ce ſemble, avec aſſez de hauteur, tout que j'ay entrepris.

PERSILLET.

Il eſt vray, ma Mour, mais retâtez encore un peu vôtre reſolution. Ne vous laiſſerez-vous point attendrir au vacarme de ces bonnes gens qui nous ont prêté leur argent ! Si vous êtes pito[illegible]ble, la Banqueroute eſt flambée A ce métier-ci il faut une ame plus dure que l'acier. C'eſt ce que Monſieur de la Reſſource m'a recommandé ſi charitablement dans nôtre derniere conference. Que nous ſommes heureux, mon petit cœur, d'être tombez entre les mains d'un ſi honnête homme !

EULARIA.

Que ne profitez-vous vîtement des bonnes inſtructions qu'il vous a données ?

PERSILLET.

J'ay déja enlevé tous mes effets dans ma Caſſette.

EULARIA.

Et moy j'ay fait davantage, car toute la maiſon eſt demeublée, & à la faveur de la nuit je vais mettre nos Balots en ſeureté. *Elle s'en va.*

PERSILLET.

Allez, ma Mie, allez ; je ſuis perſuadé que le Ciel ſecondera nos intentions. Car en tout ceci nous ne ſongeons qu'à établir nos enfans, & à vivre doucement le reſte de nos jours, ſelon nôtre condition.

COLOMBINE *arrive.*

PERSILLET *à Colombine.*

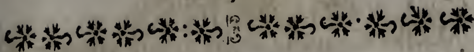
Souviens-toy de faire donner adroitement nos Creanciers dans le paneau ; ſur tout ne manque pas de leur dire que mes affaires ſont tres-mauvaiſes, qu'on ne me reverra jamais à Paris ; que ſi une fois.....

COLOMBINE.

Hé que diantre, faut-il me rebattre toûjours la même choſe ? eſt-ce que je n'entends pas à demi mot ? Faites auſſi bien vôtre devoir que je feray le mien, tout le monde ſera content.

PERSILLET.

Oh, ſi la choſe reüſſit, compte ſur vingt mille francs, comme s'ils étoient dans ton coffre. Adieu ma Mie, joüe ton rôle comme il faut.



SCENE DES CREANCIERS.

LE PORTIER, COLOMBINE, LE DOCTEUR, *& plusieurs Creanciers.*

COLOMBINE.

HE, à qui diable en voulez vous, de martyriser comme cela ce pauvre Portier ?

LE DOCTEUR.

Nous voulons sçavoir où est son Maître.

COLOMBINE.

Que vous êtes simple ! Il n'en sçait pas plus que moy.

LE DOCTEUR.

Quoy ? vous ne sçavez point où est Monsieur Persillet ?

COLOMBINE.

De la vîtesse dont il est parti, il faut que le Diable l'ait emporté. Je ne m'en soucierois gueres si j'étois payée de mes gages.

LE DOCTEUR.

Quoy, il emporte les gages à cette pauvre fille ?

COLOMBINE.

Lâche Coquin ! Depuis trois ans que je ſuis à ton ſervice..... Si je te tenois je te mangerois le cœur.

LE DOCTEUR.

Doucement, ma Mie, doucement, il nous fait encore plus de tort qu'à vous.

COLOMBINE.

Ah, vous en parlez bien à vôtre aiſe, Meſſieurs ; il ne vous en coute que de l'argent, mais moy je pèrds ma jeuneſſe... Ah, ſi on avoit ſeulement pendu une trentaine de ces gueux-là, pour ſervir d'exemple, je ne ſerois peut-être pas à la miſere où je me vois : Oh la Juſtice n'a point de ſang aux ongles.

LE DOCTEUR.

Hé bien ; faiſons pendre celui-ci ?

COLOMBINE.

C'eſt de la moutarde apréſdinée, il vaudroit bien mieux le pourſuivre & l'arrête : quand il ſe verroit pris, on en tireroit pied ou aîle.

ARLEQUIN *en Notaire arrive tout effaré.*

Ah, Meſſieurs, ſi ce qu'on dit eſt vray, nous ſommes perdus.

COLOMBINE *ſe jettant à ſon cou en pleurant.*

Ah mon pauvre Couſin il n'eſt que trop vray.

ARLEQUIN.

Quoy, il a fait Banqueroute ?

LE DOCTEUR.

Il n'y a rien de plus certain, il n'a pas laissé un cloud dans sa maison.

ARLEQUIN.

A moy ! m'avoir volé deux cens mille francs ! Cette affaire-là me ruine de fond en comble. Helas, c'est ce que j'ay amassé en toute ma vie avec bien de l'honneur & bien de la peine.

COLOMBINE.

Au lieu de toutes vos lamentations, il vaudroit mieux prendre des mesures pour sauver quelque chose devant que la Justice y fourre son nez.

LE DOCTEUR.

Et s'il a tout enlevé, comment faire ?

ARLEQUIN.

Si vous me voulez garder le secret, nous partagerons entre nous pour trois cens tant de mille livres d'effets que j'ay entre mes mains ; & cela ira bien à quatre cens mille francs.

LE DOCTEUR.

Ce seroit toûjours quelque chose que de sauver le tiers.

COLOMBINE.

Helas, je voudrois tenir le quart de mes gages, sans compter tout mon tems per-

du. Mais Monſieur de la Reſſource, ce que vous avez entre vos mains eſt-il bon & ſolide.

ARLEQUIN.

Cela fleure comme baume. Ce ſont des Actes, les noms & la ſomme en blanc, que nous pouvons appliquer à nôtre profit.

LE DOCTEUR.

Il ne faut pas negliger cela.

COLOMBINE.

Meſſieurs, que j'y aye ma part, au moins.

ARLEQUIN.

Vous n'ignorez pas que pluſieurs perſonnes ont entrepris d'emmener à leur dépens la Riviere d'Ourq à Paris, dans la veuë de vendre l'eau bien chere à ceux qui en ont beſoin. Monſieur Perſillet faiſoit état que cela lui vaudroit plus d'un million. Pour cela il a fallu faire de grandes dépenſes pour ſa part, & il a avancé quatre cent mille livres, dont il ſe doit rembourſer ſur la premiere eau qui ſera venduë. Et comme la preſſe y ſera grande, il m'a mis entre les mains des Contrats de vente, le nom & la ſomme en blanc, pour les remplir quand il ſe preſentera des Marchands, juſqu'à la concurrence des quatre cens mille francs. Vous voyez

bien que c'eſt de l'or en barre, & qu'il faut vîtement nous en rendre les maîtres.

LE DOCTEUR.

Mais ſi Perſillet a d'autres dettes ?

ARLEQUIN.

Comme je ſuis le maître des dettes, nous ſerons toûjours les premiers Creanciers.

COLOMBINE.

Dans les deroutes, il n'eſt que de ſauver quelque choſe.

LE DOCTEUR.

Qu'en dites-vous, Monſieur de la Reſſource ?

ARLEQUIN.

Ma foy, tout bien conſideré, je ſerois d'avis de perdre les deux tiers pour ſauver l'autre ; c'eſt ma maxime en fait de Banqueroute.

LE DOCTEUR.

C'eſt beaucoup perdre !

COLOMBINE.

C'eſt encore bien pis de ne rien avoir du tout.

ARLEQUIN.

Hé.... ſi l'eau ſe vend bien, comme je n'en doute pas, nous retirerons peut-être toute nôtre ſomme. Voyez, Meſſieurs,

Les plus habiles sont ceux qui sçavent perdre à propos.

LE DOCTEUR.

Faites donc comme pour vous, Monsieur de la Ressource, & dressez le Contrat, nous allons le signer chez vous tout à l'heure.

COLOMBINE.

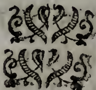
Cela est pourtant bien rude, de perdre son bien à la fleur de son âge. (*En parlant à la Ressource.*) Cousin, nous n'avons point trop mal mené cela, ce me semble ?

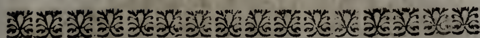
ARLEQUIN.

Tu vois, ma pauvre Cousine, combien il faut joüer de rôles pour amasser quelque chose dans la vie. Pendant que l'affaire est chaude, je m'en vais vîtement faire signer nos Duppes, pour porter le Contrat à Monsieur Persillet.

COLOMBINE.

Tu n'as point perdu ta journée.





SCENE DE LA CASSETTE.

PASQUARIEL, PERSILLET.

PASQUARIEL *tout épouvanté.*

AH Monſieur ! Monſieur, tout eſt perdu, tout eſt perdu, tout eſt perdu.

PERSILLET.

Comment donc ? les Archers ſont-ils en campagne ? Me veut-on prendre priſonnier ?

PASQUARIEL.

Mon pauvre Maître ! qu'allez-vous devenir ?

PERSILLET.

Parle donc.

PASQUARIEL.

Pauvre homme !

PERSILLET.

Hé par tous les diables, ne me diras-tu point. . . . .

PASQUARIEL.

Non, Monſieur, devinez-le, je n'ay pas la force de le dire.

PERSILLET.

Eſt-ce que ma femme eſt morte !

PASQUARIEL.

Le Ciel ne vous aime pas aſſez pour cela.

PERSILLET.

C'eſt ma fille, peut-être ?

PASQUARIEL.

Plût à Dieu ! ce ſeroit un mariage d'épargné.

PERSILLET.

Vous verrez qu'on aura tué mon fils Perſillet en duel ; car depuis qu'il eſt Gentilhomme, il a toûjours l'épée à la main.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux pour vous. . . .

PERSILLET.

Acheve donc.

PASQUARIEL.

Il vaudroit mieux que toute vôtre race fût perduë, que vôtre Caſſette.

PERSILLET.

Ma Caſſette eſt perduë !

PASQUARIEL.

Oüi, le Prevôt s'en eſt ſaiſi, & a emmené le Maître d'Hôtel en Priſon.

PERSILLET *ſe tirant aux cheveux, crie comme un deſeſperé.*

Ma femme ? ma femme ? ma femme ? nous ſommes perdus ! Que deviendras-tu famille des Perſillets ? Ma Caſſette entre les mains de la Juſtice !

EULARIA *toute étonnée arrive.*

Quel vacarme & quel bruit viens-je d'entendre ?

PERSILLET *allant au devant d'elle.*

Mamour, nous ſommes ruinez !

EULARIA.

Nous ſommes ruinez ?

PERSILLET.

Oüi, mon cœur, ſans reſſource. Ma Caſſette eſt entre les mains d'un Prevôt.

COLOMBINE *arrive.*

Voila bien du tintamarre dans une maiſon où l'on ne devroit ſonger qu'à rire !

PERSILLET.

Ah Colombine !

COLOMBINE.

Hé pourquoy diantre tant de pleurs ? Eſt-ce pour n'avoir gagné que neuf cens mille francs à vôtre Banqueroute ? voila bien de quoy ſe fâcher ! Une autre fois vous en ferez une meilleure. Il faut bien commencer par quelque choſe.

PERSILLET.

Ma Caſſette perduë ?

MEZZETIN *entre tout joyeux en danſant.*

Ah Monſieur ! que de joye, que de plaiſirs, que d'allegreſſe !

PERSILLET.

At-on retrouvé ma Cassette ?

MEZZETIN.

Vôtre Cassette est trouvée, on l'a fait rendre au Prevôt.

PERSILLET *à Eularia.*

Ma femme, la tête lui tourne.

MEZZETIN.

Monsieur, envoyez chez Pecour en diligence, & le priez de vous venir montrer une Courante & un Menuet.

EULARIA.

Il est ivre assurément.

MEZZETIN.

Vîte, Monsieur, un Tapissier, un Traiteur, & des Violons.

COLOMBINE *à part.*

Il ne joüe point mal son rôlle.

MEZZETIN.

Il n'y a point de tems à perdre, Monsieur. Faites-vous raser, & prenez du linge blanc, car vous êtes à la veille du plus grand honneur qui vous puisse arriver.

COLOMSINE *à Mezzetin.*

N'embarasse point comme cela Monsieur, dis tout d'un coup ce que c'est.

MEZZETIN *à Persillet.*

Puisque vous le voulez sçavoir, un Prince avec tout son païs n'est qu'à cent pas d'ici qui demande vôtre fille en mariage.

Voila deux de ſes Courtiſans qu'il envoye pour ſçavoir s'il ſera bien reçu.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, il faut que cela ſoit vray ; car l'horoſcope de vôtre fille l'a predit mot à mot.

PERSILLET *à Eularia.*

Vous voyez, ma femme, ce que c'eſt de donner de l'éducation aux filles. Tôt ou tard cela leur fait du bien. *(Se tournant vers Mezzetin.)* Et comment s'appelle ce Prince-là.

MEZZETIN.

J'ay bien eu de la peine à le découvrir, car toutes ſes gens ne parlent que par ſignes. Ils m'ont pourtant dit, que c'eſt le Prince de Chimere. Ah Monſieur, la belle Nobleſſe qu'il a à ſa ſuite ! Feray-je entrer ces deux Envoyez ?

COLOMBINE.

Voila une belle demande !

EULARIA.

Je m'en vais diſpoſer ma fille à cette entreveuë.

COLOMBINE *à Perſillet.*

Oh ça, Monſieur, une autre fois prendrez-vous des mes Almanachs, & n'eſt-il pas vray que vous êtes né coeffé ? Car à vuë d'œil le Ciel ſe mêle de vos affaires. A peine gagnez-vous un Million par une

Banqueroute, que voila un Prince qui demande vôtre fille en mariage.

PERSILLET.

J'avois pourtant reſolu de la donner à un homme de Robe.

COLOMBINE.

La belle emplette que vous auriez fait là ! Hé mort de ma vie, ſongez-vous au plaiſir que vous aurez quand on vous dira : Monſieur, c'eſt un Page de ſon Alteſſe vôtre fille qui vient ſçavoir comme vous avez paſſé la nuit ? Ma foy, c'eſt quelque choſe de bien doux d'avoir de pareils meſſagers à ſon réveil ! Vous aurez beau dire, jamais Secretaire du Roy n'eſt parvenu là.

ISABELLE *entreſuivie de trois Laquais.*

PERSILLET.

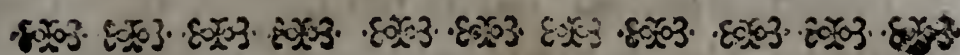
Ma fille, à vos airs & à vos manieres, j'ay toûjours remarqué que le ſang des Perſillets étoit deſtiné à quelque choſe de grand. Un Prince vous veut avoir pour femme. Si j'y conſens, ma mie, vous ne m'en dédirez pas ?

ISABELLE *avec un air de modeſtie.*

Moy, un Prince !

PERSILLET.

Mon Dieu ! commençons toûjours par là, dans la ſuite ſi vous devenez veuve nous ferons quelque choſe de mieux.



SCENE

DES AMBASSADEURS.

PERSILLEET, EULARIA, COLOMBINE, ISABELLE. PASQUARIEL. & MEZZETIN *en Ambaſſadeurs, montez ſur deux animaux extraordinaires. Ils deſcendent & font une Scene de postures, & aprés pluſieurs grimaces, ils danſent autour de Perſillet.*

COLOMBINE.

SI le Prince reſſemble aux Ambaſſadeurs, vôtre fille ſera trop heureuſe ; ces gens n'aiment que la joye. (*Les Ambaſſadeurs recommencent à danſer.*)

PERSILLET.

Voila des corps bien agiles !

COLOMBINE.

A vôtre place, je ne balancerois point, je marierois ma fille en ce païs-là.

PERSILLET.

Il eſt bon de ſçavoir à quelles conditions.

COLOMBINE.

A leur phiſionomie je ne les crois pas intereſſez. Apparemment il n'en veulent qu'au merite d'Iſabelle.

PERSILLET.

Sur ce pied-là, ils sont les tres-bien venus. (*Se tournant vers Eularia.*) Ma femme, voila un grand honneur pour nôtre famille. Mais comment sçavoir ce que ces Messieurs veulent dire ?

COLOMBINE.

Il n'y a qu'à les regarder. Par leurs gestes, ils parlent aussi bon François que vous.

PERSILLET.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Tu entens donc par signe tout ce qu'on veut dire ?

COLOMBINE.

C'est la plus mignonne de toutes les langues, & qui épargne plus de sottises à l'oreille.

PERSILLET.

Que les hommes seroient heureux si toutes les femmes parloient cette langue-là ! Ne sçauroit-on sçavoir par qui le païs de Chimere est habité ?

COLOMBINE.

Oh, ils vous diront le reste.

Les Ambassadeurs font entendre par signe qu'il est habité par des Allemans, par des François, par des Italiens, & par des Espagnols.

PERSILLET.

Que diable cela veut-il dire ?

COLOMBINE.

Ah ! la jolie langue ! (*Se tournant vers Persillet.*) Ils disent, Monsieur, que leurs Etats ne sont peuplez que d'Allemans, de François, d'Italiens, d'Espagnols, & d'autres Nations fantasques & visionnaires.

EULARIA.

Oh, tu te mocques.

COLOMBINE.

Nenny, ma foy, je ne me mocque point. Quand ils étendent comme cela leurs bras, c'est pour montrer qu'il leur vient des gens de tous païs & de toutes professions. Tenez, vous voyez bien qu'ils en couviennent. En faisant comme cela de la main, ils figurent des Allemans qui ont des cheveux droits comme des chandelles. Quand ils badinent de leur peigne, & remettent brusquement leur chapeau, ce sont les François qu'ils copient ; les Italiens avec la Guittare, & les Espagnols par cette Brette qui menace le Ciel. Bon ! un enfant d'un an entendroit cela.

PERSILLET.

Je suis charmé de leur jargon.

COLOMBINE.

Vous en sçaurez autant que moy dans un quart-d'heure.

PERSILLET.

Prens garde, Colombine, voila ces Meſſieurs qui reparlent.

COLOMBINE.

Pour cette fois là, vous ne ſçaurez point ce qu'ils diſent.

PERSILLET.

Sont-ce des ordures ?

COLOMBINE.

Oh que non.

ISABELLE.

Pourquoy donc ce myſtere ?

COLOMBINE.

C'eſt que ce gros joufflu me demande.....

PERSILLET.

Quoy ?

COLOMBINE.

Il me demande, ſi. . . .

PERSILLET.

Hé bien. . . .

COLOMBINE.

Si je veux l'épouſer.

PERSILLET.

Allez, ſotte, ils vous font trop d'honneur. Il n'y a pas à barguigner là-deſſus, faites-leur connoître que vous en êtes ravie.

COLOMBINE.

Je penſe qu'il s'en doute bien. Mais, Madame y conſentira-t-elle ?

EULARIA.

De tout mon cœur, on fera' les deux Nôces à la fois.

COLOMBINE.

Meſſieurs, vous n'avez qu'à faire entrer le Prince, vôtre affaire eſt faite, autant vaut. (*Les Ambaſſadeurs ſortent en faiſant des grimaces.*)

COLOMBINE *à Iſabelle.*

C'eſt ma foy ce coup-ci, Mademoiſelle, que vous ſerés mariée à vôtre gré. Mais qu'avés-vous, vous me paroiſſés toute chagrine.

ISABELLE.

Je ne ſuis point chagrine. Mais j'apprehende d'avoir de méchantes heures dans un païs où je ne connois perſonne. Chez mon pere j'ay le plaiſir d'aſſembler des gens d'eſprit deux fois la ſemaine.

COLOMBINE.

Qui vous empêchera d'en faire autant ? Voulez-vous ſçavoir un ſecret infaillible pour attirer les habiles gens à coup ſeur ? Vous n'avez qu'à diſtribuer des jettons d'argent à chaque aſſemblée.

ISABELLE.

Et tu crois avec des jettons. . . .

COLOMBINE.

Je croy que cela les fera venir de cent lieües. Vous ne ſçavez donc pas que c'eſt l'éperon des beaux Eſprits.

Le Prince & les Ambassadeurs entrent avec des Instrumens ridicules.

ISABELLE *en regardant Eularia.*
Madame, le bel Equipage !

Le Char du Prince avance. Mezzetin & Pasquariel font des civilitez, aprés quoy Persillet lui fait une grande reverence, & lui dit :

PERSILLET.

Apparemment, vôtre Altesse fait plus de cas de la naissance que du bien, puis qu'elle pense à ma fille. Sa fortune est mediocre, mais grace au Ciel elle est acquise par les bonnes voyes. A cette heure que ma Cassette est retrouvée, elle sera Princesse à bons titres. (*Le Prince se met en colere.*)

COLOMBINE.

Ah, Monsieur ! que dites-vous là ? vous offensez le Prince : Ne voyez-vous pas qu'il se met en colere quand on lui parle d'argent ?

PERSILLET.

Il prendra donc ma fille pour rien !

COLOMBINE.

Tenez, entendez-vous pas ce que cela veut dire ?

PERSILLET.

Non.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Par toutes les marques qu'il fait ſur les coûtures de ſon habit, il dit qu'il ſe contente de cent mille écus pour acheter des livrées à la Françoiſe. Vous voyez bien que c'eſt prendre vôtre fille pour rien. (*Se tournant vers Iſabelle.*) Ah, ma Princeſſe, que vous ſerez heureuſe !

ISABELLE.

Quel triſte bonheur de vivre avec un homme qui ne parle point !

COLOMBINE.

Vraiment ! il ne ſe fera que trop entendre. Ne vous y trompez pas au moins, ces Nations-là ſont plus aviſées que nous. En France les hommes ne font que babiller juſqu'au jour de la Nôce ; auſſi quand ils ſont mariez ils n'ont plus rien à dire à leurs femmes. Ici c'eſt tout le contraire. On ne parle point pendant qu'on fait l'amour ; mais le Contrat n'eſt pas plûtôt ſigné que la tendreſſe joüe ſon jeu ſans diſcontinuation.

ISABELLE.

L'aimable coûtume !

COLOMBINE.

Commençons par ſigner le Contrat. (*vers Perſillet*) Allons, Monſieur, ne manquez pas cette affaire-ci, on n'a pas toûjours des Princes ſous ſa coupe. Avec

trois cens mille francs, vôtre fille n'étoit le fait que d'un homme de Robe.

PERSILLET.

Il eſt vray.

COLOMBINE.

Signez donc. (*Perſillet ſigne. Aurelio deſcend de ſon Char, & rend la Caſſette à Perſillet, qu'il dit avoir enlevé au Prevôt qui s'en étoit emparé.*)

PERSILLET.

Ma Caſſette! Ah! le digne Gendre!

ARLEQUIN *embraſſant Aurelio.*

Nicodeme, mon cher fils, & l'unique heritier de mon vaſte Empire Chimerique, enfin vous aurez une femme. Mais apprenez qu'il en eſt des femmes ainſi que des billets de Lotterie, de mille à peine en trouve-t-on un bon. C'eſt ce qui a fait une telle impreſſion ſur mon eſprit, que je n'ay jamais voulu me marier, de peur que portant mes mains à ma tête, je ne fuſſe obligé de m'écrier avec le Philoſophe de l'antiquité: *Omnia bona mecum porto.* Preſentement que vous avez franchi le pas, il ne me reſte plus qu'un avis à vous donner; c'eſt d'en uſer envers vôtre femme, comme on en uſe envers la Tapiſſerie pour la garantir des vers & de la pouſſiere; c'eſt à dire que de tems en tems il faut bien la battre pour la mieux

conſerver. (*à Iſabelle*) Je vous felicite, Mademoiſelle, de ce que vous allez épouſer le plus joli & le mieux fait de tous les hommes. Et j'oſe dire, ſans flatter mon fils Nicodeme, que s'il pouvoit gagner ſur lui de n'être point brutal, yvrogne & débauché, ce ſeroit un homme accompli. (*à Perſillet*) Vous en ſerez content, Monſieur Perſillet, & il ne me reſteroit rien à ſouhaiter pour l'accompliſſement de ma joye, ſi les loix de vôtre païs étoient conformes à celles de mon Roïaume, qui n'obligent pas les peres à nourrir les enfans, parce que dans l'incertitude des choſes du monde, on pourroit le plus ſouvent y être trompé. (*vers Aurelio*) Adieu, mon cher fils Nicodeme, embraſſez ma chancelante paternité. Je vous laiſſe à regret dans ces lieux : vous regnerez toûjours dans ma memoire ; & vous ſerez aprés la gloire ce que j'aimeray le mieux. (*Il s'en va.*)

LE DOCTEUR *ſuivi de pluſieurs Archers arrive, veut faire empriſonner Perſillet pour le million qu'il lui a prêté. Aurelio ſe fait connoître, & dit au Docteur ſon pere, qui vient d'épouſer la fille de Monſieur Perſillet, & qu'ainſi les interêts ſont communs. Le Docteur renvoye les Archers. Mezzetin chante les paroles ſuivantes,*

Sur l'air de l'Entrée des Pastres de l'Opera de Roland.

Pour vivre heureux, *bis.*
N'ayez pour objet de vos vœux
Que les ris & les jeux.
Suivez ce train, *bis.*
Quand on devient vieux & mal sain,
On le voudroit en vain.
Aimez, contentez vos desirs:
Mais si l'on rit de vos soûpirs,
Cherchez d'autres plaisirs.
Prenez du vin, *bis.*
C'est un contepoison divin
Pour chasser le chagrin.
C'est ainsi que soir & matin
En use Mezzetin.



C'est la douceur,
Qui gagne le cœur,
Et qui tient sans peine en vigueur
Une amoureuse ardeur.
Mais la fierté
D'une beauté
Avec même facilité
Remet en liberté.
L'Amant qu'on traite fiérement,
S'il ne rompt son engagement,
Mérite son tourment.
Qu'un verre plein
Toûjours en main,
Vous tienne lieu de la Catin
Dont le cœur est mutin.
Pour joüir d'un heureux destin
Ainsi fait Mezzetin.

Fin du Banqueroutier.

LA PRECAUTION INUTILE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur D * * * & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le cinquiéme jour de Mars 1692.

ACTEURS.

GAUFICHON, Amant d'Isabelle.

COLOMBINE, Sœur de Gaufichon.

MARINETTE, Servante de Gaufichon.

PASQUARIEL, } Valets de Gaufichon.
PIERROT,

LE DOCTEUR, Futur Epoux de Colombine.

LEANDRE, Amant de Colombine.

ISABELLE, Cousine de Leandre.

MEZZETIN, } Valets de Leandre.
ARLEQUIN.

Un Cocher.

Une Porteuse d'eau.

Une Cuisiniere.

Un Crocheteur.

Deux Notaires.

Deux Laquais.

Le Baron des Fourneaux.

Un Marchand Anglois.

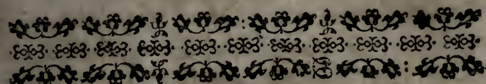
Un Cocher.

La Scene est à Paris.

fol. 103



Tome II



LA PRECAUTION INUTILE.

ACTE I.

SCENE I.

Le Theatre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE, GAUFICHON. LE DOCTEUR *assis.* MEZZETIN, & PIERROT *debout.*

ISABELLE.

J'Ay grand' peur qu'à la fin nos Conferences ne degenerent en conversations languissantes, puis qu'en toute l'apresdinée personne n'a voulu s'expliquer sur l'ame des bêtes. Je ne m'erige point en fille de decision : mais, n'en déplaise à Descartes, il falloit qu'il eût l'esprit en écharpe

quand il a soûtenu que les bêtes n'ont point d'ames, & que ce sont des machines qui n'agissent que par ressorts. Quoy? mon chien, mon chien Citron n'est si sensible ny raisonnable? & les caresses qu'il me fait ne partiroient point d'un veritable principe d'amitié? Je devisagerois la Philosophie en personne, si elle m'osoit faire une si brutale proposition. La seule fidelité de mon chien vaut mieux, selon moy, que la raison de tous les hommes ensemble.

COLOMBINE.

Vous ne sçavez donc pas, Mademoiselle, qu'il ne faut qu'être ou Philosophe ou Docteur, pour avoir la cervelle demontée?

GAUFICHON.

Ma sœur, songez-vous que demain vous serez la femme d'un Docteur?

COLOMBINE.

Ce sont de petites chaleurs de foye qui n'offensent point nôtre amitié. Les chiens pour cela n'en sont pas moins des machines.

LEANDRE.

Et moy, si j'étois fille, un homme auroit cent mille livres de rente, que je ne l'épouserois pas s'il étoit de cette maudite opinion-là.

GAUFICHON *d'un air brusque & se levant de dessus son siege.*

Comment dites-vous cela, Monsieur,

Quoy que vous ſoyez chez vôtre Couſine, apprenez qu'il faut parler ſans choquer le monde.

ISABELLE.

Ah point de chaleurs, Meſſieurs, je vous en conjure. Prenons plûtôt quelque autre matiere où perſonne ne s'intereſſe.

COLOMBINE.

Et pour éviter les partialitez de Philoſophie, diſons chacun nôtre avis ſur la choſe qui nous paroîtra la plus difficile.

PIERROT.

Je l'ay pargué trouvée tout au premier coup. Tenez, la choſe la plus difficile à un Valet, c'eſt d'être payé de ſes gages.

LE DOCTEUR.

Maraut! ſi je prens un bâton, je vous apprendray. . .

PIERROT.

Eſt-ce que ce n'eſt pas ici une Academie, où les habiles gens parlent tant que bon leur ſemble?

ISABELLE.

Je ſuis perſuadée que rien au monde n'eſt ſi difficile que de trouver un mary ſans défaut.

GAUFICHON.

Bon! voila pour mon compte.

ISABELLE.

Ecoutez, je ſuis de bonne foy, je dis les

choses comme je les pense. Vous êtes un fort galant homme, aimant la dépense & les honnétes plaisirs : mais sur le chapitre des femmes, vous avez quelquefois de certaines nuances d'humeur un peu trop brunes. Sans ce petit défaut-là vous seriez incomparable. Comme je dois être vôtre femme, je vous parle à cœur ouvert.

COLOMBINE.

Mon frere, vous ne sçauriez vous fâcher; Mademoiselle vous parle avec une grande délicatesse.

ISABELLE *à Colombine.*

Et vous, ma chere Belle, ne direz-vous point vôtre sentiment.

COLOMBINE.

Je n'ay pas encore grand usage du monde ; mais rien ne me paroît plus difficile que de refuser son cœur à un galant homme, qui tâche de le meriter par des soins assidus, & par une attache desinteressée.

ISABELLE.

Elle a raison ; & il est impossible de rien trouver de plus juste.

GAUFICHON *vers le Docteur.*

Il me semble que ma sœur se declare assez ouvertement pour vous.

COLOMBINE.

Vous rêvez, mon frere ! une fille sage ne se declare pour personne, & ce que

j'en dis n'eſt que par maniere de converſation.

LE DOCTEUR.

La modeſtie, la modeſtie !

MEZZETIN.

Vous n'y entendez rien, tous, tant que vous êtes. La choſe preſentement la plus difficile, c'eſt de trouver de l'argent à emprunter.

ISABELLE.

Leandre nous écoutera-t-il ſans rien dire?

LEANDRE.

Pour moy, je ſuis convaincu que la choſe la plus difficile eſt de contraindre l'inclination d'une fille raiſonnable, & qu'un homme eſt un fol quand il ſe met en tête de l'enfermer pour en venir à bout.

GAUFICHON *d'un air de colere, & ſe tournant vers Leandre.*

Monſieur le Fanfaron, eſt-ce pour m'inſulter que vous tenez un pareil diſcours? Sçachez, ventrebleu, que je deſtine ma ſœur à Monſieur le Docteur Balouard, & que trente Plumets comme vous ne la détourneroient pas d'un auſſi bon rencontre.

ISABELLE.

Oh, pour le coup, Monſieur Gaufichon, vos manieres ſont trop emportées.

LEANDRE.

Je ſuis perdu, Mademoiſelle, ſi vous ne me défendez.

ISABELLE.

Quoy ? contre tous venans & ſans aucune raiſon, vous prenez l'affirmative ?

GAUFICHON.

Je prens tout ce qu'il faut prendre: mais je ne veux point être pris pour duppe, & un homme eſt un fat quand il n'eſt pas le maiſtre de ſa famille.

COLOMBINE.

Mon frere vous extravaguez.

GAUFICHON.

Ma petite ſœur, plus de commerce s'il vous plaiſt avec tant de beaux eſprits. Allons viſte, regagnez la maiſon. Monſieur le Docteur je vous la confie. *(Le Docteur preſente la main à Colombine.)*

COLONBINE *d'un air de mepris.*

Je marche fort bien toute ſeule, Monſieur. *(prenant congé d'Iſabelle, & la baiſant.)* Je ſuis fâchée, ma chere Demoiſelle, d'un ſi bizarre contretemps. Il faut eſperer que l'eſprit de mon frere ſe meurira. *(Colomb. & le Docteur ſe retirent.)*

ISABELLE *à part.*

Nous y allons donner bon ordre. *(à Gaufichon)* Monſieur Gaufichon, ſouffrez que je vous diſe, que je ſuis tres mal édifiée de vos manieres, & que vos bruſqueries me donnent beaucoup à penſer. Quoy ? ſi je ſuis vôtre femme, & qu'une mouche

vous

vous paſſe devant les yeux, vous m'enfermerez comme vous enfermez vôtre Sœur?

GAUFICHON.

Quand vous ſerez ma femme, s'il vous prend en gré d'eſtre folle, je prendray, moy, des meſures pour vous en empêcher.

LEANDRE.

Monſieur eſt ſincere.

GAUFICHON.

Quant à ma Sœur, il ne vous déplaira pas que je la faſſe obſerver de prés juſqu'au moment de ſes nôces, qui ſera tout au plus tard demain au ſoir. Mes meſures ſont ſi bien priſes, que je défie Meſſieurs du grand air d'en approcher.

ISABELLE.

Monſieur, vous prenez le train de faire rire le monde à vos dépens. Apprenez de moy, que la garde d'une femme eſt de toutes les précautions la plus inutile, & que dans une Ville comme Paris, il ſe paſſe bien des choſes en vingt-quatre heures.

GAUFICHON.

Il ne s'y paſſera mardy rien avec un homme auſſi clair-voyant que moy. De la maniere que ma maiſon ſera baricadée, les Blondins n'ont qu'à s'y frotter. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN.

Il y a plus d'une demie heure que je perds

patience. Ah ! quel plaiſir d'en faire tâter à un Baricadeur de maiſons !

ISABELLE.

Le pauvre homme eſt à plaindre. Il s'eſt mis en tête que pour s'aſſurer d'une femme il faut la garder à vuë. Comme je dois l'épouſer, je ſerois bien-aiſe de le guerir de ſa manie.

LEANDRE.

La choſe n'eſt pas impoſſible. Sa Sœur eſt aimable, & ſi je pouvois trouver les moyens de lui plaire, je me ferois un grand plaiſir de la ſouffler au Docteur.

MEZZETIN.

S'il ne faut que des moyens, je vous en fourniray une montagne. Malgré les ſentinelles qui gardent ſa maiſon, j'y feray entrer des gens qui le deſoleront ; & ſi demain au ſoir vous n'êtes pas le mary de ſa Sœur, tenez-moy pour le plus indigne fourbe.... (*vers Iſabelle*) Mademoiſelle vous nous prêterez la main.

ISABELLE.

Comptez ſur moy hardiment.

MEZZETIN.

Allons, il n'y a pas un moment à perdre. Je m'en vais prendre, en paſſant, un nommé Arlequin mon aſſocié. Avec le ſecours de cet homme-là, vous allez diablement rire. Oh ! les femmes de

Paris ne s'enferment pas comme cela à la clef.

SCENE II.

Le Theatre represente la ruë.

ARLEQUIN *à moitié yvre,* GAUFICHON.

ARLEQUIN *sans voir Gaufichon.*

ALlons, voila qui est fait, plus de commerce, plus de commerce avec des yvrognes. Encore, quand un ami ne boit que trois ou quatre pintes de vin pour se desalterer, ah, patience : mais, mardy, passer toute sa vie, ouy toute sa vie au Cabaret comme un yvrogne ; oh, vous en aurez menti, Monsieur Mezzetin ; & des à present voila la societé rompuë, rompuë, ce qu'on appelle rompuë. Aussi-bien, le métier de fourbe produit beaucoup d'étrivieres, & tres-peu d'argent. J'aime mieux chercher quelque condition paisible, où je puisse rouler cette malheureuse vie avec plus de repos. Car c'est mardy le repos qui fait que l'homme se repose, & que. . . (*Appercevant Gaufichon.*) Voici une espece de Bourgeois, qui seroit peut-être bien

mon affaire. Obſervons ſon humeur & ſa contenance. (*Il embraſſe un Chaſſis de la Décoration pour ſe ſoutenir.*)

GAUFICHON *ſans appercevoir Arlequin.*

Ouais ! de la maniere que tout le monde en parle, c'eſt donc quelque choſe de bien terrible que de garder une femme ? Oh, je pretends moy, apprendre aujourd'hui à tout le monde qu'il n'eſt rien de plus facile, & que la ſeule foibleſſe des hommes rend les femmes orgueilleuſes & inſupportables. C'eſt pour n'en pas avoir le démenti, que j'ay envoyé chercher un Maſſon & un Serrurier, pour faire boucher tous les endroits de ma maiſon pár où l'on peut m'inſulter. En ces rencontres-cy la défiance eſt la mere de la ſeureté. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN.

Oh, que je ne me fourre pas dans cette peſte de condition-là ! Pour un homme vêtu de noir, je n'ay jamais vu un ſi fantaſque perſonnage. Et par où diable ſa maiſon pourra-t-elle reſpirer, s'il en fait boucher tous les trous ? (*appercevant Mezzetin.*) Que le Diable t'emporte. D'où viens-tu ?

MEZZETIN.

Tais-toy yvrogne.

ARLEQUIN.

Yvrogne ? il y a deux jours que je n'ay ny bu ny mangé.

MEZZETIN.

Tais-toy, te dis-je, j'ay fait ta fortune, & c'est hazard si nous n'allons en carrosse de cette affaire-cy.

ARLEQUIN.

Dieu nous preserve seulement d'aller en charette, ce ne sera pas mal gagné.

MEZZETIN.

Il y a un certain bourru qui enferme sa Sœur pour empêcher qu'on ne luy parle de mariage. En un mot comme en cent, j'ay promis à Leandre que demain elle seroit sa femme. Aprés cela nous serons riches ; car c'est le plus liberal homme.....

ARLEQUIN.

Comment est fait cet honneste Geolier-là ?

MEZZETIN.

C'est un grand petit homme, qui a un rabat blanc, un manteau noir, & une perruque blonde.

ARLEQUIN.

Justement ! c'est luy qui vient de passer par là. Il cherche un Masson & un Serrurier pour calfeutrer toute sa maison.

MEZZETIN.

Un Masson & un Serrurier ? Ah, vîte,

mon pauvre Arlequin, & vîte. Voilà dix pistoles chacun qui nous sautent au collet. Courons nous habiller brusquement en Masson & en Serrurier. (*Ils s'en vont.*)

SCENE III.

COLOMBINE, PASQUARIEL. GAUFICHON *en dedans.*

COLOMBINE.

TE voila bien échauffé, Pasquariel, d'où viens-tu ?

PASQUARIEL.

Monsieur m'a défendu de vous le dire, je viens pourtant de chercher un Masson & un Serrurier.

COLOMBINE.

Ne sçais-tu point ce qu'il en veut faire ?

PASQUARIEL.

Non, mais je voudrois sçavoir où il est.

GAUFICHON *appelle Pasquariel.*

COLOMBINE.

Cours au devant de lui. Je m'en vais me cacher pour entendre plus facilement ce qu'ils diront. (*Elle se retire, & Gaufichon entre.*)

PASQUARIEL *allant au devant de Gaufichon.*

Monsieur, je vous cherche à pied & à

cheval, pour vous avertir que ce Maſſon & ce Serrurier ſont là-bas.

GAUFICHON.

Faites-les vîtement entrer, & ſur tout empêche ma Sœur d'approcher d'ici juſqu'à ce qu'ils ſoient ſortis ; ce'ſt une curieuſe Poulette, dont on ne ſçauroit trop ſe défier.

Arrivent ARLEQUIN *en Maſſon*, *&* MEZZETIN *en Serrurier*.

GAUFICHON.

Mes enfans, ſoyez les bien-venus.

ARLEQUIN.

Pour un autre que pour vous, Monſieur, nous n'aurions jamais quitté l'Attelier.

MEZZETIN.

Eſt-on pas bien-aiſe d'obliger par fois d'honnête monde ?

GAUFICHON.

Je vous en remercie de bien bon cœur. Ecoutez, mes amis, ma beſogne eſt fort preſſée.

ARLEQUIN.

Hé bien, Monſieur, il s'y faut mettre. Pour moy, paroles ne puent point, j'acheve une choſe à privé ; je n'en ay pas encore pour la moitié de l'autre ſemaine.

GAUFICHON.

Ce n'eſt pas là mon compte. Il faut tout à l'heure me boucher des ſoupiraux de ca-

ve,& une porte de jardin. Mais ſi cela n'eſt achevé ce ſoir, je n'ay que faire de vous.

MEZZETIN.

Allons, Compere, allons, Monſieur eſt bon vivant. Pourvu que l'Ouvrier gagne honneſtement ſa petite vie, qu'importe avec qui ?

GAUFICHON *vers le Serrurier.*

Et vous mon Maiſtre, n'auriez-vous point cinq ou ſix bonnes grilles de fenêtres toutes preſtes à poſer ? Mais il faudroit que ce fuſt d'un bon gros fer.

ARLEQUIN.

C'eſt vôtre vray homme, Monſieur, il ferre toutes les Priſons de Paris.

GAUFICHON.

N'auriez-vous point auſſi une petite plaque de fer percée à jour, pour boucher l'évier de ma Cuiſine ? Mais il faudroit que les trous fuſſent ſi petits, qu'on n'y puſt faire paſſer ny lettres ny billets.

MEZZETIN.

Voila bien du ſervice que vous demandez-là. Je forgeray bien la plaque de fer : mais je n'ay encore jamais mis ny lettre ny billet ſur l'Enclume.

GAUFICHON.

Il faut que je vous ouvre mon cœur. Mettez vos chapeaux, Meſſieurs, je vous en prie ; mettez ſans façon.

ARLEQUIN & MEZZETIN *ensemble.*

Pour vous obeïr, Monsieur.

GAUFICHON.

J'ay chez moy une Sœur aimable & riche.

MEZZETIN.

Apparemment vous ne manquez pas de chalants ?

GAUFICHON.

Je la veux marier à un de mes amis, veritablement un peu âgé, mais d'ailleurs un fort honneste homme.

ARLEQUIN.

Monsieur, ne vous y trompez pas, au moins. La vieillesse ne ragoûte gueres une jeune fille.

GAUFICHON.

On m'a averti que de certains étourdis rodent autour de ma maison pour luy faire tenir des lettres, & pour tâcher de l'enlever.

MEZZETIN.

Franchement les jeunes gens sont entreprenans.

GAUFICHON.

Pour éviter ce malheur, je veux mettre de bonnes grilles aux fenestres qui donnent sur la ruë, boucher tous les soupiraux, même la porte du jardin, & tenir ma drolesse si étroitement enfermée, que personne ne puisse l'aborder.

MEZZETIN.

Monſieur, nous avez-vous fait venir ici pour nous faire pendre?

GAUFICHON.

Comment donc?

ARLEQUIN.

Quoy? vous ne ſçavez pas que la Police la fait mettre une pancarte aux coins des ruës, qui défend ſur peine de la vie à tous Ouvriers, de prêter la main à enfermer des filles ou des femmes, à cauſe que ces droleſſes-là d'aucunes fois ſe jettent la tête la premiere par les fenêtres d'un grenier.

MEZZETIN.

Bon! Il y en a bien une qui a eu la malice de ſe precipiter d'un troiſiéme étage ſur une charetée de foin, pour faire accroire que ſon mary lui avoit rompu le col.

ARLEQUIN.

Tout franc, ces oiſeaux-là ſe plaiſent à leur liberté. Sans cela on n'en a pas de joye.

GAUFICHON.

Ah! la méchante vermine!

MEZZETIN.

Je ſerois à vôtre ſervice ſans cette maudite pancarte. Mais la Juſtice eſt fiere, & veut être obeïe.

GAUFICHON.

N'en déplaiſe à la Juſtice, voila un

reglement bien cruel. Quoy ? Il ne m'eſt pas permis de gouverner ma Sœur à ma mode ? Ah ! que les femmes ſont heureuſes à Paris !

ARLEQUIN.

C'eſt bien pis, Monſieur, on nous pend haut & court, quand je n'allons pas renoncer à la Juſtice ceux qui font de ces méchans coups-là.

GAUFICHON.

Mes amis, vous ne voudriez pas me perdre ?

MEZZETIN *tirant à part Gaufichon.*

Voulez-vous me croire, Monſieur ? Donnez une dixaine de piſtoles à ce miſerable-là ; vous lui fermerez la bouche. Tous les Maſſons n'ont ny foy ny loy ; & un gueux comme cela, ne demanderoit pas mieux que de vous faire piece.

GAUFICHON *à Mezzetin.*

Tu as raiſon. Il ne faut pas pour dix piſtoles s'attirer une méchante affaire. Tiens, prends le ſoin de le contenter.

MEZZETIN.

Je m'en vais les lui donner ſans faire ſemblant de rien. (*Ils ſortent en faiſant des reverences.*)

GAUFICHON *ſeul.*

Sur ce pied-là, je conviens que les femmes ont raiſon de faire enrager les hommes.

ARLEQUIN *revenant.*

Je viens vous remercier, Monſieur, de vôtre honnêteté.

GAUFICHON.

Tu te mocques, mon enfant, cela ne vaut pas la peine.

ARLEQUIN *le tire par la manche, & lui dit à l'oreille :*

Dites-moy, Monſieur, avez-vous donné quelque choſe à ce Belître de Serrurier ?

GAUFICHON.

Non, il ne m'a rien demandé.

ARLEQUIN.

Tant pis ! c'eſt hazard ſi ce Coquin n'eſt allez renoncer chez le Commiſſaire tout ce qu'il vous a entendu dire.

GAUFICHON.

Auroit-il bien l'ame aſſez noire ?

ARLEQUIN.

Il n'a pas tenu à lui que ſon pere n'ait été roüé vif. C'eſt le plus abominable homme que la terre ait jamais porté. Ecoutez, vous ne feriez point trop mal d'appaiſer cet enragé-là. Il ne faut pas vous flatter, il n'y a plus de quartier preſentement pour ceux qui enferment les femmes. La Juſtice ne demanderoit pas mieux que de ſuccer un homme riche comme vous. Ce que j'en dis moy; vous pouvez croire....

GAUFICHON

GAUFICHON *lui donnant de l'argent.*

Pour ne pas faire de jalousie donnez-lui aussi dix pistoles, mais aprés cela ne me trahissez pas.

ARLEQUIN.

Mon Camarade & moy, Monsieur, sur l'honneur nous ne craignons personne. Et fy ! seroit-ce avoir de la conscience, de prendre de l'argent d'un homme pour se mocquer de lui ? Ah ! que vous êtes heureux d'être tombé entre nos mains ! Il y a mille fripons qui ne s'en tiendroient pas-là non. (*Il s'en va.*)

GAUFICHON.

Encore, n'est-ce pas tout perdre de sortir d'un bourbier pour vingt pistoles.

COLOMBINE *sortant de l'endroit où elle s'étoit cachée.*

Apparemment, mon Frere, vous vendez vôtre maison pour faire une Conciergerie ; car je vous entens parler de grilles de fer, de portes bouchées, & d'autres ouvrages qui sentent beaucoup la prison.

GAUFICHON.

Ma chere Sœur, je vous crois une fille tres-sage, tres-honnête, & tres-raisonnable ; mais avec tout cela, ma mie, il n'est point deffendu de prendre ses petites seuretez.

COLOMBINE.

La meilleure que vous pouvez prendre avec une fille de mon humeur & de mon caractere, c'eſt de me donner en garde à moy-même ; autrement vous courrez grand riſque d'être la duppe de vos ſentinelles & de vos barreaux de fer. Hé, bon Dieu, avez-vous déja oublié les oracles de Moliere, qui vous a dit ſi préciſſément :

—— Les verroux & les grilles
Ne font pas la vertu des femmes & des filles.

& aprés des avis ſi ſalutaires vous ne mettez point d'eau dans vôtre vin ?

PASQUARIEL *arrivant tout effaré.*

Monſieur, je viens de ſauver la vie à un pauvre Marchand de bas d'Angleterre. Ay-je mal-fait ?

GAUFICHON.

Tout au contraire.

PASQUARIEL.

Cinq ou ſix canailles vêtuës de noir, comme vous pouvez l'être, l'ont pris au collet,& lui ont donné mille coups. Moy, comme j'ay vu qu'on aſſommoit ce pauvre homme, je l'ay fait entrer dans la Cour, & leur ay pouſſé la porte au nez.

COLOMBINE.

Vous avez tres-bien fait.

GAUFICHON.

Ne ſçait-on point les noms de ces miſerables-là ?

PASQUARIEL.

Nos Voisins disent que ce sont les Jurez Bâtiers de Paris. . . . helas, vous m'entendez bien, ceux qui vendent des bas.

GAUFICHON.

Et bien ?

PASQUARIEL.

Ces droles-là prétendent à cause. . . . parce que. . . Et puis. . . Je vous dis, Monsieur, que sans moy il seroit arrivé mort d'homme.

GAUFICHON.

Va le faire monter. S'il a quelque chose de beau, j'en feray present à ma Sœur ; car ma joye souveraine est de la voir propre.

COLOMBINE.

Et la mienne seroit de vous voir un peu plus raisonnable.

SCENE IV.

MEZZETIN *en Marchand Anglois*, GAUFICHON, COLOMBINE.

MEZZETIN *baragouinant*.

JE demande pardon, Monsir, de mon hardiesse que je prendre de refugier moy dans vos maison.

GAUFICHON.

Vous m'avez fait plaisir.

COLOMBINE.

Mon pauvre Monſieur, quelle diſgrace vous vient d'arriver là-bas dans nôtre ruë ?

MEZZETIN.

Pas ain grand choſe, Mamiſelle. L'ais ain petit difran que j'avir avec le Marchand Bonnetier, qui vouloir confiſquir mon marchandiſe pour pritexte que n'y avoir point de commerce avec l'Ingilterre.

COLOMBINE.

Fy, ce ſont des brutaux. Voyez je vous prie, empêcher un pauvre Etranger de gagner ſa vie !

GAUFICHON.

Avez-vous-là quelque choſe d'extraordinairement beau ?

MEZZETIN.

Dans tous les magaſins du monde vous ne trouvir pas d'auſſi bon ouvrage, ny d'ain plis beau couleur.

COLOMBINE *aprés en avoir regardé une paire.*

Ah, mon Frere, qu'ils ſont beaux & fins ! (*vers le Marchand.*) Monſieur, combien les vendez-vous la paire ?

MEZZETIN.

Vous ne point marchandir ? Et bien, à cauſe de li guerre, je vous vendre le paire qué quarante-cinq ſols.

GAUFICHON.

Il ſe mocque. J'ay vu vendre autrefois ces bas-là ſix écus, & même juſqu'à deux Louis d'or.

COLOMBINE.

Ne ſeroit-ce point auſſi des bas dérobez?

GAUFICHON.

Et pourquoy, ma Sœur, faire affront à ce pauvre Marchand?

MEZZETIN.

Pour que vous connoître que j'avoir ain bon conſcience, & mon marchandiſe n'être point dérobée, tenez, Mamiſelle, fela mon Littre de voiture de mon Corriſpondant. (*à Colombine bas.*) C'eſt une Lettre de Monſieur Leandre.

COLOMBINE *lit la Lettre bas.*

Mon cœur veritablement amoureux ſe fait un plaiſir de tromper la vigilance de ceux qui vous gardent.

GAUFICHON *regardant les bas.*

Ceux-ci me paroiſſent un peu plus gros.

COLOMBINE *continuant de lire.*

Pour peu que vous correſpondiez à ma tendreſſe, l'amour me fournira des moyens infaillibles pour vous délivrer bien-tôt du Frere qui vous obſede, & du Docteur qu'on vous deſtine.

MEZZETIN.

Tenez, ſti douzaine être fort bien égal,

Monsir, & vous l'y point trouver à redir.

GAUFICHON.

Non plus que vous, ma Sœur, je ne comprens pas comme ce pauvre homme peut donner ses bas à si bon marché. Je vous prie, que je voye la Lettre de voiture.

COLOMBINE *refusant de la donner.*

Vous ne connoîtrez rien au chiffre ny au baragouin.

GAUFICHON.

J'en ay bien démêlé d'autres.

COLOMBINE *refusant toûjours de donner le papier.*

Je vous dis, mon frere, que sans être de leur negoce, on n'y peut rien comprendre. (*Elle veut rendre le papier à Mezzetin, & dans le tems qu'elle lui donne, Gaufichon le prend.*)

GAUFICHON.

Voyons si je n'y comprendray rien.

Pendant qu'il ouvre le papier, Mezzetin s'en va d'un côté, & Colombine de l'autre.

GAUFICHON *lit.*

Mon cœur veritablement amoureux se fait un plaisir de tromper la vigilance de ceux qui vous gardent. Pour peu que vous correspondiez à ma tendresse, l'amour me fournira des moyens infaillibles pour vous délivrer bien-tôt du frere qui vous obsede, &

du Docteur qu'on vous destine. Le Porteur vous dira qui je suis. (Aprés avoir lû il se voit seul, & dit :) Les chifres & le baragouin sont pourtant fort intelligibles. *(Faisant des reflexions.)* Un Marchand maltraité devant ma porte ! Des bas couleur de feu à quarante-cinq sols la paire ! Une Lettre de Voiture ! Qui diable ne donneroit pas dans des panneaux si adroitement tendus ? Ah ! maudite ville de Paris ! Il n'y a que toy au monde qui fournisse des inventions si diaboliques. Nous verrons quelle bonne emplâtre ma Sœur mettra sur cette lettre-ci.

SCENE V.

GAUFICHON, LE DOCTEUR.

GAUFICHON *appercevant le Docteur, met la lettre de Leandre dans sa poche, & dit à part.*

TAchons de nous contenir devant Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Monsieur Gaufichon, vous voyez un homme qui meurt d'impatience d'être vôtre beau-frere.

GAUFICHON.

La carriere ne sera pas encore bien longue. Je me flatte que demain au soir vous serez au comble de vos vœux.

PASQUARIEL *tirant Gaufichon à part.*

La Porteuse d'eau, Monsieur, frappe à la porte. La laisseray-je entrer ?

GAUFICHON.

Maraut, veux-tu que nous mourions de soif ? Ce n'est pas à ces gens-là qu'il faut refuser la porte.

PASQUARIEL.

Il n'entrera pas une mouche que par vôtre ordre. (*Il s'en va, & la Porteuse d'eau entre.*)

LE DOCTEUR.

Je ne sçay comment reconnoître l'amitié que Mademoiselle vôtre Sœur a pour moy.

GAUFICHON.

Ma Sœur est une bonne fille, qui aimera toûjours ce qu'elle aimera une fois.

LE DOCTEUR.

Je lui ay fait faire un carosse, des meubles, un équipage ; enfin je n'ay rien épargné pour lui plaire. Entre nous, elle pourroit épouser un homme plus jeune ; mais je suis sûr. . . .

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, Monsieur ? Vous

avez mille bons endroits qui reparent vôtre âge ; & ma Sœur est trop heureuse.....

LE DOCTEUR.

Ne nous flatons point. Mon meilleur endroit est ma fortune. Mais si l'on peut se rendre supportable avec de l'argent.....

GAUFICHON.

Cela n'y nuit pas.

LE DOCTEUR.

Hé bien, comptez que je lui donne tout mon bien par Contrat de mariage.

GAUFICHON.

La belle passion ! Les jeunes gens n'aiment point comme cela.

PIERROT *en Porteuse d'eau, heurte rudement le Docteur avec ses seaux, & dit à Gaufichon.*

Monsieur, vous avez là un Galefretier à vôtre porte ; si ce n'étoit vôtre respect, je lui accommoderois un soufflet sur le visage. Il vous en faut, ma foy, des filles pour battiffoler.

GAUFICHON.

Ne vois-tu pas bien, Dame Claude, que c'est un folâtre ?

PIERROT.

Qu'il aille folâtrer avec des Drues qui le trouveront bon. Tout franc, je n'aime point qu'ils se sarvent de leurs mains. Il

ſemble avis à ce Marouffle-là, qu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & en prendre.

PASQUARIEL *à Pierrot.*

Allons, vilaine Chocaillon, ſortez d'ici, vous importunez Monſieur.

PIERROT.

Infame Sac-à-vin, tu as la hardieſſe de frapper une femme groſſe ? Un Commiſſaire, un Commiſſaire ?

En ſe tiraillant l'un l'autre, la Porteuſe d'eau laiſſe tomber ſon bonnet & une Lettre que Gauſichon ramaſſe.

GAUFICHON.

De l'écriture de ma Sœur ! Paſquariel, qu'on arrête cette Porteuſe d'eau, & qu'on l'enferme.

LE DOCTEUR.

Eſt-ce qu'elle a dérobé quelque choſe ?

GAUFICHON.

C'eſt bien pis. Maraude ! me faire à moy de ces affronts-là !

LE DOCTEUR.

Ne ſçauray-je point le ſujet de vôtre chagrin ?

GAUFICHON.

Tres-volontiers. Qu'on appelle ma Sœur. (*Se tournant vers le Docteur.*) Ah, mon cher amy, le Ciel m'afflige par d'étranges endroits. (*A Colombine qui paroît.*) Nous avons beſoin de vous, Mademoiſelle,

pour l'éclairciſſement d'un myſtere où vous avez quelque part. (*Il lui donne la lettre qui étoit tombée du bonnet de la Porteuſe d'eau.*) Tenez, vous n'aurez pas de peine à connoître vôtre écriture.

COLOMBINE *à part & ſurpriſe.*

Mon billet entre les mains de mon frere ! Il faut ici joüer de tête. (*Vers ſon frere d'un air ſerein & tranquille.*) Il ne me faut pas donner la queſtion pour me faire convenir que ce billet eſt de ma main. Oüi, mon frere, je l'ay écrit, je l'ay dû écrire, & vous m'en devriez remercier. (*Elle lui rend fierement le billet.*)

GAUFICHON.

Peut-être n'ay-je pas bien lû. (*Il lit tout haut le billet.*)

Vos ſentimens, Monſieur, ſont trop ſinceres, & vôtre paſſion trop honnête pour n'y pas correſpondre. C'eſt vous en dire aſſez pour vous faire comprendre que j'approuve vôtre entrepriſe, pourveu que la violence n'ait point de part à ce que vous entreprendrez.

GAUFICHON *dit aprés avoir lû.*

Si on vous en veut croire, je vous ay de grandes obligations d'un ſi tendre billet.

COLOMBINE *feignant d'être en colere.*

Oüi, vous m'en avez trop, & vous ne meritez pas que je travaille ſi prudemment

à la ſeureté de vôtre vie. Je n'en veux point d'autre juge que Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Vôtre confiance, Mademoiſelle, eſt une marque certaine de vôtre amitié.

GAUFICHON.

Expliquez-nous donc vôtre énigme.

COLOMBINE.

Mon énigme eſt fort claire à qui la veut entendre. (*à part*). Soûtenons la gageure juſqu'au bout. (*haut*) Depuis plus d'un an un Capitaine de Bombardiers, nommé Monſieur de Briſe-roche, me trouve fort à ſon gré. Par malheur pour lui il n'eſt point du tout au mien. Je ſerois bien folle de ne pas preferer Monſieur Balouard à un Bruleur de poudre à canon !

LE DOCTEUR.

Ah ! ma belle Demoiſelle....

COLOMBINE.

Malgré ma froideur cet homme ne laiſſe pas de m'aimer. Il queſtionne les domeſtiques ; il veut ſçavoir s'il y a une cave ſous l'appartement de mon Frere : cela ne ſe demande pas pour rien. Enfin ayant appris que je m'allois marier avec Monſieur le Docteur, on m'a avertie de bonne part, qu'il eſt pis qu'enragé, & qu'on le voit roder tous les jours autour du logis avec des

Officiers de Dragons & de Grenadiers. Ces Meſſieurs-là, comme vous ſçavez, tuent les gens comme des mouches. Et puis, que ſçait-on ſi un Furibond, dans le deſeſpoir, ne feroit point jetter quelque Bombe dans une cave pour faire ſauter mon frere avec la maiſon?

GAUFICHON.

Dieu m'en preſerve.

COLOMBINE.

Ce qui me feroit croire qu'il a quelque mauvais deſſein; c'eſt que dans une lettre qu'il m'a tantôt envoyée par un Marchand Anglois, il marque à la fin, autant que je m'en puis ſouvenir, qu'il a des moyens infaillibles pour me délivrer de mon frere & de Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Qu'il s'en donne bien de garde. J'aimerois mieux encore mourir garçon.

COLOMBINE.

Il ne s'en eſt pas tenu-là, non, il a forcé nôtre Porteuſe d'eau à venir demander la réponſe de ſa lettre. Moy bonnement, pour calmer l'eſprit d'un furieux, & pour éviter quelque fâcheux malheur, j'ay riſqué un miſerable billet de trois lignes, où je feins d'être un peu ſenſible à ſa paſſion; & dans le même billet je le prie de ne point entreprendre de violence. Là-

dessus mon frere prend la chevre. Voyez, Monsieur, si j'ay grand tort; & s'il eût été plus à propos de vous laisser tous deux égorger ? Pour ma justification, il n'y a qu'a lire le bas de sa lettre, & ma réponse. (*à part.*) Voila mes gens qui s'ébranlent, nous en aurons bien-tôt raison.

LE DOCTEUR.

Ecoutez, Monsieur Gaufichon, tout cela gît en fait ; il n'y a qu'à lire les lettres.

GAUFICHON *tirant de sa poche la lettre de Leandre.*

Voyons donc la lettre. (*Il lit.*)

Pour vous délivrer bien-tôt d'un frere qui vous obsede, & du Docteur qu'il vous destine.... (*vers le Docteur*) Que vous en semble ? Je trouve que Monsieur de Briseroche ne nous marchande point.

COLOMBINE.

Lisez la mienne à cette heure.

GAUFICHON *lit.*

J'approuve vos entreprises, pourveu que la violence n'ait point de part à ce que vous entreprendrez.

COLOMBINE.

Je n'y entends pas de finesse. Je ne le menage en tout cela, & n'ay d'autre but que d'empêcher qu'on ne vous fasse quelque violence.

GAUFICHON.

Plus j'examine les lettres, plus je trouve que ma Sœur a raiſon.

LE DOCTEUR.

Cependant vous l'avez rudement ſcandaliſée.

COLOMBINE *pleurant.*

Que je ſuis malheureuſe d'avoir tant de naturel pour un frere qui m'outrage !

LE DOCTEUR.

Mademoiſelle, il ne faut pas ſe repentir d'aimer ſes proches.

COLOMBINE.

Me voila-t il pas bien recompenſée de l'interêt que je prends à ſa conſervation ? Aprés tout, incommode & bizarre comme il eſt, ſeroit-ce un ſi grand mal pour moy ſi cet homme ſuivoit l'emportement de ſa paſſion ? Bien des filles ne ſeroient pas ſi ſcrupuleuſes.

LE DOCTEUR.

Ne voyez-vous pas qu'il eſt au deſeſpoir de vous avoir fâchée ?

COLOMBINE.

Cela vous eſt bien aiſé à dire, Monſieur, mais mon frere ne voit pas plus loin que ſon nez. Si la Porteuſe d'eau alloit dire à ce Fougueux, qu'on lui a pris ma réponſe, il aſſommeroit tous nos valets l'un

aprés l'autre. Dieu veüille encore qu'il s'en voulût tenir-là !

GAUFICHON.

Vous avez grande raiſon. A propos de cette Porteuſe d'eau, preſentement que je ſuis deſabuſé, ma chere Sœur, il n'y a qu'à lui rendre vôtre lettre, & la renvoyer.

LA PORTEUSE D'EAU *à genoux*.

Monſieu Gaufichon, je vous crie merci. Au nom de Dieu, ne me mettez point entre les mains de la Juſtice.

GAUFICHON.

C'eſt à quoy je ne penſe pas, ma mie.

LA PORTEUSE D'EAU.

Tenez, Monſieu, je n'y voulois pas venir. C'eſt un avaleur de Chrétiens, qui m'a pouſſée la fourche au cul. Il a plus fait de blasfêmes pour m'obliger à demander cette réponſe. Avec ça, il avoit toûjours ſa brette à la main, & ſans d'honnête monde qui s'eſt mis entre deux, il m'auroit enfilée. Ah ! le méchant Vaut-rien ! Je me ſoucie de ſes deux Louis comme d'une paille. Mais c'eſt que ce Dragon-là auroit fait quelque maſſacre chez vous, Mon pauvre Monſieu Gaufichon, ne me livrez point à ſte Juſtice.

COLOMBINE.

Allez, ma mie, allez, on ne vous fera point de mal.

GAUFICHON.

Dame Claude, combien dis-tu que Monſieur Briſeroche t'a donné ?

LA PORTEUSE D'EAU.

Helas, Monſiu, je ne les voulois pas prendre. Il m'a jetté deux Louis. Jamais je n'ay reçu d'argent ſi à contre-cœur.

GAUFICHON.

Tiens, en voila encore trois que je te donne.

LE DOCTEUR.

Mais à condition que tu lui mettras la lettre de Mademoiſelle en main propre.

LA PORTEUSE D'EAU.

N'eſt-ce point pour m'attraper auſſi ? dites-vous cela tout de bon ?

GAUFICHON.

Oüi, je te le jure.

LA PORTEUSE D'EAU.

Puiſque c'eſt vôtre volonté, foy de femme, je ly bailleray à ly-même. Monſieu Gaufichon, Dieu vous conſerve, & ce que vous aimez.

LE DOCTEUR.

N'y manquez pas, au moins. Ces deſeſperez-là ne font point de quartier à leurs Rivaux.

GAUFICHON.

Dame Claude, ſur les yeux de vôtre tête, la lettre en main propre.

COLOMBINE.

St, ſt, la Porteuſe d'eau ? Gardez-vous-bien de dire qu'on vous a enfermée. Il en coûteroit peut-être la vie à deux hommes.

LA PORTEUSE D'EAU *en s'en allant.*

A ce prix-là, ſix mois de priſon accommoderoit bien mes affaires.

LE DOCTEUR.

En bonne Juſtice, je devrois vous rendre la moitié de ces frais-là ; car tres-aſſurément le Bombardier me veut plus de mal qu'à vous. Oh ça, Monſieur Gaufichon, ce n'eſt pas aſſez de convenir que vous avez tort, il faut promettre à Mademoiſelle vôtre Sœur de n'y plus retourner.

GAUFICHON *en embraſſant Colombine & lui touchant la main.*

Ah, de tout mon cœur.

COLOMBINE.

Je ſuis encore aſſez ſimple pour m'y fier. Eſſayons-en pour la derniere fois.

PASQUARIEL *à Colombine.*

Voila vôtre Tailleur, Mademoiſelle, qui vous apporte un corps.

GAUFICHON.

Faites-le entrer ; *(au Docteur.)* Monſieur le Docteur, laiſſons ma Sœur en liberté. Une fille qui ſe marie demain, n'a pas trop de tems pour ſonger à ſes habits.

LE DOCTEUR.

Adieu, ma charmante Maîtreſſe. Le tems me va bien durer juſqu'à demain au ſoir.

COLOMBINE.

Si je pouvois m'expliquer, vous verriez, Monſieur, qu'il me dure peut-être autant qu'à vous.

GAUFICHON *au Docteur.*

Vous voyez ce que l'amour lui fait dire.

LE DOCTEUR.

Elle n'oblige pas un ingrat. (*Ils s'en vont.*)

COLOMBINE *ſeule.*

A ce que je vois, les enfermeurs de femmes n'ont pas plus d'eſprit que d'autres. Je ne ſçay ſi je me trompe; mais il me ſemble que je les renvoye tous deux aſſez contens.

SCENE VI.

ARLEQUIN *en garçon Tailleur,* COLOMBINE.

COLOMBINE.

POurquoy vôtre Maître ne vient-il pas lui-même ?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ſa faute, Mademoiſelle. En faiſant deſcendre du vin dans ſa cave, un demi muid lui a roulé ſur le corps. Le

pauvre homme marcheroit auſſi-tôt ſur la pointe des cheveux que ſur les pieds.

COLOMBINE.

Ah ! que j'en ſuis fâchée ! Et que deviendront mes habits ?

ARLEQUIN.

Cela ne tardera pas vôtre nôce d'un quart-d'heure.

COLOMBINE.

Mais, mon ami, il me ſemble que je ne vous ay point encore vu chez lui.

ARLEQUIN.

Comment m'y auriez-vous vu ? je viens d'un voyage qui a duré trois ans.

COLOMBINE.

Vous avez donc été bien loin ?

ARLEQUIN.

J'ay fait cinq ou ſix fois le tour du monde, & il n'y a point de nation ſur la terre que je n'habille preſentement à livre ouvert. Croiriez-vous qu'en de certains païs j'ay fait un habit tout entier avec une ſeule éguillée de ſoye ?

COLOMBINE.

Cela ne ſe peut pas ſans miracle.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. C'eſt qu'en ce païs-là on ne s'habille point, & qu'on ne porte pour tout équipage, que de petits tabliers volans devant les endroits neceſſaires.

COLOMBINE.

Eſt-il vray que dans l'Orient les femmes y ſont encore plus richement vêtuës qu'à Paris ?

ARLEQUIN.

Un million de fois. Mais les Tailleurs ſont diablement à plaindre dans ces quartiers-là.

COLOMBINE.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'eſt que les hommes y ſont ſi cruellement jaloux, qu'on n'oſeroit toucher aux femmes pour prendre leurs meſures ; on les regarde tant qu'on veut, on tourne autour d'elles, & à la phyſionomie il faut les habiller. Dans les commencemens cela me faiſoit un peu de peine ; mais j'y ſuis preſentement ſi bien accoûtumé, qu'à voir paſſer un homme ou une femme dans les ruës, je me vante de leur faire un habit d'auſſi bon air que Tailleur de Paris.

COLOMBINE.

Nôtre amy, n'y a-t-il point un peu de hablerie à vôtre affaire ?

ARLEQUIN.

Cela eſt ſi vray, que ſur un ſimple portrait que j'ay dans ma poche, je livreray demain un habit le plus riche & le plus galand qu'on ait jamais porté.

COLOMBINE.

Cela n'eſt-il pas poſſible?

ARLEQUIN.

Moy je n'en fais point de façon, je m'en vais vous le montrer.

COLOMBINE *à part.*

Si je ne me trompe, c'eſt le portrait de Leandre. Voici encore quelque nouveau ſtratagême d'amitié. (*Aprés l'avoir regardé attentivement.*) Mon ami, voila un Cavalier d'une heureuſe phyſionomie.

ARLEQUIN.

Vraiment, l'original eſt bien une autre beſogne!

COLOMBINE.

Tu le connois donc?

ARLEQUIN.

C'eſt mardy le plus royal homme. . . . il n'a qu'un défaut, c'eſt qu'il eſt amoureux.

COLOMBINE.

Eſt-ce un défaut que d'aimer?

ARLEQUIN.

Non, mais c'eſt qu'il eſt fou d'une fille qu'il n'épouſera jamais.

COLOMBINE.

Et pourquoy? il me ſemble que rien ne peut traverſer l'inclination d'un ſi honnête-homme.

ARLEQUIN.

Il ne dit pas cela lui. Je ne ſçais com-

me diantre il bricole, que ſa Maîtreſſe a un frere, que ce frere enferme ſa ſœur; que cette ſœur va épouſer un vieux homme : tant y a qu'il n'en caſſera que d'une dent.

COLOMBINE.

Mais auſſi, ne s'allarme-t-il point mal à propos ? Car il n'y a pas d'apparence qu'un vieillard puiſſe inquieter un homme ſi bien-fait.

ARLEQUIN.

Oh, vous me dites là trop de raiſons pour y répondre. Tout ce que j'en ſçais, moy, ce n'eſt qu'en bâtons rompus.

COLOMBINE.

Ecoute, mon enfant, parlons à cœur ouvert. N'eſt-il pas vray que tu viens de la part de Leandre qui a conſideration pour moy.

ARLEQUIN.

A quoy voyez-vous cela ?

COLOMBINE.

Je vois bien encore qu'il t'a commandé de m'apporter ſon portrait. Dis la verité.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous l'avez deviné.

COLOMBINE.

T'a-t-il pas donné ordre de me le laiſſer ?

ARLEQUIN.

Oh mais, je crois qu'il ne vous devi-

ſageroit pas quand vous le retiendriez.

COLOMBINE *à part.*

Il n'eſt pas juſte que Leandre me donne des marques de ſon amitié, ſans en recevoir de la mienne. Je lui vais envoyer mon portrait à la place du ſien ; mais je ne veux pas que le Tailleur s'en apperçoive. (*Aprés avoir mis ſon portrait à la place de celui de Leandre, elle le rend à Arlequin d'un air de couroux.*) Qui vous a fait aſſez hardy pour entreprendre de me preſenter un portrait ? Allez, vous êtes un inſolent ; & peu s'en faut que....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, ne me ruïnez pas. On m'a promis cinquante piſtoles.

COLOMBINE.

Quand on vous en auroit promis cent, vous le reporterez.

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, je ſçay bien qu'en France on ne fait rien pour rien. Prenez le portrait, & partageons l'argent. Nous aurons chacun vingt-cinq piſtoles ; c'eſt toûjours pour faire la fille.

COLOMBINE.

Maraut, ſi j'appelle du monde, je vous feray reconduire un peu vivement.

ARLEQUIN.

Ah fy, Mademoiſelle, ne faites point

cette

cette dépense-là, il n'y a plus que les Bourgeois qui reconduisent. (*Il fait sept ou huit pas pour s'en aller.*)

COLOMBINE *à part.*

Leandre ne doutera pas de mon amitié: quand il recevra mon portrait. Je suis persuadée que sa surprise sera grande.

ARLEQUIN *revenant.*

Serieusement, Mademoiselle, ne le voulez-vous point prendre ?

COLOMBINE.

Serieusement, mon ami, vous cherchez les étrivieres. Croyez-moy, reportez en diligence le portrait. Celui qui vous envoye apprendra par là à me connoître.

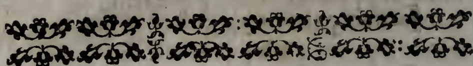
ARLEQUIN.

Ah tigresse ! me faire perdre cinquante pistoles, en refusant le portrait d'un si bel homme ! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE *seule.*

Jusqu'à present les sentinelles de mon frere ont bien gagné son argent. Une lettre, un portrait. Pour peu que les empressemens de Leandre continuent, je crois que je ne feray point de mauvais ménage avec le Docteur. Un homme qui enferme une femme est bien mal conseillé.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

Le Theatre repreſente l'Appartement d'Iſabelle.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE.

QUoy ? cet homme ſi clairvoyant, ce preneur de precautions, a donné trois Louis d'or à une Porteuſe d'eau, pour rendre le billet de ſa Sœur à ce Capitaine de Bombardiers ?

LEANDRE.

La peur l'avoit tellement ſaiſi, qu'il auroit lui-même porté la lettre.

ISABELLE.

Voila ce qui me deſeſpere, de voir des hommes ſi penetrans en de certains rencontres, & ſi aveuglez en d'autres. Pour peu que cela continue, j'eſpere que nous le corrigerons. Mais ſerieuſement, Leandre, aimez-vous Mademoiſelle Gauſichon ?

LEANDRE.

Jamais paſſion n'a été plus forte.

ISABELLE.

J'admire les hommes. La difficulté les enchante. Pour les faire courir, il n'y a qu'à enfermer une fille.

LEANDRE.

J'ay bien hâte de ſçavoir ſi on aura reçu favorablement mon portrait.

ISABELLE.

A propos, je crains que vôtre Ambaſſadeur ne ſoit embourbé quelque part Nous devrions, ce me ſemble, en avoir des nouvelles.

LEANDRE.

Ce Maraut boit tranquillement dans un Cabaret, pendant que l'impatience me ronge ici, & me devore.

ARLEQUIN *paroît en grand deuil, & paſſe devant Iſabelle & Leandre.*

ISABELLE.

Pourquoy le ſcandaliſez-vous ? Il vient de quelque Enterrement. Arlequin ? te voila dans un terrible deuil ?

ARLEQUIN.

Ne m'approchez point, je ſuis inconſolable.

LEANDRE.

As-tu perdu ton pere ?

ARLEQUIN.

Je ne ſerois pas ſi fâché.

ISABELLE.

Un frere peut-être ?

ARLEQUIN.

Le mien eſt ſec il y a plus de quatre ans. Mais grace au ciel, tant d'honnêtes gens l'ont aſſiſté à la mort, que je n'ay pas ſujet de le regretter.

LEANDRE.

C'eſt donc ta femme ?

ARLEQUIN.

Encore pis, Monſieur, encore pis.

ISABELLE *le tire à part.*

Viens-ça, n'eſt-ce point que tu as perdu le portrait de Leandre ?

ARLEQUIN.

Non, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Parle-moy franchement. Dans la vie on a ſes petits beſoins ; ne l'as-tu point mis quelque part en gage ?

ARLEQUIN.

Non, Mademoiſelle, non, & de par tous les diables, non.

LEANDRE.

Je m'en vais bien le faire parler autrement. (*Il lui preſente l'épée dans le ventre.*) As-tu porté mon portrait à ma Maîtreſſe ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

T'a-t-on laissé entrer ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

As-tu parlé à elle ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

Mais pourquoy pleurer ? jusques-là il n'y a qu'à rire.

ARLEQUIN.

Et riez, Monsieur, je ne vous en empéche pas.

LEANDRE.

Lui as-tu fait voir le portrait ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Hé oüi, Monsieur, oüi.

LEANDRE.

Prenoit-elle plaisir à le regarder ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

Ne t'a-t-elle point fait parler sur mon chapitre ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

Et encore, que lui as-tu dit ?

ARLEQUIN.

J'ay dit qu'une femme ſeroit trop heureuſe avec vous.

ISABELLE.

Je le crois comme cela.

ARLEQUIN.

J'ay dit que vous ne grondiez jamais, que vous aimiez la dépenſe, & que vous ne deviez pas un liatd à vos Valets. Pour vous obliger, je ſuis ſeur que j'ay menty plus d'un quart d'heure.

LEANDRE.

Le bien que tu as dit de moy l'a determinée à prendre le portrait ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, & c'eſt ce qui me deſeſpere. Aprés tout ce badinage, ma droleſſe a mis orgueilleuſement les poings ſur les rognons, & me l'a jetté à la tête.

ISABELLE.

Cette bruſquerie-là ne répond gueres à ſon billet.

ARLEQUIN.

J'ay fait tous mes cinq ſens de nature pour l'adoucir. Croiriez-vous que je lui ay offert la moitié de ce que vous m'avez promis ? Bon ! comme ſi j'avois parlé à un Suiſſe. Elle a mardy eu l'effronterie de me

menacer d'étrivieres. Mais je ſuis venu de plus belle à la charge ; & d'un ton à faire fendre un caillou, je l'ay priée & reprieras-tu de ne me point ruiner, & de garder le portrait pour me faire gagner vôtre argent. La brutale m'a renvoyé comme un peteux ; m'a dit inſolemment de vous le rapporter, & que par là vous apprendriez à la connoître. Sans aller au Devin, Monſieur, vous voyez bien que c'eſt une Panthere qui n'a point de conſcience. Moy au ſortir de ſa maiſon, j'ay pris le grand deüil, car ſelon toutes les apparences, me voila veuf de cinquante piſtoles que vous me deviez donner.

ISABELLE *à Leandre.*

Couſin, dans ces rencontres-là il faut s'armer de patience. Les filles ont leurs caprices ; & un cœur bien épris doit tout eſſuyer ſans ſe plaindre.

ARLEQUIN *rendant le Portrait à Leandre.*

Tenez, Monſieur, en preſence de témoins, je vous le rends comme vous me l'avez donné.

LEANDRE *le prend, & le jette avec dépit à terre.*

Miſerable ! as-tu le front de preſenter à ma vuë ce qui a pû déplaire à ma Maîtreſſe ?

ISABELLE *le ramasse, & voit le Portrait de Colombine.*

LEANDRE.

Ah Ciel ! Pourquoy me flatter d'une esperance si agreable, pour me precipiter dans un si cruel desespoir ?

ISABELLE.

Ne reprochez rien au Ciel, vous n'êtes pas trop à plaindre.

LEANDRE.

Toutes les disgraces ensemble n'approchent point de la mienne.

ISABELLE *lui mettant le Portrait de Colombine devant les yeux.*

Tenez, voila dequoy vous consoler.

LEANDRE.

Que vois-je ? le Portrait de ma Maîtresse !

ISABELLE.

Franchement, le tour est adroit ; & sans beaucoup de passion une fille ne fait gueres de semblables presens.

ARLEQUIN *aprés avoir regardé le Portrait.*

La rusée Merlesse ! Je ne m'étonne pas si elle avoit tant de hâte de me le faire reporter. Il falloit voir son air de fierté. Allez, mon ami, allez, celui qui vous envoye apprendra par là à me connoître. Par ma foy, voila un malin bétail !

Monsieur, vous ne serez pas Normand ! J'auray les cinquante pistoles.

LEANDRE.

Tu aurois ma vie si tu me la demandois.

ARLEQUIN *vers Isabelle.*

Et mon deüil, Mademoiselle, qui me le payera ?

ISABELLE.

Cela est trop juste ; en attendant mieux voila un diamant qui t'acquittera de ta dépense.

ARLEQUIN.

Au retour d'un si heureux voyage, seroit-ce un crime de faire un tour à la Cuisine ?

ISABELLE.

Suis-moy, je te feray donner tout ce que tu demanderas. (*vers Leandre*) Cousin, vous ne vous ennuirez pas, je vous laisse en assez bonne compagnie.

LEANDRE *seul.*

Mon bonheur est si grand que je n'ose encore le croire. (*en regardant le Portrait*) Est-il bien vray, ma Belle, que vôtre cœur se declare si obligeamment pour moy ?

SCENE II.

MEZZETIN, LEANDRE.

MEZZETIN.

HE' bien, Monſieur, le Marchand Anglois n'a-t-il pas fait ſon devoir ?

LEANDRE.

St, ſt, ſt. (*Leandre fait ſigne à Mezzetin de ne point parler. Il l'aborde & l'embraſſe des deux côtez, ſans lui rien dire ; & aprés lui avoir fait mettre ſon manteau & ſon chapeau à terre, il lui fait voir le Portrait de Colombine.*)

MEZZETIN *ſe frotant les yeux.*

Dieu me le pardonne, je penſe que voila le Portrait de cette priſonniere.

LEANDRE.

Ecoute, je ſuis veritablement amoureux.

MEZZETIN.

Tant pis, vous nous allez diablement donner de la pratique.

LEANDRE.

A quelque prix que ce ſoit, il faut m'introduire chez Monſieur Gauſichon.

MEZZETIN.

Voila-t-il pas mon compte ? vous craignez que cette Demoiſelle ne s'ennuie chez

son frere, & par bonne amitié vous seriez bien-aise de lui faire compagnie.

LEANDRE.

Je voudrois, mon cher Mezzetin, la voir toûjours, lui parler toûjours, & ne jamais sortir d'auprés d'elle.

MEZZETIN.

Si cela est, il n'y a qu'à y faire porter vôtre lit tout d'un train.

LEANDRE.

Je te prie, ne raillons point, & prenons les mesures justes pour me la faire épouser.

MEZZETIN.

Comptez que je suis à vous comme les Sergens sont au diable, & que demain elle sera vôtre femme, ou j'y brûleray mes livres. Allons, battons le fer pendant qu'il est chaud ; mais si vous ne faites à point nommé ce que je vous diray, je vous laisseray, ma foy, embourbé dans vôtre amour.

LEANDRE *en l'embrassant.*

Je m'abandonne à ta conduite. (*Ils s'en vont.*)

ISABELLE *sortant de sa Chambre.*

Qu'on donne à Arlequin tout ce qu'il voudra manger, & qu'on le regale en homme de consequence. De l'air dont nous nous y prenons, il est mal-aisé de faire

cheminer l'amour plus vîte. Une lettre fort tendre, un portrait donné. Ah! que je vous plains, Monsieur Gausichon, de faire si mal observer vôtre Sœur!

SCENE III.

GAUFICHON, ISABELLE.

GAUFICHON *entre en furie, une épée à son côté, & deux pistolets à sa ceinture.*

PArtout où je le rencontreray, je lui fendray le cœur avec mon épée.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, chez moy en cet équipage-là?

GAUFICHON.

Oüi, morbleu chez vous & en vôtre presence je veux qu'il en coute la vie à Leandre.

ISABELLE.

A Leandre? Bon Dieu! & par où vous auroit-il fâché, lui qui a tant d'égards & d'honnêteté pour tout le monde?

GAUFICHON.

Infame! la derniere goutte de ton sang va laver l'affront que tu fais à ma famille.

ISABELLE.

Mais encore, ne peut-on ſçavoir la cauſe d'un deſeſpoir ſi violent ? Je vous ay toûjours dit qu'une fille gardée de trop prés fait bien du chagrin.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas ſi dans vôtre aſſemblée il me rompoit en viſiere, & s'il ne pouvoit digerer qu'on enfermât une fille pour s'aſſurer de ſa conduite.

ISABELLE.

Son ſentiment là-deſſus eſt celui de tous les honnêtes gens.

GAUFICHON.

Vous me trouvez donc moy un fort mal honnête homme, parce que je défends ma maiſon à tous les faineans de Paris ?

ISABELLE.

Je crois qu'il ſeroit mieux pour vôtre reputation, qu'elle fût ouverte aux honnêtes gens, & que dans le monde on ne vous fiſt point paſſer pour le Geolier de vôtre Sœur.

GAUFICHON.

Et que ſeroit-ce ventrebleu, ſi je lui donnois tant de liberté, puiſque malgré tous ſes ſurveillans, je viens de trouver le portrait de vôtre Couſin ſur ſa toilette ?

ISABELLE.

Le Portrait de mon Couſin ? Vous au-

rez beau le dire dans le monde, on ne le croira jamais. Vôtre maiſon eſt gardée comme une place frontiere ; d'ailleurs Leandre n'eſt pas coquet, je ne ſçay même s'il n'eſt point en pourparler de mariage avec une Demoiſelle.

GAUFICHON.

Vous dis-je pas ! Je ſuis un viſionaire, & ce n'eſt pas là ſon Portrait ? (*Il lui montre le Portrait.*)

ISABELLE *aprés l'avoir regardé.*

A vous dire vray, cela ne lui reſſemble point mal. Mais il vaut encore mieux avoir trouvé le Portrait de Leandre ſur la toilette de vôtre Sœur, que celui de vôtre Sœur entre les mains de Leandre.

GAUFICHON.

Grace au Ciel, ma Sœur eſt trop bien née pour faire de ces écarts-là. Il faut ſçavoir la violence qu'elle s'eſt faite d'écrire tantôt deux lignes à un homme ; & ſi c'étoit pour me ſauver la vie !

ISABELLE.

Puiſque vous êtes ſi perſuadé de ſa retenuë, à quoy bon tout ce vacarme ? A la fin vos manieres vous attireront des ſuites fâcheuſes.

GAUFICHON.

Ecoutez, Mademoiſelle, il n'y a qu'un

moyen de calmer mon reſſentiment contre vôtre Couſin. Le Portrait n'eſt pas entré tout ſeul dans ma maiſon ; on à gagné quelqu'un de mes Valets. Aidez-moy à découvrir lequel de ces Marauts-là m'a ſi indignement trahi. Faites-moy prêter le manteau de vôtre Cocher.

ISABELLE.

Le manteau de mon Cocher ? Et bon Dieu ! qu'en voulez-vous faire ?.

GAUFICHON

Je veux moy-même, à la faveur de ce déguiſement, ſonder mes Coquins ; & à force d'offrir de l'argent découvrir celui qui a été capable d'en prendre.

ISABELLE.

Ces ſortes de ſtratagêmes n'ont preſque jamais réuſſi ; & pour l'ordinaire ceux qui s'en ſervent en ſont les duppes.

GAUFICHON.

Ils ne s'y prennent donc pas comme moy.

ISABELLE.

Jaſmin ?

JASMIN.

Mademoille ?

ISABELLE.

Allez me querir le manteau du Cocher.

GAUFICHON.

Je n'oublieray jamais un ſi bon office.

Peut-être vous auray-je l'obligation de mon repos.

ISABELLE.

Je mourrois contente ſi je pouvois contribuer.

JASMIN.

Voila le manteau du Cocher, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Tenez-vous dans l'Antichambre.

GAUFICHON *le mettant ſur ſes épaules.*

Dans un quart-d'heure je vous apprendray à coup ſeur par qui le malheur entre chez moy. (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Si vous continuez, j'ay bien peur que vous ne l'introduiſiez vous-même.

SCENE IV

PIERROT *en Cocher ſon foüet à la main.* ISABELLE.

PIERROT.

QUand on reprend le manteau d'un Cocher, on entend de reſte ce que ça veut dire ? Ça, Mademoiſelle, comptons s'il vous plaît.

ISABELLE.

A qui en avez-vous, Maître Fiacre? eſt-ce le vin nouveau qui commence à travailler?

PIERROT.

On vous a peut-être dit que je bois de vôtre foin au Cabaret; mais ces Flagorneux-là n'oſeroient le ſoutenir en ma preſence. J'ay mardy trop d'honneur pour un Cocher. Je veux bien qu'ous ſçachiez que je fais manger à vos chevaux juſqu'aux liens des bottes. Ils ne ſont pas gras de rien, non.

ISABELLE.

Dites-moy donc, Maître Fiacre, quelle mouche vous picque? Perſonne ne m'a rien dit, & je ne ſonge nullement à vous mettre dehors.

PIERROT.

Si je m'étois voulu laiſſer débaucher par vôtre oncle le Chanoine, il y a plus de ſix mois qu'il me tournoye.... De ſa grace, il m'a fait offrir la clef de ſa cave... Mais....

ISABELLE.

Je ſuis perſuadée que vous me ſervez par bonne amitié.

PIERROT.

Tout franc, je ſuis aſſez content de vous; mais c'eſt que vôtre maſque de fille

de Chambre a une dent contre moy, à cause que pendant vôtre maladie.... Je ſuis encore bien ſot de vous avertir de tout ça ?

ISABELLE.

Hé bien ?

PIERROT.

Hé bien, elle eſt amoureuſe d'un grand Ferlampié nommé Paſquariel, qui vous la pourchaſſe d'une diable de force. La velà donc qu'à commencer à me dire : Maître Fiacre, Mademoiſelle eſt malade, menez-nous à S. Cloud, Moy facilement je les y mene; car les chevaux deviennent pouſſifs quand ils ne travaillent point. Eh dame, c'eſt vôtre grace ; quand ils furent à Saint Cloud, ils vouloient encore aller à Ruel, & puis à Marly. Ma foy, de peur de vous fâcher, je les remenay tout court à Paris.

ISABELLE.

Vous fiſtes fort ſagement.

PIERROT.

Depuis ça, jamais elle me l'a pardonné. Je gagerois qu'a vous a dit que j'achette de l'avoine relavée dans ces batteaux à la Greve. Elle a bien menty, la bonne carogne ; je ne reſſemble pas à ces fripons de Cochers qui mettent la graiſſe du Caroſſe dans leurs poches, & qui ſe contentent de frotter le bout des moyeux.

ISABELLE.

Encore un coup, Maître Fiacre, je vous crois un homme de bonne conſcience.

PIERROT.

On ſçait bien qu'il faut gagner l'argent d'une Maîtreſſe ; mais il ne la faut pas voler. Afin qu'aous le ſçachiez, n'étoit l'afection que je porte à vos chevaux, il y a plus de trois ans que je vous aurois quittée ; car il n'y a pas moyen de vivre avec cette peſte de Flateuſe-là.

ISABELLE.

Laiſſez-moy faire, Maître Fiacre, je la mettray à la raiſon.

PIERROT.

Mettez-la dehors, à moins que de ça, je décampe au premier jour. (*Il s'en va.*)

ISABELLE *ſeule.*

Si les Valets ne s'accuſoient point on ne ſçauroit jamais leurs friponneries. Comme c'eſt un mal neceſſaire, il en faut ſouffrir.

SCENE V.

Le Theatre repreſente la ruë ; l'on voit la maiſon de M. Gauſichon, & une guerite à chaque côté de la porte.

GAUFICHON, PASQUARIEL, PIERROT.

Paſquariel & Pierrot ſortent de leurs niches,

& veulent tuer un Papillon qui vole devant la porte de la maison, disant qu'il veut porter une lettre. Pasquariel en le voulant prendre tombe rudement à terre. Pendant qu'ils font leurs folies, arrive Gaufichon en habit de Cocher, une pipe à sa bouche.

GAUFICHON.

Bon jour, vivans, bon jour. Dites donc, quel diable de métier faites-vous-là avec vos Mousquetons & vos Capotes ?

PASQUARIEL.

Nous empêchons qu'on n'apporte des lettres à la Sœur de nôtre Maître, & qu'on ne vienne lui parler de mariage.

GAUFICHON.

Vôtre Maître est donc fantasque ?

PIERROT.

C'est un brutal, vous dis-je, qui fait enrager cette pauvre fille-là. Si elle m'en vouloit croire....

GAUFICHON *à part.*

Voila un méchant homme. (*haut*) N'y a-t-il point quelque soupireux qui lui fasse tenir sa passion par écrit, & qui vous donne des lettres pour elle ?

PASQUARIEL.

Il ne s'en presente point, c'est de quoy nous enrageons.

PIERROT.

Il n'y a pas pour un liard de profit dans cette peſte de boutique-ci. J'en ſortiray devant qu'il ſoit Pâques.

GAUFICHON.

Et la Demoiſelle ne vous donne-t-elle rien pour la faire parler à des Monſieux ?

PASQUARIEL.

Fy ! C'eſt une innocente qui ſe laiſſe mener par le nez comme un oiſon, & qu'on va marier à un vieillard qui n'a pas la force de ramaſſer ſon mouchoir à terre.

GAUFICHON.

Si vous me vouliez garder le ſecret, je vous propoſerois quelque choſe où il n'y auroit rien à perdre pour vous ?

PASQUARIEL.

S'il y a de l'argent à gagner : parlez librement.

GAUFICHON.

Mon Maître eſt un jenne égrillard à qui les dents demangent. On lui a dit que Mademoiſelle Gaufichon eſt fort aimable & fort riche.

PASQUARIEL.

On lui a dit vray.

GAUFICHON.

Si vous vouliez faire tenir cette lettre-là, il y auroit, ma foy, pour chacun trois piſtoles en trois pieces ?

PIERROT.

Si nôtre Bourgeois venoit à le ſçavoir, il nous caſſeroit les bras. Vous voyez bien que ce ne ſeroit pas la peine de ſe faire eſtropier pour ſi peu de choſe ?

PASQUARIEL.

Ecoutez, Cotterie, faites un offre un peu plus raiſonnable.

GAUFICHON.

Hé bien, chacun quatre ?

PIERROT.

Ne vous tenez pas à peu de choſe pour être bien ſervi.

GAUFICHON.

Allons, vuidons d'affaire, vous en aurez cinq.

PASQUARIEL.

Tout comptant ?

GAUFICHON.

Il n'y a point de credit avec moy. (*Il donne à chacun l'argent.*) Mais ſi mon Maître vous prioit de le faire entrer ſecretement dans vôtre maiſon, combien lui demanderiez-vous ?

PASQUARIEL *vers Pierrot.*

Camarade, je penſe que ce Maraut-là nous vient tirer le vers du nez ? Par la jernie il faut le repaſſer. (*Ils le battent.*)

PIERROT *en le frapant.*

Ah, Monſieur le Coquin, vous nous

prenez pour des Fripons. (*En rendant la lettre.*) Tenez, miserable, dites à vôtre Maître, qu'on se soucie de sa lettre comme d'un fêtu.

PASQUARIEL.

Mettons ce gueux-là entre les mains de la Justice.

GAUFICHON.

Ah, Messieurs, ne me faites pas un si mauvais tour. J'aime mieux vous donner encore quatre pistoles.

PIERROT *en prenant l'argent.*

J'enrage de m'attendrir comme ça pour de l'argent. Allons, puisqu'il en use honnêtement, il faut être humains. Pour cette fois on vous pardonne ; mais n'y revenez pas. (*Gaufichon s'en va.*)

PASQUARIEL.

Te mocques-tu ? A ce prix-là je voudrois qu'il revint quatre fois par jour.

PIERROT.

Il me semble que nous n'avons point trop mal negocié cett petite affaire-là ?

PASQUARIEL.

As-tu pris garde comme j'étois fâché ?

PIERROT.

Je faisois ma foy conscience de fraper sur un si galant homme.

PASQUARIEL.

Voici le Patron. Reprenons nôtre poste. (*Ils rentrent dans leurs loges.*)

GAUFICHON *d'un air mortifié.*

Ciel ! pourquoy m'as-tu fait d'un si défiant temperament ? Isabelle a raison ; il ne faut pas pousser la curiosité si loin. Aprés tout, je me serois bien passé d'éprouver mes valets aux dépens de ma bourse & de mes épaules : heureusement, la chose s'est passé sans témoins. N'ébruitons point nôtre disgrace. (*Il frappe à la porte.*)

PASQUARIEL & PIERROT *lui tenant chacun le Mousqueton à la gorge.*

Qui va là ?

GAUFICHON.

C'est moy, mes enfans, c'est moy, ne me reconnoissez-vous pas ?

PASQUARIEL *à genoux aux pieds de Gaufichon.*

Monsieur, ne me refusez pas une grace.

GAUFICHON *à part.*

Ah ! je suis perdu, ils connoissent qu'ils m'ont maltraité. (*haut*), Qu'est-ce que cette grace ?

PASQUARIEL.

C'est de ne marier vôtre sœur que dans un mois ou six semaines. Vous feriez nôtre fortune.

GAUFICHON.

Comment donc ?

PIERROT.

Ah, Monsieur, que vous auriez eu de plaisir

plaisir vous aviez vu ça. Un Maraut de Cocher nous vient d'apporter une lettre de la part de son Maître pour Mademoiselle vôtre Sœur.

PASQUARIEL.

Ce qu'il y a de bon, c'est que pour nous la faire prendre, il nous a donné dix pistoles.

GAUFICHON.

Que vous avez prises ?

PASQUARIEL.

Ce sont nos petits profits, Monsieur. Faut-il pas se sauver du mieux qu'on peut.

GAUFICHON.

Et aprés cela ?

PIERROT.

Aprés cela, nous lui avons repassé son buffle d'importance ; & puis nous l'avons renvoyé avec sa lettre. Ah, ventrebleu que n'êtiez vous-là ? Dites la verité, Monsieur, vous auriez été bien-aise de voir cette operation-là.

GAUFICHON *à part.*

Je ne l'ay que trop vuë, de par tous les diables. Ils ne m'ont point reconnu, tant mieux. (*haut*) Vous avez tres-bien fait d'étrillier ce Coquin-là.

PASQUARIEL.

Monsieur, ne la mariez point si-tôt. Le Maître du Cocher viendra, nous en tirerons pour le moins cent pistoles.

GAUFICHON.

Cela merite bien d'y penſer. Ouvrez-moy la porte.

PIERROT.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur.

GAUFICHON.

Et pourquoy ?

PASQUARIEL.

C'eſt que vous avez deffendu de laiſſer entrer perſonne ſans vôtre ordre.

GAUFICHON.

Hé bien, je vous ordonne de me laiſſer entrer.

PIERROT.

Ce n'eſt pas le tout, il faut voir devant ſi vous ne portez point quelque lettre à vôtre Sœur! *(Ils tâtent ſes poches.)*

GAUFICHON.

Comment, Coquins, vous avez l'effronterie....

PASQUARIEL.

Me voulez-vous croire ? Donnez-nous quelques piſtoles, nous ne vous fouillerons point. Il faut bien vivre avec les vivans.

GAUFICHON *leve le bâton, ils ouvrent la porte, & le laiſſent paſſer, puis ſe remettent dans leurs niches.*

SCENE VI.

Le Theatre repreſente l'Appartement de Colombine.

MARINETTE, COLOMBINE.

MARINETTE.

JE vous dis moy, que je lui ay vu prendre le Portrait ſur vôtre table, & qu'il eſt ſorti comme un enragé avec des piſtolets, un mouſqueton, & une épée. Oh! la belle hiſtoire, s'il a tué quelqu'un par vôtre faute!

COLOMBINE.

Mon frere n'eſt pas cruel.

MARINETTE.

Un homme au deſeſpoir eſt toûjours dangereux. Fy! on donneroit le foüet à une fille de ſix ans qui ſeroit auſſi mal ſoigneuſe. Et à quoy diantre ſervent toutes les leçons que je vous ay données depuis le matin juſqu'au ſoir?

COLOMBINE.

Je reconnoîtray tes ſoins devant qu'il ſoit peu.

MARINETTE.

Ce qui me fait enrager, c'eſt que plus je prends de peine, moins vous vous fi-

çonnez. Voyez, je vous prie, quelle lourdiſe, de laiſſer le Portrait d'un Amant ſur ſa table ! On le pardonneroit à une Agnés : mais une fille de vôtre âge.... Ma foy c'eſt une honte.

COLOMBINE.

A te dire vray, Marinette, je prenois tant de plaiſir à le voir, que je n'ay pas ſongé à l'enfermer. Hé bon dieu ! peut-on mettre en priſon ce que l'on aime ?

MARINETTE.

Oh ça, de bonne foy, où en ſeriez-vous ſi je n'avois pris des meſures avec Leandre pour raccommoder ce que vous avez gâté ?

COLOMBINE.

Mais ne ſe rebutera-t-il point d'un ſi bizarre contre-tems ?

MARINETTE.

Le voila bien malade, ma foy ! & pourquoy eſt-il amoureux, ſi ce n'eſt pour avoir de la peine ? Allez, Mademoiſelle, dormez en repos. Il va venir tout à l'heure un drole qui replâtrera l'affaire à merveille. Vôtre frere ſera encore trop aiſe d'avaller le gougeon ſans s'en appercevoir. Mais merci de ma vie, n'allez pas oublier une ſillabe de tout ce que je vous ay dit. Car ſi vous bronchez je découvriray tout le negoce.

COLOMBINE.

Va, va, Marinette, je ne ſuis pas ſi Agnés que tu penſes; ma memoire ne m'a encore jamais trahie. Mais j'aperçois mon frere. Ne perds point la tramontane; écoute-moy ſeulement ſans te déconcerter. (*A Marinette d'un ton de colere pendant que Gaufichon entre.*) Point tant de diſcours, ma Mie, faites vôtre paquet, recevez vos gages, & cherchez une autre condition, ſi bon vous ſemble.

GAUFICHON.

Pourquoy mettre cette fille dehors?

COLOMBINE.

Et de quoy vous mêlez-vous? Sont-ce là vos affaires?

GAUFICHON.

Je l'ay toûjours connuë pour une fort honnête fille.

COLOMBINE.

Toute ſon honnêteté n'empêchera pas qu'elle ne ſorte.

GAUFICHON.

Mais....

COLOMBINE.

Mais, c'eſt une affaire reſoluë. Une plaiſante friponne, de ne me pas dire la verité quand je la demande!

MARINETTE.

Quand je devrois être tirée à quatre che-

vaux, il n'y a rien de ſi vray que je l'ay laiſſé ſur vôtre table.

GAUFICHON.

Mais encore, ma Sœur, ne peut-on point ſçavoir dequoy il s'agit entre vous ?

COLOMBINE.

Oh tres-volontiers. Premierement, vous n'ignorez pas que je ſuis l'ennemie declarée du miſtere. Je gage que vous allez être de mon côté. Cette gueuſe-là pour qui j'ay mille bontez, (je vois bien que c'eſt ce qui gâte les valets) ce matin je l'ay envoyée acheter de la gance & des boutons d'or pour garnir le deshabillé blanc que je mettray. La friponne s'en eſt revenuë, & m'a dit qu'en ſortant de chez le Marchand elle a trouvé ſur le pas de la boutique un Portrait dans une boëte d'or. Moy qui entre volontiers dans ſes petits beſoins, je lui ay conſeillé de porter la boëte d'or à quelque Orfévre, & d'en faire ſon profit. Je lui demande preſentement combien elle l'a venduë; l'inſolente a l'effronterie de dire qu'elle l'a laiſſé ſur ma table, & qu'elle ne l'a point venduë.

MARINETTE.

Oüi, aſſurément, je l'ay laiſſé ſur vôtre table. Toute ſervante qui ſort d'une maiſon, doit dire la verité.

GAUFICHON.

Il y a quelque chose à vôtre histoire que je n'entens pàs. Laquelle est-ce de vous deux qui ment ?

PASQUARIEL *entre, & dit à Gaufichon*

Monsieur, il y a là-bas un Marsoüin de Basse Normandie, avec des bottes, un chapeau retroussé & une grande épée, qui demande à vous parler.

COLOMBINE *bas à Marinette.*

Apparemment, c'est du secours qui nous vient pour le désabuser du Portrait de Leandre.

GAUFICHON *à Pasquariel.*

Que veux-tu dire avec tón Marsoüin ?

PASQUARIEL.

Je n'ay point encore vu d'homme de cette couleur-là.

GAUFICHON.

Allons audevant de lui, nous verrons ce que c'est. Ma Sœur, je vous prie, ne chassez point Marinette, nous découvrirons peut-être ce que le Portrait est devenu.



SCENE VII.

ARLEQUIN *vêtu en campagnard, appellé le Baron de Fourbadiere.* MEZZETIN, *Valet du Baron.* GAUFICHON.

ARLEQUIN *ſautant au col de Gaufichon.*

AH, cher amy, que j'ay eu de peine à trouver vôtre maiſon ! le Couſin de Trigouille m'a bien recommandé de vous bailler cette lettre en main propre.

GAUFICHON.

Vous êtes parent du Marquis de Trigouille ? *(Il l'embraſſe.)*

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, ſon parent & ſon vaſſal. De plus, je me donne au diable s'il y a ſur terre un meilleur Gentilhomme.

GAUFICHON.

C'eſt le ſeul Normand que je connoiſſe ſans défauts.

ARLEQUIN.

Depuis quatre ans que nos Briquets chaſſent enſemble, ils n'ont pas pris une Alloüette qu'on ne l'ait mangée chez lui, & du gros cidre tant que le repas dure. Je ſuis ſeur qu'il ne lui reſte pas encore trente

procés à vuider. Je mettrois ma main au feu que dans toutes ses affaires on ne trouvera peut-être pas six faux témoins.

GAUFICHON.

Que je lui suis obligé de l'honneur de son souvenir !

ARLEQUIN.

Je veux que cinq cens pestes m'étranglent, s'il ne m'a parlé de vous comme de la fleur de ses amis. Voyez, voyez dans sa lettre le cas qu'il fait de vous.

GAUFICHON *lit la lettre.*

Trouvez bon, mon cher ami, que je vous adresse Monsieur le Baron de Fourbadiere, homme de qualité & de mes parens. (Ils s'embrassent.) *Il va exprés à Paris pour acheter les habits de Nôces de Mademoiselle sa Sœur ; enseignez-lui, je vous prie, le plus fameux Marchand, & tâchez de le loger dans une Auberge prés de vous, afin qu'il puisse plus commodément profiter de vos sages avis. Je prendray sur mon compte les amitiez que vous lui ferez, & il ne tiendra qu'à vous d'éprouver en toute rencontre la reconnoissance de vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,*

LE MARQUIS DD TRIGOUILLE.

GAUFICHON.

On n'écrit point plus poliment que cela à Paris.

ARLEQUIN.

A vous dire vray, l'Arriere-Ban a bien façonné la Noblesse.

GAUFICHON.

Monsieur le Baron, ne me faites pas l'affront de prendre une autre maison que la mienne.

ARLEQUIN.

Ce me seroit honneur, Monsieur : mais depuis le Siege de Mons, il faut malgré moy que je loge en mon particulier.

GAUFICHON.

Que veut dire cela ?

ARLEQUIN.

C'est qu'à l'attaque de cet ouvrage que nous forçâmes, les Ennemis en l'abandonnant firent joüer un Fourneau, qui m'a rôty tout le visage, & qui m'a jetté à trois grands quarts de lieües de la ville.

GAUFICHON.

Ah, pauvre homme ! vous deviez être brisé en mille morceaux.

ARLEQUIN.

Le Ciel qui s'interesse à la conservation des Braves, me fit heureusement tomber sur le fumier d'une basse-court auprés de quantité de femmes qui battoient la lessive. A ce bruit qu'elles faisoient, je m'imaginay que c'étoit encore quelque fourneau qui alloit joüer. Ces diables de

Lavandieres ont fait une ſi cruelle impreſſion ſur mon cerveau, que quand par malheur ſur le ſoir je rencontre une fille ou une femme à mon chemin, je tombe comme un homme mort, & ſuis quelquefois quatre heures entieres étendu ſur la place.

GAUFICHON.

Ah Monſieur, que me dites-vous-là ?

MEZZETIN.

Ne le retirez pas dans vôtre maiſon s'il y a des femmes ; vous ſeriez homicide de ſa mort.

GAUFICHON.

Je mettray Monſieur dans un Appartement où perſonne ne l'incommodera. (*vers Mezzetin*) Mon grand ami, faites apporter les hardes de Monſieur vôtre Maître ; car abſolument il n'aura point d'autre logis que le mien.

ARLEQUIN *vers Mezzetin.*

Puiſque Monſieur le veut, faites entrer ma valiſe. (*vers Gaufichon*) Comme vous voyez ; la Nobleſſe de Normandie n'eſt point façonniere.

LEANDRE *arrive vêtu en Crocheteur & entre dans la maiſon.*

PASQUARIEL *à Gaufichon.*

Monſieur, foüillera-t-on ce Crocheteur ?

GAUFICHON.

Donnez-vous-en bien de garde. Dites seulement, qu'on nous prepare à manger, (*Pasquariel s'en va.*)

GAUFICHON *à Arlequin.*

En toute liberté, Monsieur le Baron, faites-moy la grace de me dire à quoy je vous suis utile.

ARLEQUIN.

Vous êtes trop obligeant. Les habits de ma Sœur levez, & le Contrat signé, je décampe en poste avec le Beau-frere.

GAUFICHON.

Oserois-je vous demander à qui vous la mariez ?

ARLEQUIN.

A un homme de Paris que je n'ay point encore jamais vu.

GAUFICHON.

Il n'est pas possible.

ARLEQUIN.

On nous en dit du bien. Un de nos amis en a envoyé le Portrait à ma Sœur : La drolesse l'a trouvé à son gré ; sur le champ l'affaire a été baclée. Tous les bons mariages se font comme cela à la billebode. A quoy bon faire languir si long-tems une pauvre fille ? A propos, ne connoissez-vous point quelque habile Jouallier ?

GAUFICHON.

Pour acheter les bijoux, volontiers ?

ARLEQUIN.

Non. C'eſt que ma Sœur eſt ſi folle du Portrait de ſon Serviteur, qu'elle m'a prié en venant à Paris, de le faire enrichir de diamans, & qu'une boëte d'or toute unie lui ſemble trop ſimple & trop meſquine.

GAUFICHON

Pour une fille de Province, voila ce qu'on appelle raffiner en amour & en galanterie. Et comment s'appelle ce bienheureux-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt un nommé Monſieur Leandre.

GAUFICHON.

Monſieur Leandre ?

ARLEQUIN.

A vôtre air, Monſieur, vous ſçavez quelque choſe du futur ? Ecoutez, il n'y a encore rien de ſigné. Si c'eſt un malhonnête-homme, je caſſe le mariage comme un verre.

GAUFICHON.

Le caſſer, Monſieur ? Tout au contraire. Pour vôtre ſatisfaction & pour la mienne, je voudrois qu'il fût déja conſommé.

ARLEQUIN.

Parbleu, ſi Leandre a des défauts, ſa

physionomie est bien trompeuse. Je vous prie que je vous montre son Portrait. (*Il cherche dans sa poche ; & ne la trouvant point, il tire son épée, & court aprés Mezzetin.*) Par la morbleu, où est mon Coquin de valet de Chambre, que je lui passe mon épée au travers du corps ?

GAUFICHON *l'arrêtant.*

Hé quartier, Monsieur, ce n'est peut-être pas sa faute.

ARLEQUIN.

Comment, pas sa faute ? Pourquoy le Maraut n'a-t-il pas regardé dans la Boutique où j'ay marchandé de la frange d'or pour des gands ? Je suis le plus trompé du monde si une fille ne s'est baissée pour ramasser quelque chose dans le tems que j'ay tiré mon mouchoir de ma poche.

GAUFICHON *à part.*

Ah, juste Ciel ! voila l'histoire de Marinette d'un bout à l'autre. Ma joye est inconcevable.

ARLEQUIN.

Tout resolument, il faut que je vous donne le plaisir de tuer ce Miserable-là en vôtre presence. Le Portrait de mon Beau-frere perdu ! Et que me dira ma Sœur ?

GAUFICHON *lui mettant le Portrait de Leandre entre les mains.*

A coup seur, voila de quoy empêcher le meurtre du Valet.

ARLEQUIN.

Ventrebleu, Monsieur, me retenez-vous dans vôtre logis pour me joüer de ces tours-là? Par la mort, si vous n'êtiez pas amy du Cousin de Trigouille, je vous apprendrois à berner un homme de ma qualité. Ne l'auriez-vous point acheté de mon Coquin de Valet?

GAUFICHON.

Non, mais la suivante de ma Sœur l'a ramassé comme vous le venez de dire, en sortant de la même Boutique où vous avez marchandé cette frange d'or. A son retour elle l'a mis sur la table de sa Maîtresse, où je m'en suis saisi, pour approfondir si Leandre étoit amoureux de ma Sœur; mais grace au Ciel, m'en voila heureusement éclaircy.

ARLEQUIN.

L'histoire n'est point mal-inventée pour épargner les étrivieres à un Valet. Somme totale, j'ay une joye sensible de le retrouver.

GAUFICHON.

Et moy, un vray plaisir de vous le rendre. Pasquariel? Marinette? en attendant que le couvert soit mis, qu'on mene Monsieur le Baron dans le grand appar-

tement. (*Lorsqu'il veut entrer dans la maison, Mezzetin en sort en habit de Crocheteur.*)

ARLEQUIN *au Crocheteur.*

Mon ami, mon Valet de Chambre t'a-t-il contenté ?

MEZZETIN.

Vraiment, je nous appercevons bien quand je travaillons pour du monde de vôtre qualité.

ARLEQUIN.

Ne pense pas rire. Vive la Basse Normandie pour la liberalité. (*Il entre chez Gaufichon.*)

GAUFICHON *seul.*

Sans le secours du Ciel, qui m'a envoyé cet homme-là pour me désabuser, j'allois encore faire quelque brusquerie. Toute la terre auroit crû comme moy que le Portrait de Leandre s'addressoit à ma Sœur ; cependant la pauvre fille n'a point de relation avec lui. Il ne sera pas hors de propos de lui faire tantôt quelque petite excuse ; la moindre démarche appaise les femmes. (*Il s'en va.*)



SCENE VIII.

COLOMBINE, LEANDRE.

COLOMBINE.

QUoy ? Eſt-il poſſible que la compaſſion de mon malheur ait donné lieu en ſi peu de tems à toute la tendreſſe que j'éprouve de Leandre ?

LEANDRE.

Vôtre merite, Mademoiſelle, ne frappe point à demi. Je n'ay pu vous voir ſans vous aimer, ny vous aimer ſans vous le dire ; & mon cœur juſtement allarmé de vôtre mariage avec le Docteur, m'a ſuggeré toutes les meſures que je prends pour rompre une ſi indigne alliance, & pour vous offrir des vœux qui ne finiront qu'avec moy.

COLOMBINE.

Mais encore, comment pretendez-vous me tirer d'ici ſans qu'on s'en apperçoive ?

LEANDRE.

Mon amour a prevu à tout. J'ay ſervi de Crocheteur au Baron de Fourbadiere, pour avoir occaſion de m'introduire chez vous, & vous apporter dans une valiſe les habits neceſſaires au déguiſement qui doit favoriſer vôtre retraite.

COLOMBINE.

Ma vie ſera-t-elle aſſez longue pour reconnoître des bontez ſi ſurprenantes ?

LEANDRE.

Plût au Ciel que la mienne fût employée toute entiere. . . .

ARLEQUIN *&* MEZZETIN *à Leandre.*

Hem, hem, cachez-vous, voila la bête qui s'approche.

GAUFICHON.

Lacquais a-t-on ſervi ?

ARLEQUIN *ſe jette à bas, & ſe tourmente contre terre.*

MEZZETIN.

Ah, maudite maiſon ! Monſieur de Trigouille avoit bien affaire d'adreſſer ici mon pauvre Maître, pour le faire mourir !

GAUFICHON.

Eſt-ce ſon mal qui l'a repris ?

MEZZETIN.

Retirez-vous de là, Monſieur, vous nous coupez la gorge avec vos diables de femmes.

GAUFICHON.

Mais encore faut-il entendre raiſon; il n'y a que ma Sœur qui prend l'air au jardin.

MEZZETIN.

C'eſt plus qu'il n'en faut de par tous les diables. (*En frappant dans la main d'Arlequin.*) Mon pauvre Maître ! Ah ! voilà un

homme mort. Il n'a jamais eu d'accés si fort que celui-là. Tenez, tâtez, on ne lui sent plus ny poulx ny haleine. C'est un homme mort, vous dis-je, sans remission.

PASQUARIEL.

Hé laissez-moy faire, j'ay ici d'un Orvietan liquide qui le va guerir pour jamais. C'est un baume heroïque, qui donneroit la vie au fer & aux pierres. Ça, ça, soutenez-le un peu. (*Il fait boire un verre de sa drogue à Arlequin qui commence à se reconnoître.*) Hé, bien que dites-vous de mon Theriaque ?

ARLEQUIN *d'un ton dolent.*

Mezzetin ?

MEZZETIN *du même ton.*

Monsieur ?

ARLEQUIN.

Est-ce que je mourray sans voir Monsieur Leandre mon Beau-frere ?

MEZZETIN.

Ne vous inquietez point. Je lui ay fait dire par ce Crocheteur, que vous demeuriez ici. Il devroit être déja venu.

GAUFICHON.

Courage, Monsieur le Baron, courage, ce ne sera rien.

ARLEQUIN.

Monsieur mon Hôte, vous m'assassinez.

J'ay entrevu par ma fenêtre une femme dans vôtre Jardin.

COLOMBINE *arrivant.*

Encore, faut-il que je voye cet original que la vuë d'une femme jette par terre.

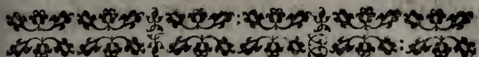
ARLEQUIN.

Misericorde! me voila reperdu.

GAUFICHON *à Colombine.*

Hé ventrebleu, ma Sœur, retirèz-vous dans vôtre Appartement. Ne vous a t-on pas dit l'accident du Siege de Mons, du Fourneau, & des Lavandieres? Pasquariel? la Fleur? Champagne? que tout le monde prête la main pour reporter Monsieur de Fourbadiere sur son lit. (*On le reporte.*) Aprés le plaisir qu'il me vient de faire, je voudrois le pouvoir secourir de mon sang. Il faut ma foy convenir que la Normandie est la pepiniere des honnêtes gens.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

GAUFICHON. PIERROT *en Cuisiniere.*

GAUFICHON.

MAis par où voudrois-tu que cet homme fût passé ? Moy-même quand je reviens de la Ville, j'ay bien de la peine à entrer dans ma maison sans que mes Valets me foüillent. Je te donne à penser comme un autre y seroit reçu !

PIERROT.

Je vous dis, Monsieur....

GAUFICHON.

Et moy, je dis que tu es une Bavarde, & une Carogne qui ne cherche qu'à me donner du chagrin.

PIERROT.

Oh, ne faites point comme ça le Vespasian & le Ferragus avec vos injures, Je vous dis & vous douze qu'il y a dans vôtre Jardin un grand Drôle bien bâti ;

mais je vous dis bien bâti. A la physionomie de son visage, cet ouvrier-là tailleroit diantrement des croupieres à vôtre Sœur.

GAUFICHON.

Tu l'as donc vu effectivement ?

PIERROT.

C'est un aussi biau Gars....

GAUFICHON.

Mais de par tous les diables, par où est-il entré ?

PIERROT.

Que vous êtes encore simple ! Tenez, Monsieur, imaginez-vous que les jeunes hommes sont comme des vents coulis : ça se glisse dans les maisons, sans qu'on sçache par où ils entrent.

GAUFICHON.

Mais Pasquariel est toûjours à la porte.

PIERROT.

Faut donc qu'on lui ait fasiné les yeux; car j'ay vu le Monsieur, ny plus ny moins que je vous regarde.

GAUFICHON *à part.*

L'affaire merite quelque petite reflexion. (*haut*) Jacquette, sur les yeux de vôtre tête ne me tentez pas.

PIERROT.

Tenez, Monsieur, s'il n'y a pas un homme tout luisant d'or dans vôtre Jardin,

ôtez-moy la clef de la cave. Dame, voila, un terrible ſerment ſtila !

GAUFICHON.

Puiſqu'ainſi va, monte tout doucement dans ma Chambre, & m'apporte ma pertuiſanne qui eſt au chevet de mon lit.

PIERROT.

N'eſt-ce pas ce grand choſe de fer avec quoy vous faites le carrouſel tant que la nuit dure ?

GAUFICHON.

Te dépêcheras-tu ? (*ſeul*) Ne ſortiray-je jamais d'un chagrin que pour rentrer dans un autre ? Quoy ? au moment que je ſuis deſabuſé de Leandre, un autre homme a l'inſolence de s'introduire chez moy pour me deshonorer ?

PIERROT *revenant.*

Monſieur, voila vôtre plartouſiane. A vôtre place, je n'en ferois point à deux fois, je fendrois en deux l'ame de ce fripon-là, pour lui apprendre. . . .

GAUFICHON.

Jacquette, retournez dans vôtre Cuiſine comme ſi de rien n'étoit, & qu'on ne faſſe point de bruit à Monſieur le Baron qui repoſe. Nous allons voir ſi on m'inſultera juſques dans ma maiſon. Il y a long-tems que j'ay envie de trouver ſous ma patte un de ces Avanturiers, qui

croyent beaucoup honnorer une fille riche quand ils se donnent la peine de l'enlever.

MEZZETIN *à part.*

Il faut vîtement appaiser le grabuge de cette masque de Cuisiniere.

GAUFICHON *presentant la pertuisanne dans le ventre de Mezzetin.*

Demeure-là.

MEZZETIN *à part.*

Une hallebarde ! voila nos cartes bien broüillées. Allons, Mezzetin, bon courage jusqu'au bout. (*haut*) Faites-moy le plaisir de me dire où je pourrois trouver Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON.

Le voila tout trouvé, que lui voulez-vous ?

MEZZETIN.

Quelqu'un de ces Enrolleurs vous a-t-il mis sur sa liste, Monsieur ?

GAUFICHON.

Je pense que c'est le valet de Chambre de Monsieur de Fourbadiere ! Et comment se porte ton Maître ?

MEZZETIN.

Presentement, Monsieur, il se porte assez bien. Mais toute la nuit franchement il nous a desesperé. Ah ! qu'il a souffert ! Bon Dieu ! qu'il a souffert !

GAUFICHON.

GAUFICHON.

Son mal a donc été plus violent qu'à l'ordinaire ?

MEZZETIN.

Je croyois fermement qu'il nous demeureroit entre les bras. Le pauvre homme ne faisoit à tout bout de champ que se lamenter, en me disant : Est-ce que je mourray sans voir Monsieur Leandre mon Beau-frere ? Quoy ? je ne verray point Monsieur Leandre ?

GAUFICHON.

Pour le contenter, il n'y avoit qu'à l'aller querir.

MEZZETIN.

Dés que le jour a paru j'y ay couru comme au feu. Croiriez-vous, Monsieur, que son mal a cessé dés qu'il a envisagé cet homme-là ?

GAUFICHON.

Le bon naturel !

MEZZETIN.

C'est qu'il aime cette Sœur à la folie. Il m'a commandé de sçavoir si vous êtiez en vôtre Appartement.

GAUFICHON.

Que souhaite-t-il de moy ?

MEZZETIN.

Je pense que c'est pour vous presenter

Monsieur son Beau-frere. En attendant, ils font un tour dans vôtre Jardin.

GAUFICHON.

Oh, de par tous les diables, voila donc l'homme que ma Carogne de Cuisiniere a vu. (*Il jette la hallebarde à côté du Theatre.*)

MEZZETIN.

Oserois-je prendre la licence, Monsieur, de vous demander les tenans & aboutissans de vôtre chagrin ? car à la perspective de vôtre visage, quelqu'un vous a fâché. Si je pouvois le découvrir, par la mort. . . .

GAUFICHON.

Grace au Ciel, ce n'est qu'une bévuë de ma Servante, qui croyoit que du monde fût entré chez moy pour me faire piece.

MEZZETIN.

Oh, ventrebleu, où sont ces Marauts-là que je les extermine ? Comment jernie, faire insulte à l'Hôte de mon Maître ?

GAUFICHON *à part.*

Il faut avoüer que ces Normands sont de bons cœurs d'hommes ! cela ne demande qu'à s'égorger pour faire plaisir.

MEZZETIN.

Se joüer à Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON.

Heureuſement je découvre que ce n'eſt qu'une fauſſe allarme.

MEZZETIN.

S'il ne faut que donner des coups, vous n'avez qu'à dire. Je ſers un Gentilhomme qui ne me garderoit pas un quart-d'heure ſi je frappois doucement.

GAU.FICHON.

On ne ſçauroit trop reconnoître tant de bonnes volontez. (*Il lui offre une bourſe.*)

MEZZETIN.

Vous mocquez-vous, Monſieur ? c'eſt tout ce que vous pourriez faire, ſi j'avois rompu les bras à quelqu'un pour vôtre ſervice.

GAUFICHON.

Tiens, te dis-je, prens cela pour l'amour de moy.

MEZZETIN.

Si vous n'aviez pas logé mon Maître, je me donne au diable ſi je prenois de vôtre argent. Mais comme....

GAUFICHON.

Tiens, le voici.

MEZZETIN.

Il n'eſt pas autrement neceſſaire, que mon Maître ſçache cette petite particularité-là.

GAUFICHON.

Va, va nous sçavons vivre.

MEZZETIN *à part.*

Si ce Coquin d'Arlequin apprenoit l'avanture, il voudroit en avoir sa part, ou il découvriroit tout. Je le connois, il se feroit pendre pour de l'argent.

SCENE II.

ARLEQUIN, LEANDRE, GAUFICHON, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

AH, mon cher Hôte, quel plaisir de vous voir ! Je vous prie que mon Beau-frere vous embrasse.

GAUFICHON.

Avec bien de la joye, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma Sœur ne sera pas trop mal lottie, non ? Vous le connoissez de longue main, n'est-ce pas un galant homme ?

GAUFICHON.

Je vous en réponds. C'est le Cousin de ma Maîtresse. Celle qu'il épouse peut se vanter à coup seur d'être la plus heureuse femme du Royaume.

LEANDRE.

Vous en dites trop, Mr. pour être cru.

GAUFICHON.

Non, Dieu me damne, je parle à cœur ouvert. Je vous diray bien plus, si ma Sœur n'étoit pas engagée à Monsieur Balouard, je tiendrois à grandissime honneur d'avoir un Beau-frere de sa mine & de son merite.

ARLEQUIN.

Vous mariez donc aussi Mademoiselle Gaufichon ?

GAUFICHON.

J'espere qu'aujourd'hui l'affaire en sera reglée. Je me flatte, Messieurs, que vous lui ferez l'honneur de signer à son Contrat de mariage.

MEZZETIN.

De la force que ces Messieurs-là vous aiment, je gagerois que le mariage de vôtre Sœur leur fait bien autant de plaisir qu'à vous ?

GAUFICHON.

J'en suis persuadé.

LEANDRE.

Je serois au desespoir si quelqu'un entroit plus avant que moy dans les interêts de vôtre famille.

ARLEQUIN.

Je crois que nous sommes tous de même avis là-dessus, & que pas un de nous ne pleurera du mariage de Mr Balouard.

GAUFICHON.

Vous me comblez, Meſſieurs, de toutes vos bontez.

ARLEQUIN *à Leandre.*

A propos, Beau-frere, il ne faut pas abuſer de l'honnêteté de Monſieur Gaufichon, il y a aſſez de tems que je l'incommode.

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Les complimens mis à part ; Monſieur Leandre, courez s'il vous plaît faire expedier vôtre Contrat aux termes dont nous ſommes convenus.

LEANDRE.

Je vous obeïs avec un grand plaiſir.

ARLEQUIN.

Mon Hôte, je vous ay promis de ſigner le Contrat de vôtre Sœur, mais à condition que vous ſignerez celui de la mienne.

GAUFICHON.

De toute mon ame. Je m'en vais de mon côté prier mon Notaire de ſe tenir prêt pour tantôt. Ah ! que vous êtes heureux, vous autres Normands, de vous défaire d'une fille pour rien ; ou du moins pour peu de choſe !

ARLEQUIN.

Quand on debite cette marchandiſe-là

un peu fraîche, on s'en défait toûjours à meilleur marché. Ce n'eſt pas que pour moy je fais les choſes fort honorablement; tel que vous me voyez, je donne à ma Sœur cinq mille livres d'argent ſec, un ſeptiéme dans le Colombier, & pareille portion en quatre Inſtances pendantes au Bailliage de Falaize.

GAUFICHON.

Le tout enſemble peut devenir conſiderable.

ARLEQUIN.

Et ſi, là-deſſus, je n'y fais point entrer mon credit auprés des Juges.

GAUFICHON.

Cela peut encore valoir quelque choſe.

ARLEQUIN.

Comptez que Monſieur Leandre peut tuer hardiment cinq ou ſix perſonnes ſans apprehender ny informations ny pourſuites. Sans vanité il n'y a point de maiſon dans la Province où les Sergens faſſent ſi peu d'ordure que chez moy.

GAUFICHON.

Vous avez de beaux privileges dans vôtre Normandie.

ARLEQUIN.

Celui d'être de vos amis me fait mépriſer tous les autres. Adieu, nôtre cher, je vous quitte pour aller achever mes em-

plettes. Entre amis on en uſe librement.

GAUFICHON.

Vous êtes le Maître, Monſieur, & de ma fortune & de tout ce qui dépend de moy. (*Arlequin s'en va.*) Pendant qu'il ſonge à ſes affaires, je m'en vais terminer celle de ma Sœur. Quand une fois j'auray cette épine hors du pied, je ſeray le plus content du monde.

PASQUARIEL *arrêtant Gaufichon.*

Madame la Comteſſe d'Entremiſe demande à voir Mademoiſelle, pour lui faire compliment ſur ſon mariage. Il faut que ce ſoit une femme de grande qualité ; car ſon Laquais lui porte la queüe bien haut. La laiſſeray-je entrer ?

GAUFICHON.

Voila une belle demande ! qu'on la conduiſe à l'Appartement de ma Sœur. Vous verrez que c'eſt quelque Dame du quartier, qui vient prendre part à nôtre joye. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

LE DOCTEUR, PIERROT.

LE DOCTEUR.

QUel plaiſir, Pierrot, quel plaiſir d'être aimé par une belle perſonne ! Non,

trente fortunes comme la mienne ne payeroient pas l'amitié de Mademoiselle Gaufichon. M'avoir preferé à un Capitaine de Bombardiers, & à tant d'honnêtes gens qui la recherchent ! A mon âge c'est être bien-heureux. Qu'en dis-tu Pierrot ?

PIERROT.

Je dis, Monsieur, que je vous plains d'avoir attendu si tard à jetter vôtre gourme. Voila-t-il pas un homme bien recreatif pour un tendron de dix-huit ans ! Comme je vous affectionne, je vous parle moy à cœur ouvert. Cette fille-là est trop fringante pour vous.

LE DOCTEUR.

Quand la jeunesse est trop vive, on tâche de la ramener tout doucement par la raison.

PIERROT.

Vous avez beau dire, vous êtes trop sage pour une bête de cet âge-là. Hé de par tous les diables, que faites-vous depuis le matin jusqu'au soir dans vôtre Bibliotheque ? Un Docteur ne devroit-il pas sçavoir qu'en moins de trois mois une Jument bondissante va jetter une Rosse comme vous dans l'orniere, & que le mariage va tout de travers quand l'homme ne tire pas à plein collier ?

LE DOCTEUR.

Monſieur, le Faquin, les épaules vous demangent.

PIERROT.

Oh, la tête vous demange bien davantage. Allez, Monſieur, n'avez-vous pas de conſcience de vous rebiffer contre un pauvre Valet qui vous remontre ſi honnêtement vos ſottiſes ?

LE DOCTEUR.

Tu crois donc que c'eſt ſottiſe d'épouſer une jeune perſonne ?

PIERROT.

Je crois que c'eſt tout fin droit comme ceux qui prennent des Violons à leur ſervice. Ils font danſer toute la Ville, & ne danſent preſque jamais ?

LE DOCTEUR.

A ce que je vois, tu te mets ſur le pied de Precepteur.

PIERROT.

Tant que les femelles ne vous ont point gâté le timbre, je vous ay gouverné aſſez gentiment ; mais depuis que la rage de la nôce vous tient, vous devenez ſi incorrigible, qu'à la parfin je vous lâcheray la bride ſur le col.

LE DOCTEUR.

Et moy, je vous lâcheray une volée de coups de bâtons, qui mortifieront diable-

ment vôtre morale. Ouais ! quand ce gueux-là ſe met à raiſonner. . . .

SCENE IV.

GAUFICHON, LE DOCTEUR, PIERROT.

GAUFICHON.

IL me ſemble que vous le prenez d'un ton bien aigre avec Pierrot ?

LE DOCTEUR.

Pierrot a ſes quintes tout comme les autres Valets.

PIERROT.

Il n'a garde de vous dire que quand vous êtes venu je lui donnois la pouſſée ſur ſon mariage avec vôtre Sœur.

GAUFICHON.

Hé pourquoy cela ?

PIERROT *bas à Gaufichon.*

C'eſt qu'il branloit encore un peu dans le manche. Comme j'ay vu ça, je lui ay chanté ſa gamme d'un bout à l'autre. De la maniere comme je lui ay parlé, je vous réponds à cette heure qu'il l'épouſera.

GAUFICHON.

Tu n'obliges pas un ingrat.

LE DOCTEUR.

Ne pourroit-on pas ſçavoir ce que Pierrot vous confie ?

PIERROT.

Moy, je disois à Monsieur que l'amour vous fait perdre le boire & le manger, & que si vous n'êtes promptement secouru, l'infection que vous portez à sa Sœur vous fera crever. Ecoutez, Monsieur, il y a Valets & Valets; mais je veux bien vous dire qu'on n'en trouverez point qu'il se jette comme moy à corps perdu dans vos interêts.

LE DOCTEUR.

Ce Maraut-là ne merite pas vôtre attention. Ça, Monsieur, parlons de nôtre affaire. Quand voulez-vous me rendre heureux ?

GAUFICHON.

Presentement. Rien ne peut retarder vôtre joye & la mienne; mes chagrins sont dissipez; Leandre épouse Mademoiselle de Fourbadiere; le Bombardier vient de partir pour sa garnison; ma Sœur s'est declarée pour vous; enfin tout semble concourir à l'honneur d'être vôtre Beau-frere. Il n'y a plus que le Contrat à signer. Etes-vous content de mon Notaire ? A-t-il suivi vos intentions ?

LE DOCTEUR.

Je vous l'ay déja dit, je donne tout mon bien sans aucune reserve.

GAUFICHON.

Ma Sœur ne vous conſidere point par cet endroit-là, Monſieur, c'eſt par le cœur qu'elle eſt priſe, & ſon unique ſoin ſera d'aimer ſon mary.

LE DOCTEUR.

Vous me faites venir l'eau à la bouche.

GAUFICHON.

Dans une couple d'heures, vous connoîtrez que je vous dis vray.

LE DOCTEUR.

Mais êtes-vous bien certain que ce Monſieur Briſeroche ſoit party ?

GAUFICHON.

Rien n'eſt plus veritable. Malepeſte, s'il étoit ici, nous ſerions mal dans nos affaires.

LE DOCTEUR.

Cela étant, il ſe faut prévaloir de ſon abſence, & conclurre le mariage dés ce ſoir. Quand une fois vôtre Sœur ſera ma femme, je me mocque de lui & de ſa poudre à canon. Adieu pour un moment, je vais donner ordre au feſtin, & faire avertir vôtre Notaire de ſe tenir prêt pour tantôt. (*Il s'en va.*)

GAUFICHON.

Par quel endroit me ſuis-je attiré du Ciel une protection ſi declarée ? Malgré toutes les predictions d'Iſabelle, ma Sœur

ſera pourtant mariée ſelon mon choix. Je n'ay jamais mieux fait que de m'en rendre le Maître, & de fermer ma porte aux muguets. Un homme ſans vigueur n'eſt bon à rien.

SCENE V.

GAUFICHON, LEANDRE, ARLEQUIN.

GAUFICHON.

VOici nôtre Campagnard qui a fait apparemment toutes ſes emplettes.

ARLEQUIN.

Oh, Monſieur Gaufichon, l'affreuſe ville que vôtre Paris ! Il y a mardy, des ruës auſſi longues que Carême.

GAUFICHON.

C'eſt ce qui en fait la beauté.

ARLEQUIN.

Ma foy, vivent les petites Villes pour y être reſpecté. En ce païs-ci on ne ſaluë perſonne. A Falaize je fais mettre aux Cachots pour ſix ſemaines quand on ne me tire pas le chapeau de cinq cens pas.

LEANDRE.

Je ne m'étonne donc pas ſi les Normands aiment tant leur païs.

ARLEQUIN *à Gaufichon.*

Mon Hôte, quel bagage eſt-ce là que je vois ſortir de vôtre maiſon ?

GAUFICHON.

C'eſt une Dame du quartier qui vient complimenter ma Sœur ſur ſon mariage.

ARLEQUIN.

Ah, c'eſt bien fait. Eſt-elle jolie ?

GAUFICHON.

Nous allons voir.

SCENE VI.

MEZZETIN *en Dame du quartier,* COLOMBINE, *& les Acteurs de la Scene precedente.*

MEZZETIN *à part.*

COurage, voici le coup de partie. *(haut à Colombine)* Quoy, Mademoiſelle, pouſſer la civilité juſqu'à la ruë.

COLOMBINE.

Le plaiſir de vous voir, Madame, meneroit les gens encore plus loin. *(vers Gaufichon)* Mon frere, c'eſt Madame la Comteſſe d'Entremiſe, qui s'eſt donné la peine de nous venir témoigner ſa joye ſur mon mariage.

ARLEQUIN.

Une bonne groſſe gaguie !

GAUFICHON *à la Comtesse.*

Vous ne sçauriez, Madame, me faire un plus sensible plaisir que de vous interesser à l'établissement de ma Sœur, je crois qu'elle a lieu d'être contente.

MEZZETIN.

On ne peut jamais s'en expliquer avec un empressement plus honnête.

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne me faites point rougir. Je vous ay peut-être ouvert mon cœur avec trop de franchise. Que voulez-vous ? je suis née sincere, & je veux bien que le monde sçache que je ne me marierois point ; si je n'aimois mon mary de toute l'étenduë de mon ame.

LEANDRE.

Ah ! que j'envie son bonheur ?

COLOMBINE.

Ne l'enviez point, Monsieur, je suis persuadée que vôtre femme vous en dira tout autant.

MEZZETIN *bas à Colombine.*

Expedions matiere. (*haut*) Ma belle Demoiselle, c'est trop vous incommoder.

GAUFICHON.

Ma Sœur, que n'avez-vous fait mettre les chevaux au Carrosse ?

MEZZETIN.

Ce n'est pas la peine, Monsieur, je

ne vais que chez Mademoiſelle Iſabelle.

COLOMBINE.

Puiſque vous ne voulez point de Carroſſe, ſouffrez du moins que mon frere vous donne la main juſques-là.

GAUFICHON *ſe preſentant.*

Ce me ſera bien de l'honneur.

MEZZETIN.

On ne ſort point de chez ſoy le jour qu'on marie une Sœur.

GAUFICHON.

Souffrez tout au moins, que ces deux Cavaliers-là vous accompagnent.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers ; auſſi-bien je ſuis gros de ſaluër la Maîtreſſe de mon Hôte. On dit par le monde qu'elle a la gorge auſſi charmante que l'eſprit.

COLOMBINE *à la Comteſſe.*

Madame, par ce vilain tems-là, ne voudriez-vous point prendre une groſſe coëffe & une écharpe ?

MEZZETIN.

Cela n'eſt point de refus, Mademoiſelle, à cauſe de ma fluxion ſur le viſage.

GAUFICHON.

Jaſmin ? allumez vîtement un flambeau.

MEZZETIN *à Gaufichon.*

Je vous donne Monſieur des peines infinies.

LEANDRE *à la Comteſſe.*

Vous ne connoiſſez pas Monſieur Gaufichon ; jamais homme n'a été plus galand & plus officieux.

GAUFICHON *allant au devant du Laquais.*

Où eſt donc ce Coquin-là ? Faudra-t-il que j'aille moy-même au devant de lui ? (*Pendant que Monſieur Gaufichon dit ces mots , Colombine prend la coëffe & l'écharpe de la Comteſſe , & Mezzetin ſe retire. Gaufichon appercevant le Laquais :*) Je vous en ſçay bon gré , Monſieur le Maraut , d'être cauſe qu'une Dame de qualité eſt incommodée ! (*vers Colombine qu'il croit être la Comteſſe*) Madame , je vous demande mille pardons de la ſottiſe de mon Lacquais.

LEANDRE.

Il n'y a encore rien de gâté.

GAUFICHON.

Madame , à cauſe de vôtre fluxion cachez-vous bien le viſage de vos coëffes & de vôtre manchon , les rhumes ſont mortels cette année. (*à Leandre & à Arlequin*) Meſſieurs , je vous recommande cette Dame-là.

LEANDRE.

Ne vous embaraſſez pas, nous en aurons plus de ſoin que vous.

GAUFICHON.

On a beau dire, les femmes de qualité se distinguent toûjours par leurs manieres. Cette Dame ne se contente pas d'avoir fait ses civilitez à ma Sœur, elle veut encore, pour me combler, rendre visite à ma Maîtresse.

PASQUARIEL *entrant.*

Il y a là un homme qui dit qu'il est Notaire. Le laisseray-je entrer sans le foüiller ?

GAUFICHON.

Oüi, de par tous les diables, oüi. Sans cet homme-là, nous ne sçaurions rien faire, jamais il ne pouvoit arriver plus à propos.

SCENE VII.

GAUFICHON, LE NOTAIRE.

GAUFICHON *au Notaire.*

JE vous attens, Monsieur, avec beaucoup d'impatience.

LE NOTAIRE.

Je presume, Monsieur, par vôtre impatience, que vous voulez faire un Testament.

GAUFICHON.

Moy, un Testament ? Il rêve !

LE NOTAIRE.

La Coutume, comme vous ſçavez, nous preſcrit d'être deux pour le recevoir ; autrement ce ſeroit une nullité qui defigureroit l'Acte ſans aucune reſſource.

GAUFICHON.

Qu'ay-je affaire moy, de tout vôtre grimoire ?

LE NOTAIRE.

Grace au Ciel, vôtre maladie n'eſt pas preſſante ; j'auray bien encore le tems d'apeller un de mes Confreres.

GAUFICHON *le retenant.*

Hé, non, Monſieur, n'appellez perſonne. Il n'eſt pas beſoin de Teſtament, j'ay bien d'autres choſes en tête.

LE NOTAIRE.

C'eſt peut-être pour une donation entre-vifs ?

GAUFICHON.

Encore moins.

LE NOTAIRE.

Auquel cas, il eſt bon de vous avertir que le donateur doit être libre & ſain d'eſprit. Je veux croire, Monſieur, que vous n'êtes pas dans cette ſituation-là.

GAUFICHON.

Eſt-ce que j'ay l'air d'un fol ?

LE NOTAIRE.

Il faut de plus, que la choſe donnée appartienne au donateur.

GAUFICHON.

Le pauvre homme perd l'esprit !

LE NOTAIRE.

Parce qu'autrement, au lieu d'avoir fait une grace, il ne laisseroit au donataire que le chagrin de regretter une liberalité infructueuse.

GAUFICHON.

Pourquoy diable m'embarasser de vos rubriques ?

LE NOTAIRE.

Ce sont, Monsieur, de petites observations que le devoir de la profession nous oblige de vous faire.

GAUFICHON.

Hé Monsieur le Notaire, Dieu mercy je me porte bien, & je ne songe ny à Testament ny à Donation. Je vous demande seulement si....

LE NOTAIRE.

N'est-ce point aussi que vous couchez quelque grosse terre en joüe pour donner du relief à vos qualitez ?

GAUFICHON.

A la fin la patience m'échappera.

LE NOTAIRE.

C'est quelque chose à la verité d'avoir un beau titre ; mais la vanité de l'acquereur fait presque toûjours manquer aux precautions les plus necessaires.

GAUFICHON.

Le maudit parleur !

LE NOTAIRE.

Vous avez beau dire, il n'y a que le Decret qui puiſſe rendre vôtre poſſeſſion paiſible.

GAUFICHON.

Que la peſte vous étouffe avec vôtre terre & vos decrets ! Je ne vous demande que le loiſir de m'expliquer.

LE NOTAIRE.

Tout à vôtre aiſe, Monſieur. De bonne foy, me croyez-vous aſſez indiſcret pour inſtrumenter, ſans ſçavoir préciſément vôtre intention ?

GAUFICHON.

Mon intention, de par tous les diables, eſt de ſçavoir ſi le Contrat de Monſieur Balouard eſt preſt à ſigner ?

LE NOTAIRE.

Pour qui me prenez-vous Monſieur ? Sçachez que je ne travaille point pour des noms de Cocq-à-l'aſne ? En un mot, je m'appelle Gabriel l'Alteré, Notaire au Chaſtelet de Paris ſçachant mon métier, & de plus le faiſant avec honneur.

GAUFICHON.

Je conviens, Monſieur, de toutes vos prerogatives. Mais encore, que venez-vous chercher dans ma maiſon ?

LE NOTAIRE.

Je cherche un Seigneur de Basse-Normandie appellé le Baron de Fontagriere.

GAUFICHON.

Vous voulez dire de Fourbadiere.

LE NOTAIRE.

Justement ; qui marie sa Sœur à Monsieur Leandre ; & comme ils doivent prendre la poste demain à la pointe du jour, je crois qu'ils n'ont pas de tems à perdre pour faire signer le Contrat à leurs amis.

GAUFICHON.

Seurement, j'y signeray avec plaisir. Tenez, ils ne font que de sortir pour reconduire une Dame jusqu'à deux pas d'ici.

LE NOTAIRE.

Que je vous serois redevable, Monsieur, si je pouvois sçavoir précisément où ils sont allez !

GAUFICHON.

Je veux vous faire le plaisir tout entier, je vais vous y mener moy-même.

LE NOTAIRE.

Ah, Monsieur, je ne merite pas la peine que....

GAUFICHON.

Vous mocquez-vous, avec vôtre peine ? Ce sont mes meilleurs amis. En chemin faisant, Monsieur l'Alteré, dites-moy je

vous prie, combien Leandre vous donnera-t-il pour la façon de ſon Contrat ?

LE NOTAIRE.

Helas, Monſieur, je n'en auray pas plus que de celui de Mademoiſelle vôtre Sœur. Nous faiſons payer tous les gens de condition ſur le même pied. Vôtre Notaire vous dira cela comme moy. Jamais nous ne prenons que le dixiéme du prix des Contrats.

GAUFICHON.

Malepeſte le dixiéme !

LE NOTAIRE.

On ſe paſſe à cela preſentement, parce que l'argent devient rare.

GAUFICHON.

Je ne m'étonne pas ſi Meſſieurs vos Confreres ſe jettent dans les grandes Charges.

SCENE VIII.

GAUFICHON, LEANDRE, ARLEQUIN, LE NOTAIRE.

GAUFICHON *appercevant Arlequin & Leandre.*

Mes chers amis, nous allions vous chercher.

LEANDRE.

LEANDRE *appercevant le Notaire.*

Hé bien, Monſieur l'Alteré, pouvons-nous partir demain ?

LE NOTAIRE.

J'ay rempli de ma part tout mon petit miniſtere.

ARLEQUIN.

Monſieur le Tabellion, prenez garde que vôtre Coutume de Paris, n'aille pas heurter celle de Normandie. Ces ſortes d'affaires-là ne ſe pardonnent jamais.

LE NOTAIRE.

De la maniere que je m'y ſuis pris, toutes les Parties ſeront contentes de moy.

GAUFICHON.

Monſieur eſt habile homme. Il m'a donné tantôt un rude échantillon de ſa capacité.

LEANDRE *vers le Notaire.*

Dites-moy, je vous prie, les parens ne ſignent-ils pas les premiers ?

LE NOTAIRE.

C'eſt l'uſage, Monſieur, & les amis enſuite.

LEANDRE.

Cela étant, Monſieur le Baron prenez la peine de mener le branle.

ARLEQUIN.

Je gagerois quinze contre un que Monſieur Leandre ne ſe repentira point de cette

affaire-ci. Monſieur Gaufichon en ſera bien de moitié avec moy. Je ne ſçay ce qui arrivera ; mais je ſigne avec beaucoup de confiance.

ISABELLE *arrive, avec Colombine toûjours déguiſee en Comteſſe.*

LEANDRE *allant au devant d'Iſabelle.*

Ah, ma chere Couſine, que je vous ay d'obligation de venir approuver l'alliance que je fais aujourd'hui.

ISABELLE.

Vous m'en avez plus que vous ne penſez. J'amene avec moy Madame la Comteſſe, qui malgré ſa fluxion, veut à toute force ſigner à vôtre Contrat.

GAUFICHON.

Elle a raiſon, c'eſt un fort galant homme.

ISABELLE.

Elle ſe loüe auſſi beaucoup des manieres de Monſieur le Baron.

ARLEQUIN.

Ne penſez pas rire. Quoy que je ne ſois pas le plus bel homme du Royaume, je puis me vanter d'amuſer moy ſeul plus de femmes que tous les gens de Cour enſemble. Un Normand qui parle avec l'accent, a toûjours bien de la preſſe autour de lui. (*au Notaire*) Allons, Monſieur l'Alteré, faites un peu là vôtre Charge comme il faut. (*Le Notaire preſente la*

plume à Isabelle qui l'offre à Colombine.)

ISABELLE *à Colombine.*

Souffrez, Madame, que j'aye l'honneur de vous la presenter.

GAUFICHON.

Elle a raison, Madame, les femmes doivent signer avant les filles. (*Colombine prend la plume, & signe.*

ISABELLE *la voyant signer.*

Je ne sçais pas comme fera mon Cousin, pour reconnoître des manieres si obligeantes.

ARLEQUIN.

Il fera de tout son mieux, je vous en réponds.

ISABELLE *prenant la plume & signant.*

Pour moy, le cœur me dit que Leandre sera heureux. (*Vers Gaufichon.*) Qu'en dites-vous Monsieur Gaufichon ?

GAUFICHON *prenant la plume.*

Je le crois comme vous ; & pour preuve, j'applique de tres-bon cœur mon nom auprés du vôtre. (*Il signe.*)

LEANDRE.

Je pense que c'est à mon tour à glisser. (*Il signe, & dit au Notaire.*) Monsieur l'Alteré, vous n'avez presentement qu'à faire expedier la grosse.

LE NOTAIRE.

Dans une couple d'heures je vous la rapporte en forme.

SCENE DERNIERE.

LE DOCTEUR, UN AUTRE NOTAIRE. *Les Acteurs de la Scene precedente.*

ARLEQUIN *appercevant le Docteur tout chargé de rubans couleur de feu.*

JE crois que voici de la moutarde aprés dîné.

LE DOCTEUR.

Je ſuis au deſeſpoir, Meſdames, de vous avoir tant fait attendre ; mais on ne gouverne pas Meſſieurs les Notaires comme on voudroit.

GAUFICHON.

Heureuſement il n'y a encore rien de gâté.

COLOMBINE *à part.*

A ce qu'il croit.

GAUFICHON.

Par un bonheur extrême, tous nos amis qui viennent de ſigner le Contrat de Monſieur Leandre, nous feront auſſi l'honneur de ſigner le vôtre ; & comme cela nous ferons d'une pierre deux coups.

COLOMBINE *à part.*

Et d'une fille deux mariages. Je crois que nous allons un peu rire.

GAUFICHON.

Comme frere de la Mariée, je vais vous montrer le chemin. (*au Notaire.*) Monſieur de la Pince, vôtre meilleure plume, s'il vous plaît ? Me voila au comble de ma joye.

ARLEQUIN *à part.*

Cela eſt trop violent, cela ne durera pas.

LE NOTAIRE.

Pour faire les choſes dans l'ordre, il ſeroit à propos que les Parties intereſſées fuſſent ici preſentes

GAUFICHON.

Oh, je vous réponds de ma Sœur.

COLOMBINE *à part.*

Vous allez voir qu'un homme ſage ne doit répondre de perſonne.

LE DOCTEUR.

Hé, Monſieur de la Pince, abregeons matiere, je vous en conjure. Mademoiſelle Gaufichon ſignera de reſte ; c'eſt une fille qui m'épouſe par pure amitié, & qui me prefere à mille gens qui valent mieux que moy.

LEANDRE.

Marque de ſon bon goût.

PASQUARIEL *arrive tout troublé.*

Ah, Monſieur Gaufichon, mon cher Maître. . . . Mon pauvre Maître, tout eſt perdu.

ISABELLE.

Qu'est-il arrivé de nouveau ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle.... Ah ! ah ! ah ?

GAUFICHON.

Hé bien ?

PASQUARIEL.

Mademoiselle vôtre Sœur est.... est... est perduë, Monsieur ; on ne la trouve point dans la maison ?

LE DOCTEUR.

On ne la trouve point dans la maison ? Vous verrez que le Bombardier est revenu. Ah, Monsieur Gaufichon, nous sommes des gens massacrez.

COLOMBINE *à part.*

Oh point, personne ne mourra de cette affaire ici.

GAUFICHON.

Ma porte n'a-t-elle pas été toûjours bien fermée?

PASQUARIEL.

Les clefs ne partent point de ma poche. (*Il montre un gros paquet de clefs.*)

GAUFICHON.

Il ne faut pas s'allarmer mal à propos. Il n'y a pas un quart-d'heure que Madame la Comtesse d'Entremise l'a laissée au logis.

ARLEQUIN.

Une fille ne se perd pas comme un couteau de poche. Vous l'allez retrouver quand vous y penserez le moins.

GAUFICHON.

Vous verrez qu'elle s'est retirée dans son Cabinet pour ajuster ses pierreries. (*Vers le Notaire.*) Monsieur de la Pince, allons toûjours nôtre train. Faites signer ces Dames. (*Le Notaire presente la plume à Colombine qui est toûjours déguisée, & Gaufichon s'en approchant, lui dit :*) La douleur de vôtre fluxion vous permettra-t-elle, Madame, de....

COLOMBINE *relevant sa coëffe.*

Oüi, mon Frere, tous mes maux sont finis, vôtre mauvaise humeur étoit le seul que j'avois à craindre. Mais les empressemens de Monsieur Leandre m'en ont heureusement délivrée.

ARLEQUIN.

Je n'y ay pourtant pas nuy, moy.

COLOMBINE.

Grace à vôtre défiance, & malgré vos sentinelles, me voila femme d'un homme de merite. Vous pouvez, si bon vous semble, faire un present de vôtre Docteur à quelque Demoiselle ruinée, qui sacrifiera volontiers sa jeunesse à de l'argent. Pour

moy qui ſuis née avec une fortune honnête, & un cœur bien placé, vous trouverez bon que je me garantiſſe d'un écueil de roupies, de gouttes, & d'infirmitez, que vôtre bon naturel me preparoit depuis ſi long-tems.

LE DOCTEUR.

Oh, il ne falloit rien pour cela, Mademoiſelle, il ne falloit rien, rien, rien.

COLOMBINE.

Grace au Ciel, me voila pour jamais hors de vôtre Conciergerie. Si vous m'en voulez croire, cherchez ſous-main quelque homme de vôtre humeur à qui vous puiſſiez revendre vos verroux, vos grilles de fer, & vos ſerrures.

ARLEQUIN *vers Gauſichon.*

Trouvez-vous pas, Monſieur, qu'elle arrange cela aſſez mignardement ?

GAUFICHON.

Ay-je bien entendu ? Eſt-ce ma Sœur que je vois ? Ma ſurpriſe ne trompe-t-elle point tout à la fois & mes yeux & mes oreilles ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, nous avons tous entendu la même choſe.

GAUFICHON.

Quoy ? ma Sœur épouſe Leandre ; d'intelligence avec ma Maîtreſſe ? Ah,

Ciel ! quel poignard me mets-tu dans le cœur ?

ISABELLE.

Ne vous ay-je pas dit cent fois, qu'il eſt perilleux d'enfermer une fille raiſonnable, parce que tout le monde ſe fait un plaiſir de berner le Geoler, & de ſecourir la Priſonniere.

COLOMBINE.

Depuis vingt-quatre heures, mon cher Frere, vous avalez trop agréablement la pillule, pour vous en fâcher.

GAUFICHON.

Mais encore, ne ſçauray-je pas le détail de ma cataſtrophe ?

ARLEQUIN.

Je vous la veux dire par charité ; mais fort laconiquement, afin de ſoulager vôtre memoire. Reprenons la choſe dans ſon principe. Vous ſçavez bien cette Conference d'Academie chez vôtre Maîtreſſe ?

GAUFICHON.

Trop, de par tous les diables, trop.

ARLEQUIN.

Aprés cela, le Maſſon & le Serrurier qui vous eſcamotterent vingt piſtoles ; parlant par reſpect, j'étois le Maſſon, & Mezzetin le Serrurier ; & puis le Marchand de Bas d'Angleterre, la Porteuſe

d'eau, le Bombardier, le Garçon Tailleur, le Portrait de Leandre, le Mousqueton, l'Epée, les Pistolets, la Pertuisanne, le Manteau de Cocher tout chamarré de coups d'étrivieres, le Cousin de Trigouille, le Baron de Fourbadiere, le Siege de Mons, le Fourneau, le fumier, la basse-cour, les Lavandieres, la maladie, les complimens de la Comtesse d'Entremise sur le pas de vôtre porte avec une coëffe & une écharpe, Mademoiselle vôtre Sœur décampe, vous-même vous la baillez à conduire chez vôtre Maîtresse, Monsieur l'Alteré apporte le Contrat, à vôtre exemple tout le monde le signe. Jusqu'à present, voila ce qu'il y a de besogne taillée, Monsieur Leandre achevera l'Histoire au premier jour. Quant à moy, voila ce qui me regarde, & voila ce qui arrive à coup seur aux enfermeurs de filles.

GAUFICHON.

Quoy? Monsieur le Baron, tout cela n'étoit pas vray?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, cela n'étoit que vraysemblable, & c'est ce qui vous a fait donner si heureusement dans le panneau.

GAUFICHON.

Mon pauvre Monsieur le Docteur que deviendra vôtre dépense.

LEANDRE.

Je le rembourseray de tout, jusqu'aux rais du petit Opera qu'il a preparé, & ont nous allons prendre le divertisse-nent.

PIERROT *au Docteur.*

Encore, n'est-ce pas tout perdre. Hé, ›ien, Monsieur, une autrefois prendrez-vous de mes Almanachs ? Vous frotterez-vous à de jeunes chevres ?

LE DOCTEUR.

Tout bien consideré, je ne suis plus d'âge à couleur de feu. Monsieur Gaufichon, il faut prendre patience. On va un peu rire à nos dépens ; franchement, nous le meritons bien. Mademoiselle vôtre Sœur nous a fait tourner la cervelle à tous deux. Moy, je suis un fol d'y avoir osé pretendre ; & vous, un autre fol de me l'avoir voulu donner.

COLOMBINE.

Mon frere, en quelque chose le malheur est bon. Croyez-moy, cette épreuve-ci vous fera du bien dans la suite, & vôtre histoire apprendra au public que de toutes les precautions celle de garder une femme est la plus inutile. Mais qu'on fasse entrer les Danseurs, & qu'on se

divertiſſe. (*On danſe , & on chante les paroles qui ſuivent.*)

Penſes-tu , Jaloux , être ſage
De reſſerrer une beauté ?
Plus on la tient en eſclavage ,
Plus on l'engage
A trahir ſa fidelité.
Un oiſeau que l'on tient en cage
N'aſpire que ſa liberté.

Fin de la Comedie.



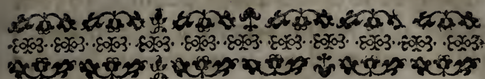
LA CAUSE DES FEMMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur Deloſme de Montchenay, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 26. Decembre 1687.

Tom. 2 fol. 231


LA
CAUSE DES FEMMES
Arlequin
Al. Tuctout
Colombine
le Docteur
Isabelle
Pierrot



SCENES FRANÇOISES, DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE DE L'EXPOSITION DU SUJET.

COLOMBINE, Mr DE BASSEMINE *en habit de dueil.*

COLOMBINE.

AH pour le coup, Monsieur, j'y pers mon Latin. Vôtre femme morte depuis six mois, vous a laissé tout au moins deux cent mille livres, & pour plus d'un million de repos; & cependant, malgré ce grand crespe, & ce deuil qui ne devroit pas passer l'habit, je vous trouve un esprit aussi lugubre, que si l'on vous

menaçoit de ressusciter la défunte. Je vous avoüe que cela me passe, & je n'aurois jamais crû qu'il y eût aucun chagrin assez bourru, pour oser s'attaquer à la personne d'un homme veuf.

DE BASSEMINE *en soûpirant.*

Helas ! que pouvoit-il m'arriver de plus contraire, que le trepas de ma chere Epouse ?

COLOMBINE *en riant.*

Ah, par ma foy, voila du fruit nouveau ; un Mary qui pleure sa femme ! Hé fy, Monsieur, ne faites pas cette sottise-là devant le monde, vous feriez crier les petits enfans aprés vous.

BASSEMINE.

Ma pauvre petite femme, que j'ay perdu en te perdant !

COLOMBINE.

Et où est donc cette grande perte ? Etiez-vous comme certains maris, qui sçavent faire valoir leurs femmes à peu prés comme un fonds de terre, ou une constitution de rente ? A moins de cela, je ne vois pas ce que vous avez pû tant perdre à la mort de Madame.

BASSEMINE.

Je te le dis encore une fois, Colombine, tu ne sçaurois concevoir la perte que j'ay faite.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, mon eſprit va peut-être plus loin que vous ne penſez. Vous comptez apparemment pour une grande perte, de n'avoir plus à criailler à toutes les heures du jour, comme vous faiſiez avec feuë Madame ; & vous regardez ſans doute comme une gêne la liberté de pouvoir choiſir à preſent en toute ſeureté de conſcience des Domeſtiques un peu moins malotrus que ceux que vous mettiez auprés de la défunte : car on peut dire que de ſon tems vôtre maiſon étoit un Hôpital en raccourci ; & nous n'avions guéres d'honneur à être ſages parmi des louches, des borgnes, des manchots & des boiteux. Hé, Monſieur, quand le veuvage ne ſerviroit qu'à faire ceſſer les bruits qui ont couru de vôtre jalouſie, je croirois que vous gagneriez aſſez pour ne pas vous plaindre.

BASSEMINE.

Comment donc, Colombine, eſt-ce que le monde me croyoit jaloux ?

COLOMBINE.

On ne diſoit pas cela preciſément ; mais on avoit peine à digerer la ſortie precipitée d'un certain grand Diable, qui étoit toûjours ſi bien mis pendant qu'il demeuroit chez vous.... Là, ce Cadet à la hau-

te taille, qui vous servoit de Facteur ; ne vous en souvient-il plus ?

BASSEMINE.

Bon, c'est un maraud que je chassay parce qu'il ne sçavoit rien.

COLOMBINE.

Le monde dit pourtant que vous ne le chassâtes que parce qu'il en sçavoit trop pour vous. Mais, parlons d'autre chose. Avoüez, Monsieur, qu'on est plus leger de moitié quand on n'a plus de femme.

BASSEMINE.

Il faudroit pour cela, Colombine, n'avoir point une fille, qui me pese plus que cinquante femmes ensemble.

COLOMBINE.

Ah, par ma foy, je vous trouve joly, de vous plaindre d'avoir une fille qui met tout en usage pour ne point passer pour la fille d'un Bourgeois : car enfin vous n'êtes pas encore Secretaire du Roy, & jusqu'à ce que vos Provisions soient expediées, vôtre fille vous fait honneur de chercher à débarbouiller sa naissance par le commerce des beaux esprits, & des gens de qualité.

BASSEMINE.

Elle se feroit bien plus d'honneur à ne voir personne, que d'attirer tous les jours chez moy cinquante pieds plats d'Auteurs,

& autant de Joüeurs de profeſſion, qui font ſoir & matin de ma maiſon une double Academie.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'eſprit bien à contrepoil, pour parler comme vous faites. Ah que vous auriez bon beſoin, pour vous polir, de vous trouver aux Conferences qu'on fait tous les jours ici. Je ne ſçay pas ſi c'eſt à cauſe que j'entens quelquefois les beaux eſprits; mais depuis un tems vous me paroiſſez ſi barbare, que je crois qu'à vous prendre des pieds juſqu'à la tête, il n'y a pas dans toute vôtre perſonne un ſeul grain de politeſſe.

BASSEMINE.

Elle a l'eſprit gâté auſſi bien que ſa Maîtreſſe. Voila ce qu'on gagne avec ces chiens de Poëtes. Et je ſouffrirois que ma fille en vît davantage? Non, Morbleu, je ſerois plûtôt Banquier toute ma vie, que de ne pas exiler de chez moy tout ce trio de faineans, Joüeurs & autres, qui perdent ma fille & mes gens, & m'expoſent chaque jour à payer de groſſes Amandes.

COLOMBINE.

Ah! ce ſont donc les Amandes qui vous font peur? Vous n'en vaudriez que mieux, ſi vous en aviez payé cinq ou ſix, comme bien des gens qui ne ſont peut-être pas

petit Vassal. Oh, que je n'ay garde de choisir pour gendre, un homme qui deffendroit peut-être un jour à ma fille, de me voir trop souvent, de peur de s'encanailler ! Nous sommes dans un tems où l'on ne sçauroit être trop sur ses gardes, il faut profiter des sottises de ses confreres.

COLOMBINE.

Vraiment, vraiment les gens d'Epée sont bien pis. J'en connois qui vont jusqu'à menacer leurs Beauperes de les jetter par les fenêtres.

BASSEMINE.

C'est pour cela que je choisis prudemment un Medecin. C'est un homme qui ne se croira pas plus grand Seigneur que moy. Nous pourrons joüer ensemble à la boule tous les Fêtes & les Dimanches en mon jardin, & delà manger bourgeoisement nôtre gigot. Cela vaut mieux cent fois que ces gens de Robe. C'est un Opera que de donner à manger à ces Messieurs-là ; il faut s'y preparer quinze jours auparavant, & encore au bout du compte, ils croyent qu'il est au dessous d'eux de vous remercier.

COLOMBINE.

Mais en refusant pour Gendre un homme de Robe, vous perdrez un appuy, qui

vous ſerviroit dans vôtre Procés qui eſt prêt à juger. Il eſt aſſez conſiderable, pour vous obliger à ne pas aigrir ce jeune Conſeiller, qui a demandé vôtre Filie en Mariage.

BASSEMINE.

Tu as raiſon ; mais j'ay donné parole à Monſieur Tuëtout, qu'il vint ce ſoir pour convenir de nos faits.

COLOMBINE.

Il faut avoüer que vous êtes bien precipité ! N'avez-vous pas peur que vôtre Fille échape à un Vieillard de ſoixante & dix ans ? Vous devriez bien plûtôt ſonger à ſolliciter vos Juges, cela ſeroit bien plus de ſaiſon.

BASSEMINE.

Mais je ne connois perſonne qui ait des habitudes auprés d'eux.

COLOMBINE.

Hé, mort de ma vie, falloit-il attendre à l'extrêmité pour en chercher ? Vous ne ſçavez encore guéres de Rubriques. Un homme d'eſprit ſçait ſe ménager de longue main la protection de quelque jolie femme, qui dans le beſoin appuye chaudement ſes interêts auprés des Juges : au moins cela donne un grand branle à une affaire.

BASSEMINE.

Cela eſt vray. Mais à qui en veut ce Gentilhomme ?

UN LAQUAIS *entre, avec un juſt'au-corps galonné.*

LA VIOLETTE *de loin à Colombine.*
St, ſt, Colombine.

COLOMBINE.

Hem, hem, la Violette ?

BASSEMINE *à Colombine.*

Es-tu folle de traiter de la Violette un Marquis chamarré comme celui-là ?

COLOMBINE.

Vous êtes bon, avec vôtre Marquis ! C'eſt-là le Laquais du Chevalier Faquinet.

BASSEMINE.

Un Laquais, pauvre ſotte ! Eſt-ce qu'il n'eſt pas défendu aux Laquais de porter des juſt'aucorps galonnez, comme de porter des bâtons & des cannes ?

COLOMBINE.

Oüi, mais Monſieur la Violette eſt un Laquais privilegié ; il a gagné ce juſt'au-corps de Meſtre de Camp à fournir des cartes de Baſſette.

LA

LA VIOLETTE *en s'approchant de Colombine, lui glisse un billet.*

Tiens, voila un Billet de mon Maître pour ta Maîtresse.

BASSEMINE *se saisissant du billet.*

Ouais ! que veut dire ceci ? (*il lit*) *Pour la spirituelle Finette.* Colombine, quelle bête est-ce que cette Finette ?

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas que c'est le nom de jeu de vôtre Fille ? Chaque Joüeur prend des noms à sa fantaisie. L'un se fait appeller le Chevalier Trichardin ; l'autre le Colonel la Réjoüissance, & ainsi du reste.

BASSEMINE.

Bon, bon. (*Il lit la Lettre.*)

L'Abbé Paroly nous pensa désoler hier avec son bonheur. C'est, Mignonne, le plus fortuné Tailleur que je connoisse. Il m'emporta tout en un coup neuf cent pistoles.

BASSEMINE *faisant une reflexion.*

Voila un Taillenr qui fait payer sa façon bien cher. (*Il continuë de lire.*)

Au reste, je dois vous amener ce soir un jeune Proviacial, franc novice au jeu, qui vient ici consigner pour une Charge de Conseiller. De l'air dont il s'y prend, il pourra bien laisser sa Magistrature au fond de quelque Banque ; & il vaut mieux encore que

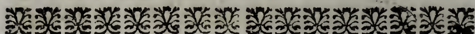
nous en profitions, que l'Abbé Paroly, qui aussi-bien se voit engagé d'honneur à achever de ruiner cinq ou six familles, à qui il a déja fait d'assez bonnes bréches. Au moins, c'est moy qui tailleray ce soir. J'ay eu ce matin des pressentimens de fortune, qui ne me viennent jamais à faux. Bon courage, Mignonne, & bon jour.

LE CHEVALIER FAQUINET.

Ah, Monsieur le Chevalier Faquinet, vous n'en croquerez que d'une dent. Je vais dés ce pas donner des ordres qui vous feront rengaîner vos pressentimens de fortune. Il est tantôt tems que je sois Maître dans ma maison.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Oh, c'est bien tout ce que vous pourrez faire.



SCENE
DE COLOMBINE ET D'ISABELLE.

COLOMBINE.

A Qui diantre en avez-vous donc, pour être de si mauvaise humeur? On ne sçauroit pas tirer une parole de vous. Est-ce que vôtre Pere s'est servi, en vous par-

lant, de quelque mot qui n'étoit pas de l'Academie.

ISABELLE.

Ma pauvre Colombine, épargnez-moy la douleur de me faire songer que je suis fille d'un Mortel aussi Marchand que mon Pere. Ses manieres sont plus rampantes que jamais. Son esprit menace ruine plus il va en avant ; sa raison ne bat plus que d'une aîle, & je desespere tout à fait de son bon sens.

COLOMBINE.

C'est à dire en bon François, que vôtre Pere n'est pas loin des Petites-Maisons.

ISABELLE.

Oh, ma petite chere, c'est-là le moins qui lui puisse arriver. Croirois-tu bien ce que je te vais dire ?

COLOMBINE.

Selon.

ISABELLE.

Il ne veut plus que l'on joüe ici.

COLOMBINE.

Et à quoy veut-il donc que l'on s'occupe ? A faire de la Tapisserie, ou des Cornettes de Marly ?

ISABELLE.

Pour moy, je trouverois moins étrange qu'il s'avisât de retrancher le boire & le manger, que cette douce fondation de

Jeu, qui a naturalisé le beau monde ici. Il faut avoir l'esprit furieusement enfoncé dans la plus épaisse rouille du Comptoir, pour oser interdire le plus honnête amusement de la vie. Quoy, vouloir empêcher qu'on joüe ? Ah, Colombine, soutiens-moy, je n'ay pas la force de survivre un seul moment à une telle attaque.

COLOMBINE.

Mais pour mourir dans les formes, il vous faudroit un Livre de Bassette à la main. C'est une circonstance qui donne un merveilleux relief à la memoire d'un Joüeur.

ISABELLE.

Que tu fais la railleuse hors d'œuvre !

COLOMBINE.

Ne voudriez-vous pas que je fusse l'écho de vos larmes & de vos doleances; & que j'appuyasse de sens rassis le bizarre dessein que vous avez de mourir, parce qu'on vous défend de joüer ? Si vous sçaviez le grand bien que vôtre Pere vous fait...

ISABELLE.

Et où est ce grand bien, je te prie ?

COLOMBINE.

Non, ce n'est pas vous faire un grand bien, que de vous ôter les occasions d'alterer vôtre santé & vôtre jeunesse ? Pensez-vous de bonne foy, que des appas naiss-

sans comme les vôtres, trouvent fort leur compte dans ces agitations continuelles où vous jette à tout moment l'attente d'une carte, qui vous fait secher sur le pied, & changer de couleur vingt fois en un instant? Je ne parle point de la reputation que se fait une Fille qui n'a plus de mere, en attirant chez elle indifferemment toute sorte de gens. Mais aujourd'hui ce ne seroit pas être de mode, que de s'embarasser de sa reputation.

ISABELLE.

Tu crois donc ma reputation reduite au point de crier mercy à tout le monde?

COLOMBINE.

Oh, ne vous y voila pas mal avec vos grands mots! Je vous dis que le Jeu, de quelque nature qu'on le prenne, est plein de dangereuses consequences pour une fille. Je veux que la fortune soit entierement de vôtre parti, & que vous gagniez tout ce que vous pouvez joüer: Il ne faut pas pousser les malheureux jusqu'à la derniere extrêmité. Le gain vous engage à de certaines petites complaisances, qui menent bien loin, quand un homme a l'adresse de profiter de son malheur. Si vous perdez au contraire, c'est bien le diable. Il faut emprunter; car le moyen de demeurer sur sa perte? En empruntant l'on fait

voir ſes beſoins aux gens, & il eſt à craindre qu'à leur tour ils ne découvrent les leurs, & qu'on ne ſe tire d'affaire que par un ſoulagement reciproque.

ISABELLE.

Cela eſt bon entre Corſaires, qui ne donnent que pour recevoir.

COLOMBINE.

Et pour qui donc prenez-vous les Joüeurs. Vrayment c'eſt bien de ces gens-là que nôtre ſexe doit attendre des plaiſirs gratis ! Ils ſe font une telle habitude du Jeu, qu'ils veulent joüer leur jeu en toutes rencontres.

ISABELLE.

Il s'en trouve pourtant, Colombine, de plus humains les uns que les autres.

COLOMBINE.

Oh, je vois bien qu'Aurelio a beaucoup de part à cette exception favorable, & les mille écus qu'il vous prêta dernierement, font ſans doute leur effet. Avoüez la dette, Aurelio ne vous eſt pas tout-à-fait indifferent.

ISABELLE.

Qui, lui, Colombine ? Il n'a point d'honnêteté. Voila trois jours, de compte fait, qu'il paſſe ſans me dire une ſeule douceur. Peut-on aimer les gens aprés une ſi longue diete de galanterie ?

COLOMBINE.

Vous êtes admirable avec vos raffinemens. Eſt-ce que vous prétendez aſſervir une paſſion en forme, un homme qui fait ſon capital de la Baſſette. Dame, il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Vrayment ce ſera bien pis ſi vous êtes jamais mariée. Je connois des maris qui dans toute une année ne diſent pas ſeulement une fois Dieu te gard à leurs femmes.

ISABELLE.

C'eſt ce qui fortifie l'antypatie naturelle que j'ay pour le mariage.

COLOMBINE.

Vous êtes donc dans le deſſein de ne vous point marier.

ISABELLE.

Entre nous, je n'aime point encore aſſez l'homme pour en venir juſques-là.

COLOMBINE.

C'eſt à dire donc, puiſque vous renoncez au mariage, que vous allez faire divorce avec le Jeu.

ISABELLE.

Comment? eſt-ce qu'on n'oſeroit joüer ſi l'on n'eſt mariée?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela: mais il faut regarder le mariage comme l'emplâtre des entêtemens où l'on eſt ſujet à vôtre âge. Vou-

lez-vous donner une couverture ſpecieuſe à l'acharnement que vous avez à joüer ? mariez-vous. Une fille a toûjours cent meſures à garder, que la rage du jeu met le plus ſouvent en déroute. Il ne faut qu'une carte malheureuſe, pour faire avorter tous les plus beaux projets de fierté. Un ſix arrive avant un ſept, en voila aſſez pour faire bouquer la vertu la plus ferme : mais quand on eſt une fois muni d'un bon Surtout d'Hymenée, c'eſt alors qu'on peut joüer à viſage découvert : Plus de ſcrupules, plus de timides bienſéances ; une femme auroit beau s'engager elle & ſon mari, qu'elle ne feroit que ce toute femme a droit aujourd'hui de faire.

ISABELLE.

Voila une belle morale. Mais où prend-on des maris aſſez indulgens pour donner une large carriere aux divertiſſemens de leurs femmes ?

COLOMBINE.

Où l'on les prend ? A la Cour, à la Ville ; rien n'eſt ſi commun à l'heure qu'il eſt. On a ſoin dans les commencemens d'endormir un époux par de petites ſingeries ; on deſcend avec lui juſqu'aux dernieres bagatelles du menage : Dieu ſçait comme la duppe mord à l'hameçon ! Il voudroit avoir toutes les Finances en ma-

niment, pour en faire part à sa femme. Une femme n'est pas plûtôt maîtresse du coffre fort, qu'elle craint de gagner le mauvais air auprés de son Mary. Elle ne mange plus avec lui qu'une fois la semaine. Elle ne rentre gueres au logis que la nuit ne soit fort avancée. Petit à petit elle s'émancipe à découcher. Un Mary se plaint, on le laisse dire ; il s'emporte, & se vange par fois sur quelque garniture de cheminée. Une femme ne laisse pas d'aller toûjours son train ; tant qu'à la fin un pauvre diable d'Epoux se voit forcé à faire disparoître un beau matin le Carosse & les Chevaux de sa femme. Oh, c'est-là où une femme bien sensée, & qui aime le jeu, sçait attendre son Mary.

ISABELLE.

Et que fait-elle encore, Colombine ?

COLOMBINE.

Elle n'a qu'à envoyer une Lettre circulaire à cinq ou six de ces Abbez du bel air ; en voila assez pour attirer bientôt tout Paris dans une maison. Quand on se voit nombre competant pour arborer l'étendart de la Bassette, on commence par s'assurer du Commissaire du quartier, qu'on engage, traitable ou non, à se transporter tous les jours en Robe pour

voir si la Police est exacte parmi les Alpious & les Sept-&-le-va ; & quand la Bassette s'est une fois ancrée dans un logis, croyez-moy, une femme a des ressources de plaisir dont on ne s'aviseoit jamais.

ISABELLE.

Mais si le Mary se jette à la traverse, & qu'il en vienne à quelque extrêmité avec sa femme ?

COLOMBINE.

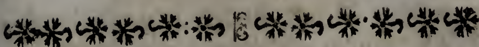
Vous mocquez-vous ? un Mary auroit beau jeu à oser souffler seulement, quand sa femme est sous la protection d'un Commissaire. Dieu sçait comme les Informations voleroient. On prendroit plûtôt à témoin les personnages de la tapisserie, & les bas reliefs de la cheminée, pour couler à fonds un pauvre idiot d'Epoux. Et de plus, où est le Mary assez hardy pour se mettre à dos tous les Aigrefins de la Ville ?

ISABELLE.

Mais un Mary qui voit dissiper son bien, ne peut-il pas demander une separation ?

COLOMBINE.

Vrayment, c'est bien pour le museau des Maris que ces morceaux-là sont faits ? On n'écoute pas seulement les femmes aujourd'huy en matiere de separation ! Mais voyons un peu ce que nous veut dire ce More.



SCENE DU MORE.

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN.

UN Page de mes amis m'yant fait connoître, Mademoiselle, que vôtre équipage abboyoit aprés un More, j'aurois fait conscience de tarder plus longtems à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais-tu faire mon enfant ?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit, à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

C'en est une bonne marque, de chercher à demeurer auprés de vous.

ISABELLE.

Puis que tu sçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment quand on te parle par signe ?

ARLEQUIN.

Assurément, Mademoiselle. Si-tôt que je vois qu'on foüille dans la poche, je m'imagine toûjours que c'est pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Viens-ça, More. C'est qu'il ne m'arrive presque jamais de parler à mes gens : je craindrois trop de me souiller par leur entretien. C'est ce qui fait que je ne reçois personne à mon service, qu'il n'explique à point nommé tous les signes dont je puis m'aviser ; & jusqu'au plus petit Laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes sortes de gestes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah, pour les grimaces, j'y suis grec, ou peu s'en faut. J'ay servi sans contredit les plus grands Grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me suis le plus perfectionné, c'est chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de rôlle à leur service. Ah, la belle Ecole pour un Valet !

ISABELLE.

Tu en es donc sorty bien sçavant!

ARLEQUIN.

Diable, ce n'est pas sur le pied de Laquais que vous devez me regarder. En cas

de besoin, je vous serviray joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend-elle jusques-là ?

ARLEQUIN.

Hé, je croy que quand on a servi des Abbez, on sçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprés des femmes.

ISABELLE.

Quelle est la chose où tu reüssis le mieux ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiselle, c'est dommage que vous n'ayez tant soit peu de barbe, vous avoüeriez bien-tôt qu'il n'y a point de trait d'arbalête que je ne surpasse en vitesse, quand j'ay le rasoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre ! Sçais-tu faire de la pâte tous les mains ?

ARLEQUIN.

Voilà une chose fort difficile ! Pendant tout le tems que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'est point servi d'autre pâte que de la mienne. Il me disoit quelquefois que toutes les femmes de sa connoissance, (& cela alloit bien à la moitié de Paris,) usoient d'une pâte qui les desséchoit d'une maniere qu'on eût pris

leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage ; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'ail, du Soleil, de la pluve, & des baisers mêmes appliquez par des Flamans.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Voila un tresor, Mademoiselle !

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualitez & des plus dégoûtantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepites l'une & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous que c'eſt moy qui ay donné l'invention d'un certain petit inſtrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le Furet des Nouveautez, & la ſentinelle ordinaire du Theâtre ? Malepeſte, il n'y a rien de plus ſouverain contre les Comedies à la glace. Cela eſt ſi vray, qu'un Acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis ; apoſtropher ſuperbement la mort, & morguer les deſtinées au plus juſte ; ſans reſpect de la perruque blonde & de ſon cimeterre à la Romaine, dés qu'il commence à m'aſſoupir, je lui coupe raſibus la parole, & s'il fait mine ſeulement de broncher, je reçois bien-tôt main-forte de vingt écots des plus glapiſſans, qui eſcortent ſans miſericorde le pauvre diable de Comedien juſques ſur les frontieres du Theatre.

COLOMBINE.

Il eſt trop divertiſſant !

ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mêle auſſi de faire des vers ?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf ?

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, cela eſt bon aux Invalides

du Parnasse, de s'amuser à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'est là où je m'attache uniquement. C'est le Thermometre de la raison, & la bequille du bon sens estropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique considerable ?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace à bien des sots, depuis que je m'occupe à cloüer une Preface à un ouvrage fort pathetique, dont un de mes Confreres menace le Public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage pathetique ?

ARLEQUIN.

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers burlesques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphorismes d'Hypocrate en vers burlesques ? Ah, ah, ah !

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me broüiller avec l'Académie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modestie ne fasse moisir deux petites Pieces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air : ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles.

COLOMBINE.

Que sçais-tu si l'on est d'humeur à t'écouter ?

ARLEQUIN.

Voici pour vous mettre en goût. (*Il lit.*) Recepte pour avoir à coup seur des enfans.

ISABELLE.

Ah, Colombine, quel absynthe pour nos oreilles ! J'entrevois là-dedans une cohuë d'obscenîtez.

ARLEQUIN.

Est-ce que ce titre ne parle pas assez François ? Voici quelque chose de plus.

ISABELLE *en lui arrachant la Piéce des mains, & la donnant à Colombine.*

Vois vîte, Colombine, si cela est au nîveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon ! ne faut-il pas s'accommoder au tems ? (*Elle lit.*)

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU ou le Portrait fidele des Passe-volans de la Galanterie.

Aujourd'hui que le Sexe aisément s'accommode
Des gens qui sçavent badiner,
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez sont à la mode.

Car qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le tems d'àpreſent ?
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit Coquet tout plaiſant.
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniere
Qu'il faſſe toûjours le godet.
Entendant ſur tout à merveille,
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille ;
A ſe mordre de tems en tems,
Par maniere de paſſe-tems,
Une levre qu'il tâche à rendre plus vermeille.
Affectant de rire de tout,
Pour montrer qu'il a les dents belles ;
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles !
Pour avoir le plaiſir de les pouſſer à bout.
En garde dans les Thuilleries,
Pour éviter un pied preſt à crotter le ſien :
Faiſant ſon cours aux Comedies ;
Où, ſoutenant à l'aiſe un doucereux maintien,
Son œil voltige autour des Actrices jolies,
Et les bas ne lui coutent rien.
Voila de legers traits de la delicateſſe
Où nos Petits-Collets ſont preſque tous tombez.
Avoüons donc que la molleſſe
Eſt l'appanage des Abbez.

COLOMBINE *aprés avoir lu.*

Cela s'appelle un Laquais univerſel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton Laquais ! Je prétends bien être l'homme de chambre de Mademoiſelle.

ISABELLE.

Sur quel pied pretens-tu entrer chez moy.

ARLEQUIN.

Sur quel pied ? Ma foy, ſur l'un & ſur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages ?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le Partiſan d'où je ſors cinquante écus, ſans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour ſiffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoy en es-tu ſorti ?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiſeries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laiſſer cajoler par ſa femme, parce qu'un jour en revenant de la Doüane, il la ſurprit qui me donnoit de petits ſoufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus ſortir ; & c'eſt à cette ſortie bienheureuſe que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à vôtre ſerviteur.

ISABELLE.

C'eſt bien mon deſſein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & ſçavoir le nom du Partiſan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme ſans tête, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Il ſe nomme ?

ARLEQUIN.

Monſieur Tirepartout, Mademoiſelle.

ISABELLE.

C'eſt aſſez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

ARLEQUIN.

Adieu, donc, Mademoiſelle. (*à Colombine*,) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Iſabelle.*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partiſan, que j'ay la main ſubtile, je vous prie de croire que je ne ſuis pas homme à ſuivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN *à Colombine.*

A tes heures perduës, cinq ou six douzaines de soupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.



SCENE SUR LES ROMANS.

COLOMBINE. ISABELLE *assise dans un Fauteuil qui tient un Roman entre ses mains.*

COLOMBINE.

VOus voila bien enfoncée dans la lecture de vôtre Cyrus ? Apprenez-vous-là les beaux sentimens, pour édifier ce Monsieur Tuëtout, que vôtre pere vous veut donner en mariage ?

ISABELLE.

Laisse-moy, Colombine, m'étourdir un peu sur les bizarreries de mon pere, & ne rappelle point à mon esprit la sale idée

de l'alliance qu'il veut faire avec un Medecin. Fy, fy, que cela ſent mauvais !

COLOMBINE.

Oh ! je crois bien que cela ne ſent gueres bon auprés de ces Heros de Roman, dont vous vous rempliſſez la tête. Le moyen de goûter une ſimple Mule, quand on eſt faite à ces fameux Palefrois, qui ne tiennent point à terre, tant ils vont vîte. Le beau ragoût, je vous grie qu'une douceur aſſaiſonnée de Grec & de Latin, au prix de ces fleurettes appetiſſantes que l'eſprit ſavoure ſi délicieuſement dans les Clelies, & les Polexandres ! Il n'y a qu'une choſe qui me dégoûte des Romans, c'eſt qu'ils ſentent le Plaidoyé à pleine bouche, on y bat trop la Campagne.

ISABELLE.

Il faut bien préparer les évenemens, & ne pas commettre l'honneur du ſexe en le rendant ſenſible au premier rayon de tendreſſe qu'il entrevoit.

COLOMBINE.

Oüi. Mais on ſe paſſeroit bien de tant de voyages, qui ne ſervent qu'à fatiguer deux Amans. Il faut juſtement dix ans pour voyager, & dix ans pour ſe remettre de la fatigue du voyage. De plus, à vôtre avis, un Amant doit-il prendre ſans garantie une Belle qui aura été enlevée cinq

ou six fois avant que de tomber entre ses mains ? On sçait bien que la fidelité se suppose toûjours dans un Roman. Mais, voyez-vous, toutes ces courses dans des Pais si éloignez m'allarment, quand je songe qu'il ne faut quelquefois qu'une Promenade au Moulin de Javelle pour mettre à bout toute nôtre fierté.

ISABELLE.

C'est dommage qu'il n'y ait des hommes qui t'entendent, ils ne laisseroient pas tomber cela à terre.

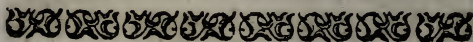
COLOMBINE.

Mon Dieu ! pensez-vous que les hommes ne nous connoissent pas ? Il n'y a que les Poëtes & les Romanciers qui arment nôtre sexe de pointes & de griffes, parce qu'ils ont presque tous des mines qui nous convient à les faire enrager ; mais quand nous trouvons quelque homme qui nous plaît, & qui prend soin de nous le dire avec assiduité, je voudrois bien sçavoir si nous sommes si méchantes qu'on nous fait, & si nôtre cœur ne passe pas pardessus tous les delais mysterieux des Romans. Au moins, dans ces occasions, la conclusion est bien-tôt trouvée.

ISASELLE.

Aurelio vient assez à propos pour t'interrompre.

COLOMBINE.
Vous m'avez dit que vous aviez à le quereller ? Je vous laiſſe le champ libre.



SCENE DU BARON.

ARLEQUIN *déguiſé en Baron.*
COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant, & ſe tournant du côté d'où il eſt ſorti.*

HOla, hé, la Sauſſaye : Qu'on aille dire à la vieille Marquiſe, que je l'envoyeray paître, ſi je n'ay mon quartier avant la fin de la ſemaine. Faites ſçavoir à la Preſidente, que je prens demain des Pillules. Je la diſpenſe de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE *à Iſabelle.*
Vous voyez bien que je ne me ſuis pas trompée.

ARLEQUIN *aprés avoir regardé quelque-tems Iſabelle.*
Oüi, Mademoiſelle, la Renommée ne m'a point ſurfait, en me cornant aux oreil-
les,

les, que vous êtiez le plus joli tendron du monde.

ISABELLE.

Voila, Monſieur, une ſurerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaiſance la plus prodigue. Venez-vous ici de guet à pend pour aſſieger ma ſimplicité ?

ARLEQUIN *en s'aſſeyant.*

Non, j'y viens pour me faire hair. Je ne vois plus les femmes ſur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez pas, Monſieur, d'être pris au-mot ?

ARLEQUIN.

Franchement, je ſuis aſſez ſeur de mon petit fait auprés du ſexe; & j'en enrage. Il faut être né ſous une étoile bien deteſtable, pour être aimé auſſi generalement que je le ſuis !

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez, entre nous, que les femmes ſont devenuës bien folles depuis un tems. J'ay beau prendre tous les devans chez elles pour les dégoûter de moy ; je crois, Dieu me ſauve, qu'elles ſont enſorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue!

ARLEQUIN.

Je ſuis peut-être l'unique Gentilhomme de France, qui ne fait rien perdre à mes gens; & j'ay le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veüille entrer à mon ſervice. En devinierez-vous bien la raiſon?

COLOMBINE.

C'eſt apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos Belles.

ARLEQUIN.

Bon! Eſt-ce que je fais jamais réponſe à perſonne? Sur ce pied-là, j'aurois de quoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Poſtillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent: je n'ay aſſommé que trente où quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que les gens ſont miſerables avec moy. Ils ne ſçauroient faire un pas

ſans que quelque Emiſſaire de Coquetttes ou de Vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire : Ah, mon Dieu, que vous avez un joli homme de Maître ! Ma Maîtreſſe ſe donneroit à tous les diables, & de grand cœur, pour avoir un teſte à teſte avec lui. C'eſt une fatigue enragée de ſe voir tirailler à chaque pas qu'on fait ; & les Valets me demandent cinquante écus d'augmentation de gages, ſeulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon ſervice. Je vois bien qu'il faudra que je me ſupprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laiſſer ſouffrir le pauvre ſexe, ſans lui enſeigner du moins quelque remede contre les feux que vous lui cauſez ?

ARLEQUIN.

Hé, comment diable ſuffire à panſer toutes celles qui ſont folles de moy ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a cauſé la jauniſſe.

COLOMBINE.

Ho, pour cela, Monſieur le Baron, vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Isabelle en lui passant la main sur le genoüil.*

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant vingt ans que je serois à tous les diables, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entierement dégoûté les femmes des Partisans.

COLOMBINE.

Des Partisans ! Vous vous mocquez. Ce sont des gens tres-polis & fort considerez dans le monde. On leur adresse tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy ! c'est qu'il n'y a plus de police dans la Poësie : l'empire des Lettres va le droit fil à l'Hôpital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les Entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel Esprit, qui arrêtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contrebande, qui mettent l'honneur des Muses

à l'encan, & font passer Apollon pour le Menêtrier de la Doüanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long-tems que la Poësie crie aprés une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire : J'appaiseray bien-tôt ses cris. Mais j'ay bien un autre dessein en tête.

ISABELLE.

Le peut-on sçavoir ?

ARLEQUIN.

C'est que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas assez de chambres garnies pour les loger, je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions, soient tenus de me faire foy & hommage ; & cela sans préjudice de mes autres droits : Car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper sur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que vôtre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ça, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir sauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur le Baron. Les conquêtes ſi aiſées ne ſont pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, tête-bleu, c'eſt bien de l'honneur qu'on s'embaraſſe en ce tems-ci ! Quand j'aime, je ſuis fougueux en diable : Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne ; & s'il n'y avoit que moy, tous les Courtiers de la galanterie mourroient de faim. Auſſi-bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les Belles n'ont pas accoûtumé de faire ſoupirer un moment à credit ?

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vons payez ſi bien, qu'on ne vous ſçauroit rien refuſer.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réüſſir auprés des femmes. Voila encore une marchandiſe bien rare, pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourſe ! Je pretens que le ſexe m'en doit de reſte, quand je m'abbaiſſe à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pouſſeroient pas la generoſité ſi loin.

ARLEQUIN.

Je le sçay de reste : Mais si j'allois faire le cruel, les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendresse des Belles par un feu de facilité, & ne pas rabrouer de plein saut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec nôtre merite.

COLOMBINE.

Monsieur le Baron a l'ame belle. Il ne se plaît point à faire des malheureuses.

ARLEQUIN.

Malepeste, je n'en fais que trop. Mais quoy, on ne sçauroit être par tout. Ah l'assommante chose que le merite ! Si cela continuë, je vais faire pension à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en credit.

ARLEQUIN.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc se hâter de venir en mon Hôtel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage pardevant Notaires, à me fournir un secret

pour être moins couru des Belles, dés demain je prens la poste, pour aller subtiliser les Habitans du Païs de la Garonne, (*à Isabelle en voulant l'embrasser.*) Va, mon petit Bouchon, ne te desespere pas. Je suis touché de ta tendresse. Il ne tiendra pas à moy que. . . .

ISABELLE.

Doucement, Monsieur le Baron. Les manieres de Cour ne simpatisent point avec les miennes.

ARLEQUIN *la voulant embrasser de force.*

Est-ce qu'on refuse quelque chose aux gens de ma qualité ? Allons, qu'on me tende le bec incessamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

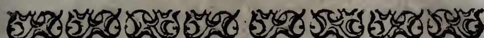
ISABELLE.

Ah le ridicule homme ! je n'y puis plus tenir. Sauvons-nous, Corombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont ! Hola, chut, st, st. (*Il siffle.*) Elles font la sourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.





SCENE
DE BASSEMINE, D'ISABELLE, ET DE COLOMBINE.

BASSEMINE *à Isabelle.*

ENtendez-vous, ma Fille, entendez-vous ?

COLOMBINE.

Eſt-ce que vous la croyez ſourde ? Il y a une heure que vous l'étourdiſſez du merite de vôtre Monſieur Tuëtout. Allez, avec vous il faut avoir bonne tête & bonne patience.

BASSEMINE *à Colombine.*

Paix, impertinente ; eſt-ce à vous que je parle ? Allez voir là-dedans ſi j'y ſuis.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Ah, ſi j'étois en ſa place, je ſçay bien ce que je ferois.

BASSEMINE.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve, ma Fille, Monſieur Tuëtout ſera bien-tôt ici : careſſez-le d'une maniere à lui perſuader que vous mourez d'envie d'être ſon Epouſe.

ISABELLE.

Moy, l'Epouse de Monsieur Tuëtout ? Vous vous moquez, Monsieur, Moy, l'Epouse d'un Medecin ?

BASSEMINE.

Oüi vous, vous, vous, & cent fois vous. J'en suis d'avis ma foy, de lui donner quelque Seigneur de la Cour, qui n'attende pas au lendemain des Nôces à me traiter de Bourgeois ! quelque Tête évaporée, qui me viendra toûjours jetter au nez sa Noblesse, & que je ne verray jamais que quand il sera pressé de ses creanciers ! Je n'ay que faire d'un Gendre qui croye être en droit de mettre tout par écuelles dans ma petite Maison de campagne, & qui me regarde plûtôt comme son Banquier que comme son Beaupere. Ainsi fais ton compte de n'avoir jamais d'autre Epoux que Monsieur Tuëtout.

ISABELLE.

Moy, j'épouserois un homme, chez qui toutes les fluxions & les rhumatismes ont droit de bourgeoisie ! un Vieillard dont la personne est le Bureau d'adresse & le Rendez-vous de toutes les infirmitez humaines.

BASSEMINE.

Monsieur Tuëtout est un homme qui se porte mieux que moy. Il n'a que soi-

xante & dix ans, & n'en paroît pas quarante-deux. C'eſt un homme qui a vêcu toute ſa vie comme un Hermite, & il y a peu de Vieillards auſſi ragoûtans que luy.

ISABELLE.

Il eſt vray que c'eſt un mets fort ragoûtant pour une jeune perſonne, qu'un Vieillard & un Medecin tout enſemble! Le moyen de deſcendre à mille petites careſſes innocentes avec un Epoux qui vous porte aſſidûment le mauvais air qu'il vient de prendre chez ſes Malades? C'eſt tout ce qu'on pourroit faire de permettre à un jeune Medecin d'approcher ſa femme, aprés s'être fait parfumer chez La Cour au retour de ſes viſites.

BASSEMINE.

Ecoute, il n'y a point de milieu. J'attends Monſieur Tuëtout dans une heure au plus tard; tes Parens doivent s'y trouver: ſonge à prendre une bonne reſolution. *Il s'en va.*

ISABELLE *ſeule.*

Oh pour la reſolution, elle eſt toute priſe. O Ciel! un Pere auſſi déraiſonnable meritoit-il de me donner le jour?

COLOMBINE *entre, riant à gorge déployée.*

Ha, ha, ha, ha, ha!

ISABELLE.

Qu'as-tu donc à rire si fort?

COLOMBINE.

Vous êtes ma foy heureuse en visites aujourd'hui. Un des plus fieffez Originaux de la Cour monte avec moy.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on?

COLOMBINE.

Elle dit qu'elle s'appelle la Comtesse de Merlet.

ISABELLE.

Je ne connois point de Comtesse de ce nom-là.

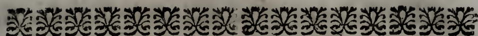
COLOMBINE.

Oh pour elle; elle dit qu'elle vous connoît bien. La voici. (*Se mettant à rire.*) Ha, ha, ha, ha!

ISABELLE.

Je ne suis gueres en état de la recevoir.





SCENE DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguisé en Comteſſe.* ISABELLE; COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant à ſon Laquais.*

OH, oh, diable, Monſieur l'Eveillé, vous êtes curieux ! A quelle Ecole avez-vous appris à lever ſi haut les juppes d'une Comteſſe ? Le Public a-t-il quelque droit ſur ma peau, pour l'éventer comme vous faites ? Que cela vous arrive une autre fois ?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en ſorte qu'on puiſſe remarquer que vous avez un beau gras de jambe ?

ARLEQUIN *lui donnant un ſoufflet.*

Te tairas-tu, Pendart ? veux-tu me faire affront ?

COLOMBINE *à Iſabelle.*

La plaiſante idole de Comteſſe !

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Ah, Mademoiſelle, la maudite engeance

que les Valets ! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins : car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes Coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand'chose, Madame, si j'étois la matiere de....

ARLEQUIN.

Comment, pas grand' chose, Mademoiselle ? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'atraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un Fauteuil.*) Attendez.... Je crois que j'y suis. Le tintamarre de diable, Mademoiselle, que vôtre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-tems dans l'indigence de vôtre veuë, & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vraiment, Madame, je suis confuse de la peine que vous prenez. C'étoit à moy de vous prévenir, par toutes sortes d'endroits. Que je sçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laissé ignorer jusqu'ici vôtre demeure !

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez sçuë, ma petite

Mignonne : A quelle heure me rencontrer chez moy ? Suis-je de taille à demeurer un moment en place ? C'eſt à faire à des Poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées: Pour moy, je ſuis à tout heure par voye & par chemin. Il n'eſt ſaiſon ſi déterminée qui me puiſſe retenir : J'affronte en plein midi les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroît aſſez à mon tein, ſans que je le diſe.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparemment vous attirer un compliment ?

ARLEQUIN.

Bon ! j'attens bien aprés cela pour vivre ? Cela eſt bon à de petites mijaurées, qui mettent toûjours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je penſay ces jours paſſez coleter un jeune Abbé, qui faiſoit aſſaut de compliment avec une petite Precieuſe, qui vous reſſembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la pluſpart des femmes. Elles ſont bien plus graſſes, quand quelque oiſif de la Cour vient leur dire dans un tems de pluye. En verité, Madame, vous faites honte à la lumiere : Le Soleil ſe cache prudemment, de peur d'être obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre

fat vous viendra dire : Mâdame, vôtre conſcience oſe-t-elle dormir en repos, quand vous avez à faire taut de reſtitutions ? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail ; vos yeux le feu du Soleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & vôtre tein celle des lys. Dieu me damne, il faudroit avoir de furieux reſervoirs de complaiſance, pour applaudir de ſang froid à une telle multiplicité de ſottiſes.

ISABELLE.

C'eſt pourtant-là, Madame, le manege du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'eſt que le grand monde, eſt un grand cheval. A propos de cheval, vôtre pere ſonge-t-il à vous marier ?

ISABELLE.

Cela ne preſſe pas, Madame,

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne preſſe pas ? Eſt-ce que je ne ſçay pas les petites neceſſitez du ſexe ? J'ay été fille, peut-être, en mon tems ; & l'on fit bien de me marier de bonne heure : Car dés l'âge de douze ans, je commençois déja à quitter la Poupée, pour m'attacher au ſolide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que vôtre

eſprit vous fit enviſager les choſes d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeſte, c'eſt bien l'eſprit qui agit dans ces occaſions ! C'eſt bien là où le baſt bleſſe ! Attendez à cinquante ans à me parler de l'eſprit des femmes : encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes ſur le bel article.

ISABELLE.

Cela eſt bien juſte, Madame, puis qu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un tein de beterave, oſent empieter ſur nos droits, & attenter ſur nos meilleures pratiques. J'ay fait un ſerment que la premiere de ces vieilles Medailles qui me tendra la joüe, je la lui choqueray ſi rudement, que je lui écacheray ſon ſurtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuſe qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, Pucelle de haut goût, ferez-vous encore bien des façons pour vous ouvrir à moy ſur vos demangeaiſons d'être mariée ?

ISABELLE.

Il faudroit, Madame, que je les eusse auparavant, ces demangeaisons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est moy qui les auray pour elle ! Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant ? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes ?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des faussetez ou des sottises ?

ARLEQUIN.

Vraiment vous y seriez bien venuë, à me dire des sottises ! Des sottises à la Comtesse de Merlet ! La Comtesse de Merlet est bien femme à souffrir des sottises ! Afin que vous l'entendiez, ma Maison n'est ni plus ni moins qu'un Cloître. Je voudrois qu'un Valet eût la hardiesse de prononcer seulement le mot de Pardy devant moy : Je me donne aux cinq cens millions de Diables, s'il boiroit du vin de plus de six mois. Il faut tenir la bride courte aux Domestiques sur le chapitre de l'honnêteté ; & c'est là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle est digne de vous, Madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on dise à la Cour, que ma maison est une maison d'ordure. Il ne

faudroit qu'un étourdy, qui s'allât aviser de conter quelque folie à quelque écervelée ; que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie : En voila assez pour disloquer la reputation de la maison la plus reguliere. Pour obvier aux inconveniens, je ne me sers depuis un tems que de Laquais au dessous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'étois bien embarassée pour les Cochers : car on ne les sçauroit prendre si jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la senteur du fumier, les rendoient moins à craindre que les Laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

ARLEQUIN.

Je suis si revêche sur les matieres de l'honneur, que j'obligeay Monsieur le Comte de Merlet à chasser un grand Laquais des mieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il sourioit quelquefois amoureusement en me versant à boire. Au moins quand j'étois seule avec lui, je ne me croyois pas en seureté.

ISABELLE.

Voila, Madame, une roideur de vertu

qui confond toutes les femmes du tems.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des just'-aucorps brodez à mes Galans ; & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audience.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy, si vous avez quelque petite oppression de cœur ; là, là, n'en faites point la fine : je vous y serviray de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, vôtre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Le Diable m'emporte, si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis fâchée, Madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est à dire, friande, que vous êtes bien avec vôtre godelureau, pour vous passer de mon secours. N'importe, dites-moy son nom ?

ISABELLE,

C'eſt à moy, Madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Petronelle. J'ay la charité de vous épargner les ſottiſes d'une plus longue converſation. Laquais, mes gens, Franc goujat, Preſt-à-tout, l'Intrepide ? Où eſt donc cette valetaille ? Que de coups de foüet ! que d'étrivieres ! (*à Iſabelle qui le ſuit.*) Etes-vous de ma ſuite ?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous aviſez pas de me rien demander : nous ſortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, je ſuis morte, ſi vous m'aſſaſſinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à reſter pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une choſe ſi precieuſe.

ARLEQUIN.

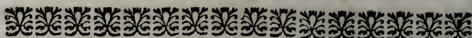
Vous me prenez donc, ma Mie, pour une femme publique ?

ISABELLE.

Ah, Madame, uſez mieux de vos lumieres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon beſoin : car vôtre degré eſt bien obſcur. Juſques au revoir. Serviteur.



SCENE
DE MONSIEUR TUE-TOUT, & de COLOMBINE.

COLOMBINE.

Voila une fille bien obſtinée, de ſe faire tenir à quatre pour vous regarder ſeulement ! Que je vous plains, mon pauvre Monſieur Tuëtout, d'avoir à faire à ce petit Dragon-là !

M. TUETOUT.

Il faut eſperer que l'arrivée de ſes Parens la rendra plus traitable. Mais aprés tout, Colombine, je ne tire point un mauvais augure du peu d'accueil qu'elle me fait. C'eſt ſa pudeur qui joüe de ſon reſte, & nous apprenons d'Hypocrate, qu'une fille, à la veille d'être mariée,

ſent en ſoy de petites ſemences de rebellion contre ſon Conjoint futúr ; d'autant que la nature ſe ſouleve à la veüe des conſequences du mariage : mais le même Hypocrate nous apprend auſſi, que ces mouvemens ne ſont que momentanèz, & ne ſervent qu'à faire valoir à l'Epoux le merite de la poſſeſſion.

COLOMBINE.

Mais vôtre Hypocrate ne dit-il point auſſi que ces petites ſemences de rebellion dont vous parlez, vont quelquefois juſqu'à vouloir deviſager les gens ? Car j'ay vu l'heure qu'Iſabelle alloit ſauter ſur vôtre friperie, ſi vous n'euſſiez gagné au pied au plus vîte.

M. TUETOUT.

C'eſt que mon merite n'a pas encore eu le tems de faire ſur ſon cœur toute l'impreſſion qu'il y fera. Voici la premiere fois qu'Iſabelle me voit ; & entre nous Monſieur de Baſſemine ſon pere nous marie en quelque façon à la mode des Turcs.

COLOMBINE.

Comment, à la mode des Turcs ?

M. TUETOUT.

C'eſt que chez les Turcs la Mariée ne voit l'Epoux qui lui eſt deſtiné, que le jour du mariage.

COLOMBINE.

Ma foy, j'approuve fort la methode des Turcs; car ici quelquefois, à force de s'être vûs avant le mariage, on n'a plus rien de nouveau à se dire le jour des nôces.

M. TUETOUT.

Au reste, je ne suis pas en peine de charmer le cœur d'Isabelle; & quand elle aura fait un tour dans ma Biblioteque, & que je lui auray montré toutes mes antiquitez, je suis seur....

COLOMBINE.

Vous croyez donc qu'Isabelle soit d'humeur à se payer d'antiquailles? C'est bien une fille de son âge qu'on amuse avec des babioles! Encore, si vous parliez de lui montrer chez vous cinq cens differentes sortes de Jeux rangez tous par ordre alphabetique, & que vous vous engageassiez à lui fournir, étant son mary, autant de Joüeurs & d'argent qu'elle en souhaittera, peut-être....

M. TUETOUT.

Comment? Isabelle est donc une joüeuse? Hé! Monsieur de Bassemine ne m'en a rien dit.

COLOMBINE.

Voulez-vous qu'il aille vous dire que sa fille joüe à perdre dix mille écus en une soirée?

soirée ? Que depuis la mort de sa femme elle a fait de sa maison un Theatre de Jeu & de Bel-esprit ? qu'elle est infatuée de cent gredins de Poëtes ; & qu'en un mot elle a toutes les dispositions necessaires pour vous faire tourner la cervelle, si vous l'épousez ?

M. TUETOUT.

Ah ! Je ne sçavois pas cela. Mais encore, Colombine, n'aime-t-elle que le Jeu ?

COLOMBINE.

C'est bien assez, ce me semble ; & le jeu est un acheminement secret à tous les desordres dont une femme peut être capable. On se fait d'abord une douce habitude de voir un certain nombre de gens, qui ne respirent que le plaisir ; on les accoutume à de petites privautez à qui le Jeu sert de couverture. Voila déja la moitié du chemin fait. Il ne faut plus qu'un revers de fortune, pour donner occasion à un Cavalier d'offrir à point nommé sa bourse. Si cette bourse est acceptée, ce qui ne manque presque jamais, à quoy tient, je vous prie, l'honneur d'une femme ?

M. TUETOUT.

Oh, si Isabelle est jamais la mienne, je sçauray bien la dégoûter du Jeu par un remede....

COLOMBINE.

Hè ; Monsieur, la Medecine est déja assez décriée, sans que vous l'alliez commettre, en voulant guerir un Joüeur de son entêtement. C'est comme si vous entrepreniez de faire descendre la Lune en terre.

M. TUETOUT.

A cela prés, qu'Isabelle soit ma femme, & que j'aye le vent de quelque galanterie ; je sçay bien comment je me vangeray.

COLOMBINE.

Sera-ce en allant encore lui faire excuse, & vous jetter à ses pieds, comme il est arrivé à certains autres de nos jours.

M. TUETOUT.

Tu me prens donc pour quelque sot.

COLOMBINE.

Ou bien, ne ferez-vous pas comme ces Epoux commodes, qui se consolent aisément de leurs disgraces domestiques, par les represailles ? Mais je suis folle ! Etes-vous d'un âge à represailles ?

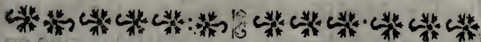
M. TUETOUT.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais voir si Isabelle est moins pigriêche que tantôt.

COLOMBINE *aprés qu'il est parti.*

Il faut que ce diable de Vieillard ait bien la rage d'épouser, pour n'avoir pas donné dans tous les piéges que je lui tendois.

Mais il n'en eſt pas où il penſe, & je remuëray aſſurément Ciel & Terre, pour l'exiler d'ici avec toute ſa Parenté.



SCENE
QUI PREPARE L'ARRIVE'E DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, COLOMBINE.

M. DE BASSEMINE, *entrant comme un deſeſperé.*

AH! ah! ah! Je n'en puis plus, cette affaire-ci me cauſera la mort. Malheureux Pere que je ſuis, d'avoir donné le jour à un ſerpent!

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur? Qu'y a t-il de nouveau?

BASSEMINE.

Ah Colombine! je ſuis deſeſperé, ce n'eſt pas une fille que j'ay engendré, c'eſt un Lutin, c'eſt un.... ah ah ah! je ſuis tout hors de moy.

COLOMBINE.

Mais le mal eſt-il ſi grand?

BASSEMINE.

Cela passe l'imagination. Dechirer en ma presence les articles que nous avions dressez Monsieur Tuëtout & moy, avec ses parens & les miens ! Ah ! ah ! je n'en reviendray jamais.

COLOMBINE.

Hé là là, Monsieur, tâchez un peu à vous r'avoir.

BASSEMINE.

Non non, Colombine, je suis saisi d'une maniere.... Ouf ! Je ne crois pas passer la soirée. *(Il se laisse tomber sur un Fauteuil.)*

COLOMBINE *contrefaisant la pleureuse.*

Il est vray que cela fait pitié. Un Pere.... ah ! qui a une fille,... ah ! qui refuse.... ah ! de se marier. ... ah ! tout franc, Monsieur, cela me fait plus de peine qu'à vous.

BASSEMINE.

Ma pauvre Colombine, n'as-tu point quelque conseil à me donner ?

COLOMBINE *continuant ses fausses larmes.*

Fille ingrate ! ah ! veux-tu faire mourir... ah ! un Pere.,. ah ! qui est la bonté même.... ah ! ah ! ah ! ah !

BASSEMINE.

Parle-moy ſans pleurer, mon enfant; que dois-je faire en cette extrêmité?

COLOMBINE *aprés avoir un peu rêvé, lui dit d'un ton dolent.*

Monſieur, cette affaire ayant fait grand bruit dans le quartier, les méchantes langues ne manqueront jamais d'empoiſonner les choſes, à cauſe de cette convocation de parens qui s'eſt faite avec tumulte. C'eſt pourquoy....

BASSEMINE.

Hé bien?

COLOMBINE.

Si pour éviter le ſcandale, vous vouliez rendre arbitre du fait le premier Commiſſaire du quartier, j'ay en main un homme de probité, & qui eſt de mes parens, qui meneroit les choſes du bel air, & peut-être que la preſence d'un Commiſſaire obligeroit vôtre fille...,

BASSEMINE.

Où loge-t-il ce Commiſſaire de tes parens, que je l'envoye querir.

COLOMBINE.

Il viendra plûtôt quand il me verra. Je vais lui dire que vous l'attendez.

BASSEMINE.

Ne tarde pas, car la choſe preſſe.

COLOMBINE.

Je ſuis à vous dans un moment.

M. TUE-TOUT *arrive.*

M. TUE-TOUT.

Je vous cherche par tout, pour vous dire que vôtre fille vient de faire ſa declaration, qu'elle n'aura jamais d'autre mary qu'Aurelio. Aprés cela il n'y auroit pas de ſeureté pour moy à l'épouſer, & vous trouverez bon que je tourne mes vœux du côté de cette petite Veuve, dont....

BASSEMINE.

Point, point, Monſieur Tuëtout, le mariage ſe va conclure tout à l'heure. Colombine doit m'amener dans un moment un honnête Commiſſaire, qui ſçaura bien mettre nôtre Opiniâtre à la raiſon.

M. TUE-TOUT.

Mais ſi elle ne veut pas?

BASSEMINE.

Il faudra bien qu'elle le veüille quand la Juſtice s'en mêlera; & pourveu que ſes équipées n'ayent point rallenti vôtre ardeur pour elle....

M. TUE-TOUT.

Moy, je l'aime malgré tout ce qu'elle

fait : mais vous jugez bien, Monsieur de Bassemine, qu'il seroit fâcheux....

BASSEMINE.

J'entens du bruit. Voyons si ce sont nos gens.



SCENE DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ARLEQUIN *déguisé en Commissaire.*

COLOMBINE *à Bassemine.*

VOici Monsieur le Commissaire. Il faut qu'il soit bien de mes amis pour l'avoir pû résoudre à venir si promptement. (*Bassemine & Arlequin se font des civilitez muettes.*)

BASSEMINE.

Monsieur avoit apparemment quelque affaire de consequence ?

ARLEQUIN.

J'êtois occupé aprés un petit démenagement ; vous m'entendez bien. C'êtoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit, dont j'ay saisi les Por-

te-feuilles ; & pour éviter le ſcandale, j'ay fait jetter les meubles par les fenêtres.

BASSEMINE.

Meſſieurs les Commiſſaires ſont toûjours ſujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, nôtre Métier ne vaut plus rien. Les Filles d'apreſent ont trop de vertu, pour nôtre profit ; & ſans quelques Joüeurs de Baſſette, à qui nous tendons charitablement les bras, je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de nôtre Charge, de quoy foüetter un chat.

COLOMBINE.

Oh ; vous n'êtes pas ſi malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que quand on a de l'honneur, on ſe tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy, je laiſſe au commun de mes Confreres le ſoin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Patiſſiers qui vendent des chats pour des liévres. Fy, fy, cela eſt trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réüſſir, on a beſoin d'une conſcience ſouple, d'un eſprit alerte, & ſur tout d'une effronterie courageuſe. C'eſt par là qu'on parvient,

& qu'on fait fortune dans nôtre petite Profeſſion.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monſieur, ſi vous voulez entrer; il n'y a point de tems à perdre.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Monſieur, Colombine a du vous dire le ſujet qui....

ARLEQUIN.

Oüi, oüi, elle m'a dit je ne ſçais quoy, que vôtre Femme vous fait enrager.

BASSEMINE.

Ma Femme, Monſieur? Graces à Dieu je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'eſt donc vôtre Fille? Et bien, Fille ou Femme, c'eſt toûjours même pâte.

BASSEMINE.

Oüi, Monſieur, ma Fille eſt une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'Epoux que je lui veux donner. C'eſt un eſprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il? On n'eſt peut-être pas femme ni fille pour rien. Mais ne vous inquietez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains; & je ſçauray...

M. TUETOUT *à Arlequin.*

Ne perdons point de tems, Monſieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN *à Bassemine.*

Voila un homme bien empressé ! Quel interêt prend-il à vôtre affaire ?

BASSEMINE.

C'est l'Amant de ma Fille, & qui par vos soins sera bien-tôt son Mary.

ARLEQUIN *à Bassemine.*

Quoy ? ce vieux Ragot est l'Amant de vôtre Fille ?

BASSEMINE.

Oüi, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire ; car à son air, je l'aurois pris pour un vray remede d'amour.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monsieur le Commissaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de te tant presser, tu ne seras que trop tôt arrivé au but.





SCENE DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN *en Commiſſaire.* M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ISABELLE, COLOMBINE. *Pluſieurs Parens.*

ARLEQUIN *entrant du côté d'Iſabelle.*

ÇA, ça, nous allons bien rire. Un ſiege? (*à Iſabelle.*) C'eſt donc vous, petite perſonne.... Hola, qu'on apporte un ſiege. (*Un Laquais donne un ſiege à Arlequin, qui dit aprés s'y être aſſis :*) Il eſt bien dur.

LE LAQUAIS.

C'eſt qu'aujourd'hui la Juſtice eſt diablement molle. On ne ſçauroit prendre trop de précaution.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Vous ſçavez, Monſieur, que vous êtes l'arbitre de tout. Faites-bien vôtre devoir.

ARLEQUIN *en élevant ſa voix.*

Comment? que je faſſe mon devoir! Eſt-ce que vous me croyez homme à for-

ligner dans l'exercice de ma Charge ?

BASSEMINE.

Ah, Monsieur, je n'ay garde.....

ARLEQUIN.

Apprenez que c'est moy qui renoüe tous les mariages disloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandestins en ma vie.

BASSEMINE.

Monsieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

C'est donc vous, la belle Isabeau, qui refusez d'épouser un membre de la Faculté ? Vous auriez bon besoin pourtant de quelqu'un qui vous chassât vos mauvaises humeurs.

ISABELLE *à Arlequin.*

Monsieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raisons où tout mon Sexe n'est pas moins interessé que moy. Il s'agit de l'interêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne sçaurions nous dispenser de lui donner audience. Mon Clerc, faites faire silence. La Cour a besoin de repos.

ISABELLE *defendant sa Cause.*

Messieurs, dans le déplorable état où

la galanterie se trouve aujourd'hui, il n'est pas étrange qu'une femme soit reduite à entreprendre la Cause de toutes les autres. Nôtre sexe attendroit long-tems en vain qu'un autre prît le soin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac sont devenuës si fort à la mode, les femmes ont cessé d'y être ; & l'amour tout-puissant qu'il est, ne sçauroit plus balancer dans l'esprit des jeunes gens, le fade & brutal plaisir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, Messieurs, si l'Exorde nous mene à la Galere, gare que la peroraison ne nous fasse tomber à la Greve.

ISABELLE *continuant.*

Où est le tems que le beau sexe voyoit assiduëment à ses pieds une jeunesse florissante ? Ce tems qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendresse, où les cœurs venoient par escadrons reconnoître nôtre pouvoir ! Dans ce tems heureux, il n'y eût pas eu de seureté à nous choquer ; & la peine suivoit de prés le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choses ont bien changé de face ; & nous éprouvons sensiblement, que l'empire de la tendresse n'est point à l'épreuve des révolutions. On ne voit plus

à l'heure qu'il eſt, mille infatigables Avanturiers arpenter d'office tout l'Univers, pour ſoûtenir nos querelles ; & l'amour qui ſervoit autrefois à enrichir le ſexe, ne ſert aujourd'hui qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il eſt vray : Car je ſçay des femmes qui ont vendu juſqu'à la houſſe de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE *continuant.*

Ce n'eſt point dans nôtre ſiecle qu'il faut chercher ces Heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles deſolations de la guerre, & ſe mettoient par là de part avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'hui la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable : on leſine juſques ſur les petits ſoins ; & bien loin de ſe dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne ſon cœur qu'avec des reſerves. Mais ce qui a le plus contribüé à décrier la galanterie, c'eſt l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous uniſſant tous les jours à d'imbecilles Vieillards : Nation de tout tems reprouvée dans toute l'étenduë de l'Empire amoureux. Ces aſſortimens bizarres, que l'avarice ſuggere à nos peres, ouvrent la porte à des abus ſans nombre. C'eſt la Pepiniere des ſeparations, & le

revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui ſont ſans ceſſe à l'affus de ces ſortes de mariages. Auſſi penſe-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un conſentement pour les liens que nôtre cœur abhorre, & contre qui nôtre liberté (pour ne rien dire de plus) ne ceſſe point de reclamer? Croit-on qu'il y ait des filles aſſez novices, pour prendre aiſément le change en fait de mariage? Et la douce idée que nous nous en faiſons, eſt incompatible avec les auſteritez où nous veulent accoûtumer les maris à lunettes. Ne ſçavons-nous pas que l'hymen eſt une eſpece de milice, dont les enfans & les vieillards ſont également incapables? Ne ſçavons-nous pas qu'il en eſt du mariage, comme du feu ſacré des Veſtales, qu'il falloit entretenir religieuſement, ſous peine de la vie. ...

ARLEQUIN.

Il eſt vray; & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, qu'il ne peut ſouffler que du derriere?

ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que faſſe un vieux Barbon ſous la banniere de l'hymen, ou plûtôt quelle figure veut-on que faſſe une jeune perſonne auprés d'un époux qui la catechiſe à toute heure, qui compte tous

les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ses proüesses du tems passé ? Un bourru, qui fait un crime à sa moitié d'un ruban ajoûté à sa coëffure, & qui donne la question à ses serviteurs sur les démarches les plus innocentes de sa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies, dont la vieillesse est exercée, ny de cette toux insupportable qui est la Musique ordinaire d'un vieillard. Ah, Messieurs, que de raisons pour justifier une femme qui peut gagner sur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard ! Ce n'est pas que je ne trouve quelque chose d'heroïque dans la triste fidelité dont on a le courage de se picquer envers des maris faits de la sorte : Mais il faut que je confesse hautement ma foiblesse. Dans une pareille extrêmité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais démordre de la haine que j'auray conçuë une fois pour le vieillard qui osera attenter à ma liberté.

COLOMBINE *veut défendre les Vieillards, en faveur de Mr Tuë-tout : Mais lui qui connoît son ironie, l'en empêche ; & renonçant au Mariage d'Isabelle, dégage Bassemine de la parole qu'il lui avoit donnée. Isabelle épouse Aurelio, & la Comedie finit.*

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

COMEDIE EN UN ACTE.

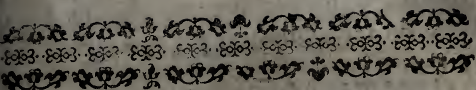
Mise au Theâtre par Monsieur Delosme de Montchenay, & representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 14. Fevrier 1688.

ACTEURS.

CINTHIO, Vieillard.
ISABELLE, Femme de Cinthio.
COLOMBINE, Baronne.
ARLEQUIN, Chevalier.
MEZZETIN, Comte.
PIERROT, Valet de Cinthio.

La Scene est à Paris chez Cinthio.


LA
CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMES
Cinthio
Arl. Chevalier
Colom.e



LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE I.

PIERROT, CINTHIO.

PIERROT.

QUand je penſe à par moy ce que c'eſt qu'une Femme, franchement ça me démantibule tout mon pauvre eſprit ; car il n'y a point de lime ſi rude, ni de charette ſi mal-aiſée à gouverner. J'ay beau fermer la porte, nôtre maiſon ne deſemplit point de Chevaliers & de Marquis. Un Laquais apporte une Lettre ; le Maître en vient querir la réponſe ; toute la nuit au Bal ; tant que le jour dure en feſtins, ou à la Comedie. Ah, le bon petit train pour un Bourgeois de l'âge de nôtre Maître ! Si j'étois propre au mariage, pour ſi peu que ma Femme m'en-

voyeroit à ſouper ſur une aſſiette ! Ma foy, on n'endormiroit pas comme cela le petit.

CINTHIO *ſortant de Table, ſa Serviette à ſa main, & ſe rinſant la bouche, dit en approchant de Pierrot :* Pierrot ?

PIERROT.

Monſieur ?

CINTHIO.

A la fin pourtant me voila maître chez moy, & une fois en la vie j'ay ſoupé à huit heures. Il n'eſt rien tel, mon amy, que de ſe faire craindre, & d'avoir de la vigueur dans le commencement d'un ménage. Malepeſte, du train que ma Femme y va, ſi je n'y mettois ordre, on me prendroit bien-tôt pour un....

PIERROT.

Vous avez beau faire, Monſieur, on vous prendra toûjours pour ce que vous êtes.

CINTHIO.

Que veux-tu dire, Faquin ?

PIERROT.

Moy ? rien, Monſieur, je ne parle pas.

CINTHIO.

Comment Maraut, tu ne parles pas ? Ne viens-tu pas de dire que j'ay beau faire,

qu'on me prendra toûjours pour ce que je suis.

PIERROT.

Oüi, Monsieur.

CINTHIO.

Hé bien Coquin, qu'est-ce que je suis ?

PIERROT.

Puisque vous le voulez sçavoir, vous êtes un fou d'avoir épousé une Chevre de dix-sept ans, qui ne trouve point de pire maison que la vôtre, & qui a toûjours à ses trousses un tas de gens de Cour, dont la hantise à la fin produira quelque Bicestre.

CINTHIO *à part.*

Voici un Marousle qui sçait quelque chose.

PIERROT.

Franchement, ces drôles-là sont un peu trop fringans.

CINTHIO.

Comment donc ?

PIERROT.

En un quart-d'heure ils en font plus entendre à Madame, que vous ne lui en diriez en trois ans.

CINTHIO *à part.*

Oüais ! qu'est-ce que tout cela veut dire ? Tâchons de nous éclaircir. Il est vray que la jeunesse d'à-cett'-heure va terriblement vîte.

PIERROT.

Vous ne ſçauriez le croire, Monſieur.

CINTHIO *à part.*

Ouf ! il y a là quelque choſe. Mais, dis-moy, Pierrot, ma Femme a-t-elle quelque accointance avec des gens de qualité ? En vois-tu venir quelqu'un au logis ?

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites ? Eſt ce que vous ne voyez pas auſſi-bien que moy ? Leur Caroſſe bouche toûjours nôtre porte, & vous empêche la plûpart du tems de rentrer.

CINTHIO.

Eſt-ce que tous ces Caroſſes-là ne vont pas chez cette Baronne qui demeure au ſecond étage ?

PIERROT.

Oüi, de par tous les Diables ils y vont ; mais la Baronne les envoye chez nous dés que vous avez le dos tourné.

CINTHIO.

Sur ce pied-là j'en tiens. Et quand ils ſont chez nous, Pierrot, vois-tu quelque choſe.... qui ſoit.... là... quelque choſe contre....

PIERROT.

Je n'en vois par ma foy que trop, je voudrois bien n'en avoir pas tant veu.

CINTHIO *à part.*

Ah Ciel ! Mais encore qu'as tu veu ?

PIERROT.

Ce que je voudrois n'avoir point veu.

CINTHIO *à part, & en se touchant la tête.*

C'est à dire que.... (*Haut.*) Et qu'est-ce que tu voudrois n'avoir point veu ?

PIERROT.

Ce que j'ay veu, Monsieur.

CINTHIO.

Ah l'infidelle ! Au bout de trois mois de mariage ! Mon pauvre Pierrot, ne me fais point languir, dis-moy bonnement comme tout cela s'est passé ?

PIERROT.

Tenez, je vous vas tout dire, car je suis franc comme osier. Je faisois semblant de donner à boire au Perroquet.

CINTHIO.

Hé bien ?

PIERROT.

Il est arrivé qu'en lanternant autour de la Cage....

CINTHIO.

Tu as veu apparemment.

PIERROT.

Non, je ne pouvois pas voir ; car, sauf vôtre respect, je tournois le dos à Madame.

CINTHIO.

Mais enfin Pierrot, que disoient-ils ? que faisoient-ils ? veux-tu me faire perdre patience ?

PIERROT.

Vous ne le sçaurez que trop tôt, Monsieur. Ils disoient. . . .

CINTHIO.

Quoy ?

PIERROT.

Hé mais, ils disoient. . . .

CINTHIO.

J'enrage.

PIERROT.

Ils disoient, Monsieur, qu'il étoit heure d'aller à la Comedie, & que s'ils ne se dépêchoient, ils trouveroient toutes les Loges prises.

CINTHIO.

Coquin ! depuis un quart-d'heure tu me tiens le poignard dans l'ame pour me faire confidence d'une sottise.

PIERROT.

Hé non, ce n'est rien d'aller à la Comedie avec un Chevalier ! ce n'est rien d'être placée aux premieres Loges ! ce n'est encore rien à une Femme comme la vôtre, de se faire rouler dans un beau Carosse !

CINTHIO.

CINTHIO.

Que tu es brutal mon ami avec ton Caroſſe ! quel mal cela fait-il à l'honneur d'une Femme ?

PIERROT.

Ho, puiſque vous ne ſçavez que cela, je vous apprends moy, que c'eſt une pernicieuſe drogue, & que tous ces Prêteurs de Caroſſes ne cherchent qu'à mettre des Bourgeoiſes à mal.

CINTHIO.

Au travers de ces ſottiſes, je ne laiſſe pas d'entrevoir que ma Femme depuis un tems eſt chagrine d'aller à pied, & que ces Meſſieurs qui la promenent pourroient à mes dépens demander le payement de leurs courſes. Dis-moy un peu, Pierrot, quand ma Femme parle de moy avec ce Chevalier, comment s'en explique-t-elle ?

PIERROT.

Ho pour cela, Monſieur, fort honnêtement ; c'eſt morguoy une gentille Commere, qui vous rend bien juſtice.

CINTHIO.

Eſt-il poſſible ?

PIERROT.

Vous ne ſçauriez croire tout ce qu'elle en dit.

CINTHIO.

Mais encore ?



PIERROT.

Elle dit ma foy, que ses parens l'ont sacrifiée ; que vous êtes trop vieux pour elle ; que vous ne faites que cracher la nuit ; & que si vous ne mourez pas au plus tard dans un an, elle priera ses amis de vous enterrer tout en vie. Ma foy, Monsieur, elle arrange cela tout au plus juste.

CINTHIO.

Et que répond le Chevalier à cela ?

PIERROT.

Pour un homme d'épée, je le trouve assez posé, il la console du mieux qu'il peut ; il lui promet de l'épouser si-tôt qu'elle sera veuve ; il badine avec elle ; il place des mouches sur son visage. Tout franc, Monsieur, je pardonne à Madame, de s'en divertir, car c'est un drôle de corps, qui a de petites gestes aussi bouffonnes. Je gage que vous l'aimeriez si vous aviez veu toutes les singeries qu'il fait autour de vôtre Femme.

CINTHIO.

Tais-toy animal, je n'en veux pas sçavoir davantage.

PIERROT.

C'est pourtant un Compagnon qui a de bonnes reparties, & qui.... Malepeste comme on frappe ! Oh dame, ce coup-là.

c'est Madame qui revient ; la voila justement avec sa diable de Baronne.

CINTHIO.

Je lui vais laver la tête, & de la bonne sorte.

SCENE II.

ISABELLE, LA BARONNE, CINTHIO, PIERROT.

ISABELLE.

AH ma chere, que de pauvretez, que de fadaises, que d'impertinences dans une seule Comedie ? N'admirez-vous point la Cause des Femmes chez les Italiens ? Oh pour le coup nous tombons-là en d'assez plaisantes mains.

CINTHIO *à part.*

Pierrot a raison, elle est trop jeune pour moy.

COLOMBINE.

Oh pour cela, Madame, vous en voulez d'ailleurs aux Italiens ; car à tout prendre, la Piéce n'est pas mauvaise, & ma complaisance ne sçauroit décrier une chose qui plaît à tout Paris. Pour moy, Madame, j'en suis charmée, ce qui s'appelle charmée.

ISABELLE.

Ah, Madame ! quelle playe vous faites au bon ſens ! Je crois que voila la premiere fois que vôtre diſcernement eſt tombé en défaut. Vôtre eſprit là-deſſus vous doit faire de violens reproches. Vous n'y penſez pas, Madame, quand vous accordez vôtre eſtime à une ſatyre ſi empoiſonnée.

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne frondez point la ſatyre, s'il vous plaît. C'eſt tout ce qu'il y a de joli ; elle eſt d'un piquant & d'un âpre qui fait plaiſir, je vous jure.

CINTHIO *à part.*

Que de ſottiſes ! Elles ſont toutes deux folles.

ISABELLE.

Chacun a ſon goût, Madame. Pour moy je ne ſçaurois ſouffrir qu'on y déchire les Femmes, & qu'on ne diſe qu'un mot en paſſant de ces brutaux de Maris. (*à Cinthio.*) Ah ! vous voila, Monſieur ! Et que veut dire ce Curedents ? Auriez-vous bien ſoupé ſans moy ?

CINTHIO.

Me ſuis-je obligé par mon Contrat à vous attendre tous les jours à dix heures, & à ne pouvoir ſouper ſans vous ? Madame, vos manieres vous attireront du

chagrin ; & une fois pour toutes, je pretens être maître chez moy.

ISABELLE.

Vous le maître ? & depuis quand donc ? Vous ne l'aviez pas encore pris d'un ton si familier.

CINTHIO.

Je le prendray du ton qu'il faut pour vous faire rendre à mes heures, & pour vous empêcher de courir les ruës avec un tas de faineans, qui. . . .

ISABELLE.

Pauvre homme ! vous me faites pitié ! Croyez-moy, allez-vous mettre au lit, vous en avez besoin ? Les gens de vôtre âge devroient être couchez dés six heures.

COLOMBINE.

Cela ne commence point trop mal.

CINTHIO.

Vous prétendez-donc, Madame l'étourdie, me traiter à peu prés comme un honnête Valet ? Non, morbleu, non, je ne le souffriray pas, & j'y mettrez bon ordre.

ISABELLE.

Je vois bien que vous avez soupé tout seul, & que pour vous desennuyer, vous avez pris soin de boire. Laquais qu'on le mene doucement à sa chambre, & qu'on

le soûtienne de peur qu'il ne s'estropie.

CINTHIO.

Prenez garde vous-même que je ne vous redresse, s'il vous arrive jamais de faire de pareilles équipées.

ISABELLE.

Quand il sera couché, qu'on ferme bien ses rideaux, de peur qu'il ne s'enrhume.

PIERROT.

Voila mardy ce qu'on appelle une maîtresse Femme !

COLOMBINE.

En verité, Madame, c'est à vous à gouverner un mary. Oh que je vous sçais bon gré de le mettre d'abord sur le bon pied ! Avec ces animaux-là, si on ne tient la bride un peu haute, ils se donnent un droit d'empire, dont ils ne reviennent jamais. Une Femme avisée ne sçauroit trop tôt montrer les dents à son mary.

ISABELLE.

Oh, il est en bonne main, Madame, laissez-moy faire.

COLOMBINE.

La franche rusée ! on ne diroit pas qu'elle y touche. Ce n'est pas qu'à tout prendre, vous avez encore trop d'égards pour ce vieux fou-là. Il y a mille Femmes à vôtre place qui le feroient interdire,

& qui se saisiroient de la clef du coffre-fort.

ISABELLE.

C'est par où j'ay commencé, Madame.

COLOMBINE.

Mais voici le Chevalier Sbrufadel? C'est lui-même, Madame, qui nous a abandonné à l'indiscretion de la foule, & qui aura pris party avec quelque Marquisailles.

SCENE III.

ISABELLE, ARLEQUIN *en Chevalier*, LA BARONNE.

ISABELLE.

CEla est fort beau, Chevalier, que des Femmes de nôtre qualité reviennent de la Comedie sans homme!

ARLEQUIN.

A ma place, Madame, vous eussiez été plus embarassée que moy. Sçavez-vous qu'à la lettre j'ay eu trente Carosses sur les bras, & que tout ce qu'il y a de Chevaux à Paris, étoient aujourd'hui à la Comedie? Hé bien, qu'a dit le Bourru à vôtre retour?

ISABELLE.

Ce que diſent d'ordinaire les gens de ſon âge. Il a grondé, je l'ay crû ivre, un Laquais l'a mené coucher, & voila tout. La Violette, qu'on nous prepare à manger ?

COLOMBINE.

O çà, Chevalier, en attendant le ſouper, dites-nous de bonne foy ce que vous penſez de la Comedie ?

ARLEQUIN.

Moy, Madame, Dieu me damne ſi j'en penſe rien. Et où eſt le mot pour rire dans cette Piece-là ?

ISABELLE.

Vous voyez pourtant, Baronne, que le Chevalier eſt de mon party.

ARLEQUIN.

Fy, cela crie vengeance, c'eſt une farce à Laquais.

COLOMBINE.

Mais tout Paris la voit.

ARLEQUIN.

C'eſt que tout Paris ne ſçait que faire, & qne la Comedie eſt le Rendez-vous des Faineans.

COLOMBINE.

Mais encore, Chevalier, qu'y trouvez-vous de ſi deteſtable ?

ARLEQUIN.

Moy ? Tout.

ISABELLE.

Et le Baron de Trousignac, Madame, l'approuvez-vous, quand il se vante que ses conquêtes l'importunent, & que l'empressement des Femmes lui fera abandonner la Ville ?

ARLEQUIN.

Je lui pardonnerois s'il étoit fait comme moy. Mais ils font joüer ce rôle-là par le plus damné visage, & par le plus maudit Comedien. . . . . Je vous dis encore un coup qu'il n'y a rien d'assorti dans cette Piece-là. Diable ! je m'y connois, il m'en passe assez par l'oreille.

ISABELLE.

O ça, Madame, comment sauverez-vous cet abominable endroit du Moulin de Javelle, où l'on prétend qu'une colation fait trebucher l'honneur des Femmes ? Le Theatre ne rougit-il point d'un si horrible sentiment ?

COLOMBINE.

Pour une jeune personne, Madame, vous prenez les choses bien au pied de la lettre. Ne voyez-vous pas que c'est un coup de verge qu'on donne à mille coquettes, qui prennent là leur lieu d'assemblée ?

ARLEQUIN *en riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!

COLOMBINE.

C'eſt une vraye convulſion, Chevalier, qui vous vient de prendre.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, ſi je puis ſonger ſans rire à la coëffure de la Comteſſe de Merlet. C'eſt ſelon moy le meilleur endroit de la Piece.

ISABELLE.

Baronne, quand vous me devriez battre, il faut, ma petite chere, que je fronde encore, *Apollon Meneſtrier de la Doüanne.* La groſſiereté!

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas le plus foible endroit, Madame, ſongez-y bien.

ARLEQUIN.

A vous dire vray, il m'a frappé; & je trouve que ſi Apollon pouvoit une fois entrer dans les Groſſes Fermes, les Poëtes en ſeroient mieux vêtus de moitié, & les Auteurs auroient de quoy porter des manteaux d'Ecarlatte.

COLOMBINE.

Croyez-moy, il y a un peu de bile ſur le jeu.

ARLEQUIN.

Non, ou la peſte m'étouffe. Mon Me-

decin m'a purgé il n'y a que trois jours.

COLOMBINE.

Comment trouveriez-vous cette Piece bonne, Madame ? vous n'avez fait que causer d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN.

Pour moy, je n'en aurois pas perdu une goutte, sans une maudite Brandebourg qui me cornoit à tous momens aux oreilles, que la Piece ne valoit pas le Diable, mais que les Comediens y gagneroient furieusement d'argent. Je me soucie morbleu bien que les Comediens profitent d'une Piece qui me déplaît ?

COLOMBINE.

Malgré vôtre chagrin, Monsieur le Chevalier, n'en avez-vous rien retenu ?

ARLEQUIN.

Oüi da, oüi, j'en ay retenu : A vous dire vray, je ne m'applique gueres qu'aux grandes choses. Je n'ay pas perdu un de ces *glou, glou, glou, glou* ; cela fait ma foy le sublime de la Piece ; & entre nous, s'il y a quelque chose de passable, c'est le rôle du Laquais de la Comtesse. Tout le reste n'est que bagatelle.

COLOMBINE.

Avoüez, Madame, que la bourse de deux cent Loüis trouvée par Arlequin, est une Scene à manger.

ARLEQUIN.

C'eſt là de par tous les Diables où je vous attends. Avec vôtre Arlequin ! Depuis que je me connois, je n'ay jamais veu un ſi effronté marouffle. Il vient inſolemment dire à tout un Parterre, qu'il a trouvé deux cent piſtoles. Sur ſa parole on le croit, tout le monde en eſt bien-aiſe. Quand ce vient au fait & au prendre, le coquin l'a rêvé. Voila-t-il pas une belle excuſe à ſept ou huit cent perſonnes qui en ſont la duppe ?

COLOMBINE.

Tout au moins, vous me paſſerez la Scene de la Hotte ; car malgré vous elle eſt inimitable.

ARLEQUIN.

Ah la diabolique choſe ! Il faut que le Maître-d'Hôtel n'ait ny foy ny loy, pour faire porter à Arlequin cinquante livres de viande, vingt pains de Goneſſe, & le reſte de la proviſion. Fy, c'eſt ſe moquer d'éreinter comme cela un homme ſans miſericorde & ſans conſcience ! Voila qui eſt fait. De mes jours je n'y retourne.

ISABELLE.

Vous ne tiendrez pas vôtre courage, Chevalier, vous êtes trop accoquiné à la Comedie pour la quitter.

ARLEQUIN.

J'iray peut-être comme beaucoup d'autres, voir encore cette Piece quatre ou cinq fois, mais ce n'eſt ma foy que pour la haïr, & pour me confirmer qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Et moy, je ſoutiens que les Scenes Françoiſes ſont ſans reproches, & que l'économie de la Piece eſt tres-judicieuſe.

ARLEQUIN.

Qu'oſez-vous dire là, Madame? En donne-t-on à garder à un homme comme moy, qui a le contrepoids des regles du Theatre dans ſa tête? Je vous dis qu'il n'y a point d'unité dans le ſujet; car les Acteurs ſe roſſent perpetuellement ſur le Theatre; point de tems obſervé, puis que les Italiens joüent en un ſoir ce qui ſe doit paſſer en vingt-quatre heures. Jamais on n'enſanglante la Scene; Mezzetin creve l'œil d'un homme en duel. Enfin c'eſt un deſordre & un charivary du Diable, & ſomme totale, j'abhorre la Cauſe des Femmes; je la deteſte, & quoy que l'on m'en puiſſe dire, je n'en veux jamais entendre parler.

ISABELLE.

En un mot comme en mille, Madame, le Chevalier n'en veut point démor-

dre, il n'y trouve rien de bon.

ARLEQUIN.

Ma foy, ſi on avoit ôté les Entr'Actes, je ne vous en dedirois pas.

COLOMBINE.

Ah pour le coup, Chevalier, c'eſt là (*en montrant le front*) où il vous tient; car il n'y a point dans la Piece d'Entr'-Actes.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'Entr'Actes! Comment appellez-vous donc toutes ces piroüetes, ces grands accueils, & ces chaudes embraſſades que les gens du bel-air font ſur le Theatre pendant qu'on mouche les chandelles? C'eſt cela qu'on appelle de veritables Scenes de mouvement & d'action. Demandez plûtôt au Parterre; je ſuis ſeur qu'il ſera de mon avis.

COLOMBINE.

Depuis que je vous connois, Chevalier, je ne vous avois point veu ſi farouche. Tout de bon, c'eſt une maladie.

ARLEQUIN.

Oüi, Madame, dont je ne gueriray jamais; car la Piece, les Acteurs, le Theatre, tout m'offenſe, & tout me ſcandaliſe.

ISABELLE.

Cela paſſe la raillerie, Madame; le

Chevalier eſt fâché. Quoy ? vôtre fiel ſe répand juſques ſur les Acteurs ?

ARLEQUIN.

Sur les Acteurs, ſur les Actrices, & même ſur les Chandelles qui éclairent de ſi méchantes choſes.

COLOMBINE.

N'eſt-ce point auſſi, Chevalier, que la premiere Loge vous a ſemblé un peu chere ; car trois Loüis d'or de dépenſe diminuent beaucoup le merite d'une Piece.

ARLEQUIN.

Avec les Femmes l'argent ne me coûte rien ; mais j'enrage tout vif, quand je paye une Comedie Italienne, & que je ne vois point Scaramouche, & que je n'entends parler que François.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? c'eſt où Arlequin triomphe.

ISABELLE.

Hé bon Dieu ! ne ſe deſabuſera t-on jamais de cet Arlequin ? Pour moy, je lui trouve ſi peu de naturel, & des geſtes ſi forcez, que la plûpart du tems je ne l'écoute que par complaiſance.

ARLEQUIN.

Voila ce qu'on appelle une Femme toute paîtrie de raiſon !

COLOMBINE.

Et Scaramouche, Madame ?

ISABELLE.

C'eſt ma bête, je ne le ſçaurois ſouffrir.

ARLEQUIN.

L'Ombre de cet homme-là, vaut pourtant mieux que toute la Cauſe des Femmes.

ISABELLE.

Je ne ſçaurois que vous dire, je m'accommoderois mieux de Pantalon.

ARLEQUIN.

Diable ! vous avez le goût bon ! Voyez s'ils font joüer pas un de ces gens-là dans leurs Pieces ? & vous voulez que je la trouve bonne ? Non, morbleu, non, il ne ſera pas dit que j'auray proſtitué mon eſtime. Point de Pantalon dans une Piece ? C'eſt-là de par tous les Diables, c'eſt-là où le bon ſens des Italiens a beſoin de bequille.

COLOMBINE.

Ah, Madame, nous allons avoir un vray plaiſir. Voila le Comte Conſtantin, le plus fat de tous les hommes, & celui qui s'en fait le plus accroire.

ISABELLE.

Chevalier, c'eſt un vray homme à vous prêter le colet.

ARLEQUIN.

Il me ſemble que je n'ay point veu ce viſage-là à la Cour. Qu'il a l'air épais !

COLOMBINE.

Comment l'auriez-vous veu ? C'eſt un Seigneur d'Italie qui n'eſt ici que depuis peu de jours.

ARLEQUIN.

On voit bien qu'il a l'air étranger.

SCENE IV.

ISABELLE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, & le COMTE CONSTANTIN.

MEZZETIN *en Comte.*

BUona notte, Signori, ſervitor Signori. Che fate ? come ſtate ? dove ſie andati ?

ARLEQUIN.

Signori, Signore, fati, ſtati, andati ! Oh, par grace, Monſieur le Perroquet, parlez mieux que cela. *Fati, ſtati, andati Signori !* ha ! ha ! ha ! *(Il rit.)*

ISABELLE.

Tout-beau, Chevalier, tout-beau ; voila des coups à brûle-pourpoint.

MEZZETIN.

La Lingua Italiana è bella, e buona, ma non por voi che non l'intendete.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu, je ne l'entends pas ? Eſt-ce que j'ay la phyſionomie ſourde ? Quand vous voudrez, Monſieur de l'Italie, nous ferons aſſaut d'oreille enſemble.

COLOMBINE.

Ne vous fâchez pas, Mouſieur le Comte, des manieres du Chevalier. C'eſt un folâtre qui n'aime qu'à rire. Avez-vous été à la Comedie Italienne ?

MEZZETIN.

Si Signora.

ARLEQUIN.

Eſt-ce là parler Italien, ventrebleu ? *Si Signora, ſi Signora.* Il faut dire à pleine bouche : Oüi, Madame, & voila parler le bon Italien de France.

MEZZETIN.

Che ſpropoſito !

ARLEQUIN.

Vous autres Italiens, vous avez beaucoup de materiel, rien de mignon, point de delicateſſe. Hé morbleu, vive les François. *(Il ſe donne des airs en ſe promenant.)*

ISABELLE.

Oh, pour cela, j'en demeure d'ac-

cord, ne vous en déplaiſe Monſieur Conſtantin.

MEZZETIN.

Son bene sforcenato di non piacervi, Madama. Ma che trovate in me di piu mal fatto che nel Cavaliere ?

ARLEQUIN.

Hola, l'amy, hola. Eſt-ce que vous voudriez faire comparaiſon avec moy ? Avez-vous la taille auſſi degagée que la mienne ? Vous ſçauriez-vous donner des airs panchez comme moy ? Pour ce qui eſt de la démarche, aprés moy il faut tirer l'échelle. Danſeriez-vous un menuet auſſi mignonnement que moy ? (*Il danſe.*)

MEZZETIN *en riant.*

Ha, ha, ha !

ARLEQUIN.

De quoy riez-vous, Magot ? Eſt-ce que vous y trouvez à redire ? Croyez-moy, mettez-vous de mode, pour familiariſer avec des gens de qualité comme moy.

MEZZETIN.

Forſe il mio veſtito non è alla moda ?

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien à la mode que le viſage ? Voyez, Madame, c'eſt du Caffé tout pur.

MEZZETIN.

Oh, questo è troppo.

COLOMBINE.

Treve de complimens, Messieurs; & vous, Chevalier, faites-lui plus de quartier. Il le merite bien, c'est un honnête Gentilhomme.

MEZZETIN.

Madama, io sò il rispetto ch'io vi devo.

COLOMBINE.

Dites-nous de bonne foy, Monsieur le Comte, à vôtre avis, quel est le meilleur endroit de la Piece?

MEZZETIN.

Benche Italiano, non voglio mostrarmi partiale d'una Comedia che non mi piace. A dir' il vero, io non vi hò trovato niente che vaglia. Tutto è detestabile, ma in particolare la Scena dove Mezzetino gioca con la bocca di diversi strumenti.

ARLEQUIN.

Il est vray qu'il fait là un plaisant carillon avec ses instrumens! Il ne lui manque que la Vielle. *Glou, glou, glou; tin, tin, tin; ziun, ziun, ziun,* que diable cela veut-il dire?

MEZZETIN.

Secondo me non vì è nulla di più impertinente.

PIERROT.

Madame on a servi.

ISABELLE.

Laisse-nous de repos; on va souper dans un moment. Hé Monsieur, le Comte, faites-nous ce regal avant d'aller souper; chantez-nous cet air de vôtre façon.

MEZZETIN.

Lo farei volontieri; ma son arrumato.

COLOMBINE.

Voila le prelude de tous les habiles gens. Je vois bien, Monsieur le Comte, qu'il faut vous en prier.

ARLEQUIN.

Peut-on refuser Madame? Je chanteray moy si elle m'en prie.

COLOMBINE.

Ah, Chevalier, ne nous assassinez pas de vôtre voix. Chantez, chantez, Monsieur de Constantin.

MEZZETIN.

Per servir queste Dame, canterò una canzone, où je feray le Rossignol.

ARLEQUIN.

Pourveu que ce ne soit point d'Arcadie.

MEZZETIN *chante un air Italien, où il contrefait le chant du Rossignol. Cet air est assez connu dans Paris. On le dit de l'invention de Monsieur Philbert.*

ISABELLE.

Ah, Monſieur le Comte, pour vous remercier, devant que vous mettre à table, vous allez danſer aux chanſons un Menuet avec nous.

ARLEQUIN.

Ah parbleu je ſuis ſous la poutre ; c'eſt à moy à chanter. Ça je m'en vais vous mener au bon train.

ARLEQUIN *chante.*

CINTHIO *arrivant.*

Ah, je vous en ſçais bon gré, de commencer le Bal à deux heures aprés Minuit ! Quoy, il faut qu'il m'en coute un plancher, pour avoir épouſé une folle ? Ah, ventrebleu, Monſieur le Chevalier, vous denicherez pourtant tout à l'heure.

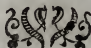
ARLEQUIN.

Plaît-il ?

CINTHIO *lui donne un ſoufflet.*

ARLEQUIN.

Morbleu, ſi ce n'êtoit pour le reſpect de vôtre femme, vieux fou, je vous remettrois ce ſoufflet dans le ventre. (*Ils s'entrebattent, & la Critique finit.*)



LE
DIVORCE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theatre par Monſieur Regnard, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le dix-ſeptiéme Mars 1688.

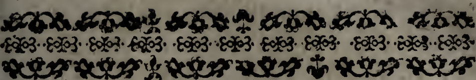
ACTEURS.

M. SOTINET, Vieillard.
ISABELLE, Femme de Sotinet.
AURELIO, Frere d'Isabelle.
ARLEQUIN, Valet d'Aurelio.
COLOMBINE, Servante d'Isabelle.
MEZZETIN, }
PASQUARIEL, } Valets de Sotinet.
PIERROT, }

La Scene est à Paris.

LE


Tome. 2 fol. 337
LE DIVORCE



LE DIVORCE, COMEDIE.

PROLOGUE.

ARLEQUIN. MEZZETIN *en Mercure.* PIERROT *en Jupiter monté ſur un Dindon.*

ARLEQUIN *ſeul, ſortant en colere.*

HE que diable, Meſſieurs, ne ſçauriez-vous mieux prendre vôtre tems pour être malades ? Cela eſt de la derniere impertinence, de ſe trouver mal quand il faut gagner de l'argent. Que voulez-vous que je faſſe de tout ce monde-là ? (*Aux Auditeurs.*) Meſſieurs, ce que je vais vous dire vous déplaira peut-être : mais en verité j'en ſuis plus fâché que vous, & perſonne n'y perd tant que

moy. Nous ne pouvons pas joüer la Comedie aujourd'hui ; voila nôtre Portier qui vient de se trouver mal, & Pantalon qui devoit faire un rôlle de Patrocle, est indisposé. On va vous rendre vôtre argent à la porte. Vous voyez, Messieurs, que nous ne suivons pas les mauvais exemples, & que nous rendons l'argent, quoy que la Comedie soit commencée.

MEZZETIN *en Mercure.*

Terminez vos regrets, que vôtre douleur cesse.
Dans vôtre sort Jupiter s'interesse,
Et vient pour empêcher que tu rendes l'argent ;
Je le vois qui descend.

(Pendant que Jupiter descend, Mezzetin continuë à chanter.

Qu'un changement favorable
Nous arrête dans ces lieux,
Pour voir un Spectacle aimable.
C'est l'ordre irrevocable
Du Souverain des Dieux.

JUPITER.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Jupiter !

JUPITER.

Je descends exprés des Cieux pour voir

une Repetition de la Piéce nouvelle qu'il y a si long-tems que tu promets. On dit qu'on y separe un Mary d'avec sa Femme; & comme Junon est une Carogne qui me fait enrager, je pourray bien en faire venir la mode là-haut.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur Jupiter, quelle apparence ? Nous ne la sçavons pas encore. Il va venir un débordement de sifflets de tous les Diables.

JUPITER.

Ne te mets pas en peine. J'ay fait provision de quantité de foudres de poche; & le premier Siffleur qui branlera, par la mort... je lui brûleray la moustache.

ARLEQUIN.

Oh, tout doucement, Monsieur Jupiter. Ne choquons point le Parterre, s'il vous plaît. Nous en avons besoin; cela ne se gouverne pas comme vôtre tête. (*Au Parterre.*) Messieurs, puis que Jupiter l'ordonne, & que d'ailleurs... l'occasion... de la faveur... vôtre bonté.... vôtre argent.... qu'on a de la peine à rendre... Vous voyez bien, Messieurs, que nous vous allons donner le Divorce.

JUPITER.

Je vais me placer aux Troisiémes Loges pour mieux voir.

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur Jupiter, un Gentilhomme comme vous aux Troiſiémes Loges?

JUPITER.

Je me ſuis amuſé en venant à joüer à la Boule aux Petits Carreaux, contre quatre Procureurs qui ne m'ont laiſſé que trente ſols.

ARLEQUIN.

Où diable vous êtes-vous fourré-là? Ces Meſſieurs-là ſçavent auſſi-bien rouler le bois que ruiner une famille. (*Jupiter monte en l'air, & Arlequin le rappelle.*) Monſieur Jupiter, ſi vous vouliez me laiſſer vôtre monture, je la ferois mettre à la daube; auſſi-bien les Dieux de l'Opera qui ſont bien montez quand ils viennent, s'en retournent toûjours à pied.

MEZZETIN.

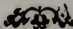
O déplorable coup du ſort!
O malheur!

ARLEQUIN.

Je fremis. Parle.

MEZZETIN.

Patrocle eſt mort.





ACTE I.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO.

Così è, Mezzettino.

MEZZETIN.

Je le sçais bien, j'étois dans la chambre de Madame vôtre Sœur, quand son mary Monsieur Sottinet, mon Maître & vôtre Beaufrere, la surprit comme elle vous écrivoit la derniere Lettre que vous avez reçuë d'elle, où elle vous mande de venir au plûtôt à Paris, afin de prendre des mesures avec vous pour se mettre à couvert du chagrin que son vieux mary lui fait tous les jours.

AURELIO.

T'assicuro, Mezzetino, ch' il matrimonio di mia Sorella con Sotinetto non è stato mai di mio gusto; e se ne fossi stato creduto, egli non si sarebbe mai conchiuso. Ma che? Al fatto non vi è rimedio.

MEZZETIN.

Cela est vray, ce qui est fait est fait. Mais quand on ne peut pas changer sa condition, & qu'elle est mauvaise, il faut tâcher de l'adoucir autant qu'il est possible.

AURELIO.

Benissimo. Ma per addolcir lo stato di mia Sorella, io non vedo altro mezzo, ch' una buonissima separazione.

MEZZETIN.

D'accord ; & c'est à quoy il faudroit songer, si vous aviez de ce qui se couche. Mais malheureusement vous êtes gueux comme un Rat, & il y a long-tems que vôtre Noblesse seroit tombée par terre, si la Roture ne l'avoit soûtenuë. Mais laissez-moy faire. Si vôtre Sœur consent à la separation, je m'engage moy, de faire trouver tout l'argent qu'il faudra pour l'obtenir, & si, je veux que ce soit mon Maître qui le fournisse.

AURELIO.

Sotinetto ?

MEZZETIN.

Oüi, Sottinet. J'ay une dent contre lui, pour certains coups de bâton qu'il me donna une fois, à cause qu'il me surprit à la cave avec la Servante du logis.

AURELIO.

E che cosa facevi in cantina con la serva?

MEZZETIN.

Je lui aidois à mettre un muid de vin en perce.

AURELIO.

Orsù, vado a trovar mia Sorella; farò il possibile per risolverla a separarsi da suo Marito. Tu pensa in tanto a quello vieni di promettermi. Adio.

MEZZETIN.

Serviteur, Monsieur. Ah! que je pense de jolis tours pour délivrer ma Maîtresse des mains de son vieux Mary! Mais la difficulté est de trouver des gens qui les executent. Si mon cher amy Arlequin étoit encore au monde, c'est-là justement l'homme qu'il me faudroit: mais le pauvre garçon s'est avisé de se faire pendre, &c....



SCENE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN *en habit de voyage, avec une méchante ſubreveſte, un chapeau de paille, des bottes, & un bâton à la main. Vers la Cantonade.*

OUy, Meſſieurs, Etranger, Etranger, arrivé tout à l'heure dans cette Ville. Le Diable emporte toute la race Badaudique, je n'ay jamais vu des gens plus curieux ny plus inſolens. Ils crient aprés moy. Il a chié au lit, il a chié au lit, comme ſi j'étois un Maſque. Mais... (*Il apperçoit Mezzetin.*)

MEZZETIN *regardant Arlequin.*
Je crois....

ARLEQUIN.
Il me ſemble....

MEZZETIN.
Que j'ay vu cet homme-là pendu en quelque part.

ARLEQUIN.
D'avoir vu cette tête-là ſur un autre corps.

MEZZETIN.
Arl....

ARLEQUIN.

Mez. . . .

MEZZETIN.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

Ensemble.

Ah Parente, Parente ! (Ils s'approchent. Mezzetin levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau, Arlequin qui semblant d'embrasser Mezzetin, passe sous son bras, ramasse le manteau, & s'en va.)

MEZZETIN *l'arrêtant.*

Mais ce manteau-là m'appartient.

ARLEQUIN.

Je l'ay trouvé à terre.

MEZZETIN.

En verité, je suis ravi de te voir. Je parlois tout à l'heure de toy. Tu arrives fort à propos pour rendre service à Monsieur Aurelio dans une affaire de consequence.

ARLEQUIN.

Qui ? Monsieur Aurelio, mon ancien maître ? Celui qui a tant de Noblesse, & qui n'a jamais le sol ?

MEZZETIN.

Lui-même. Il est aussi gueux à present, comme il étoit du tems que tu le servois.

ARLEQUIN.

Tant pis, car je ne ſuis pas ſi ſot que j'ay été moy ; & je ne m'employeray plus pour qui que ce ſoit, qu'auparavant je ne ſois aſſuré de la recompenſe.

MEZZETIN.

Va, va, le Seigneur Aurelio eſt honnête homme. Sers-le bien, & ne te mets point en peine. Tes gages te ſeront bien payez ; & ſi l'affaire que j'ay en tête réüſſit, je te réponds d'une bonne récompenſe. Mais tire-moy d'un doute. Il a couru un bruit que tu avois été pendu, & je te croyois déja bien ſec.

ARLEQUIN.

Eh point du tout, je me porte le mieux du monde. Il eſt vray que j'ay eu quelque petite indiſpoſition, & j'ay été ſur le point de mourir de la courte haleine : mais je m'en ſuis bien guery.

MEZZETIN.

Conte-moy donc ta maladie.

ARLEQUIN.

Oüi-da. Tu ſçais bien que j'ay toûjours aimé les grandes choſes. Dés le tems même que nous avions l'honneur de ſervir enſemble le Roy ſur les Galeres....

MEZZETIN.

Ne parlons point de cela. Je ſçais que tu as toûjours été homme d'eſprit.

ARLEQUIN.

Je n'eus pas plûtôt quitté la rame, que je me jettay malheureusement dans les Medailles.

MEZZETIN.

Comment dans les Medailles ? Dans les Antiques ?

ARLEQUIN.

Non, dans les Medailles ; c'est-à-dire, que quand je n'avois rien à faire, pour me desennuyer, je m'amusois à mettre le Portrait du Roy sur les pieces de cuivre, que je couvrois d'argent, & que je donnois à mes amis pour du pain, du vin, de la viande, & autres choses necessaires. Mais comme il y a toûjours des envieux dans le monde, (Voyez, je vous prie, comme on empoisonne les plus belles actions de la vie !) on fut dire à la Justice que je me mêlois de faire de la fausse monnoye.

MEZZETIN.

Quelle apparence !

ARLEQUIN.

D'abord la Justice m'envoya prier de lui aller parler.

MEZZETIN.

Qui envoya-t-elle ? Des Pages ?

ARLEQUIN.

Nenni, Diable, c'étoit tous gens de

distinction, & qualifiez. Ils avoient des épées, des plumets bleus, des mousquetons.

MEZZETIN.

Je vous entends, poursuivez.

ARLEQUIN.

Ces Messieurs monterent donc dans ma Chambre, & le plus honnêtement du monde me prierent, de la part de la Justice, de lui aller parler tout à l'heure, qu'il y avoit un carosse à la porte qui m'attendoit.

MEZZETIN.

Et vous ?

ARLEQUIN.

Et moy, j'eus beau dire que j'avois affaire, que je ne pouvois pas sortir, que j'irois une autre fois, il me fut impossible de resister aux honnêtetez, & aux empressemens de ces Messieurs-là.

MEZZETIN *à part.*

Aux honnêtetez des pousseculs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela, rien n'est plus vray; Je n'ay jamais veu de gens plus honnêtes. L'un m'avoit pris par un bras, aussi m'avoit fait l'autre, en me disant le plus obligeamment du monde : Oh puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver, vous ne nous échaperez pas, &

nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous ; & à force de civilitez, ils m'entraînerent dans leur Carosse, & me conduisirent à la Justice. D'abord que je fus arrivé, on me presenta à cinq ou six Visages venerables, qui étoient assis sur des fleurs de lys.

MEZZETIN.

Fort bien ! Et ces Messieurs ne vous prierent-ils point aussi de vous asseoir ?

ARLEQUIN.

Assurément. Celui qui étoit au milieu d'eux me dit : N'est-ce point vous, Monsieur, qui vous mêlez des Medailles ? A quoy je répondis fort modestement : Oüi, Monsieur, pour vous rendre mes tres-humbles services. Vous êtes un honnête homme, ajoûta-t-il ; tout à l'heure nous allons parler à vous, asseyez-vous toûjours en attendant.

MEZZETIN.

Et où t'asseoir ? Dans un fauteüil ?

ARLEQUIN.

Bon, sur une petite chaise de bois, qu'on avoit mise à côté de moy. Ces Messieurs donc aprés s'être parlé à l'oreille, me demanderent encore si veritablement c'étoit moy qui avoit cet heureux talent. Je leur repliquay qu'oüi, que je leur demandois excuse, si je ne fai-

fois pas aussi bien que je l'aurois souhaitté, mais que j'avois grande envie de travailler, & qu'avec le tems, j'esperois devenir plus habile.

MEZZETIN.

Fort bien. Et eux parurent fort contens de vôtre declaration ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Je remarquay que mon discours les avoit réjoüis ; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu & étranglé à la Croix du Tiroir.

MEZZETIN.

Quel malheur !

ARLEQUIN.

Quand j'entendis qu'on m'alloit pendre, je commençay à crier : Mais Messieurs, vous n'y pensez pas. Me pendre, moy ! Je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde ; & d'ailleurs je n'ay pas l'âge competant pour être pendu.

MEZZETIN.

C'étoit une bonne raison, celle-là.

ARLEQUIN.

Aussi y eurent-ils beaucoup d'égard, & pour faire les choses dans l'ordre, ils me firent expedier une dispense d'âge. Me voila donc dans la charette. Je ne disois

mot, mais j'enrageois comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la Croix du Tiroir, au pied de cette fatale Colonne, qui devoit être le *Non plus ultra* de ma vie, & qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étois fort fatigué du voyage, j'avois soif, je demanday à boire, on me proposa si je voulois de la Biere. Je dis que non, & que cela pourroit par la suite me donner la Gravelle ; je priay seulement les Archers de me laisser boire à la Fontaine. On se range en haye, je m'approche de la Fontaine, je donne un coup d'œil autour de moy, & zeste, je m'élance la tête en avant dans le robinet de la Fontaine. Les Archers surpris courent à moy, & me tirent par les pieds ; & moy je m'enfonce toûjours avec les mains, de maniere que j'entray tout entier dans le tuyau de la Fontaine, & il ne resta aux Archers que mes souliers pour les pendre. Du robinet de la Fontaine je décendis dans la Seine ; de là je fus à la nage jusqu'au Havre de Grace ; au Havre de Grace, je m'embarquay pour les Indes, d'où me voila presentement de retour ; & voici mon histoire achevée.

MEZZETIN.

Il ne me reste qu'une difficulté, qui est de sçavoir, comment gros comme tu es,

tu as pu te fourer dans le robinet de la Fontaine.

ARLEQUIN.

Va, va, mon ami, quand on eſt preſt d'être pendu, on eſt diablement mince.

MEZZETIN.

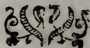
Tu as ma foy raiſon. Va m'attendre au petit Trianon, dans un moment je ſuis à toy, & je te meneray chez Monſieur Aurelio. Mais d'où vient que tu n'enfonces pas tes pieds juſques au fond de tes Bottes, & que tu marches ſur la tige ?

ARLEQUIN.

Je le fais exprés pour épargner les ſemelles. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN *ſeul.*

Je tire bon augure de l'affaire de Monſieur Aurelio, & la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien. Mon Maître m'a ordonné tantôt de lui amener un Barbier. Il ne faut pas manquer cette occaſion pour lui voler ſa bourſe. Elle ſervira à mettre nos affaires en train. Allons trouver Arlequin.



SCENE III.

Le Theatre repreſente l'Appartement de Monſieur Sotinet.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

ENtens-tu bien ce que je te dis ?

PIERROT.

Oüi, Monſieur, vous me dites d'empécher que Madame n'entre dans la maiſon, & de lui fermer la porte au nez.

SOTINET.

Animal, c'eſt tout le contraire. Je te dis de ne laiſſer entrer perſonne pour voir ma femme, & de fermer la porte au nez à tous ceux qui ſe preſenteront.

PIERROT.

Hé bien, Monſieur, n'eſt-ce pas ce que je dis. Mais à propos, vous êtes donc jaloux ?

SOTINET.

Ce ne ſont pas là tes affaires.

PIERROT.

Ah, ah, ah ! cela eſt plaiſant ! De quoy diable vous êtes-vous aviſé de vous ma-

rier à l'âge que vous avez ? Ne sçavez-vous pas bien qu'un vieux mary est comme de ces arbres qui ne portent point de fruits, & qui ne servent que d'ombre ?

M. SOTINET.

Impertinent, tes épaules te demangent bien.

PIERROT.

Il y a là-dedans un Barbier.

SOTINET.

Fais-le entrer.

SCENE IV.

M. SOTINET. ARLEQUIN *en Barbier.* MEZZETIN.

ARLEQUIN *à Sotinet.*

ON m' dit, Monsieur, que vous aviez besoin d'un homme de ma profession ; je viens vous offrir mes services.

SOTINET.

Ah, Monsieur, je suis ravi de vous voir. Faites-moy, s'il vous plaît, la barbe le plus promptement que vous pourrez.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, Mon-

sieur, dans deux petites heures vôtre affaire sera faite.

SOTINET.

Comment dans deux heures ? Je crois que vous vous mocquez.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas. J'ay bien été trois mois entiers aprés une barbe, & tandis que je rasois un côté, le poil revenoit de l'autre ; mais presentement je suis plus habile, vous allez voir. (*Il déploye ses outils, ôte son manteau, & le met au col de Sotinet, au lieu de linge à barbe.*)

SOTINET.

Mais qu'est-ce donc que vous m'avez mis au col ?

ARLEQUIN.

Ah, ma foy, je vous demande pardon. L'empressement de vous raser m'a fait prendre mon manteau pour le linge à barbe. Allons toy, donne-moy le linge, vîte. (*Mezzetin lui donne le linge.*)

SOTINET *regardant Mezzetin.*

Qui est cet homme-là ?

ARLEQUIN.

C'est Maître Jacques, celui qui accommode mes outils. Venez, Maître Jacques, repassez-moy ce rasoir pour faire la barbe à Monsieur.

MEZZETIN *prend le rasoir, & contrefaisant le Remouleur, d'une jambe figure la roüe de la meule, & avec la bouche il contrefait le bruit que fait le rasoir quand on le pose sur la meule pour le repasser, & celui que font les gouttes d'eau qui tombent sur la roüe pendant qu'on repasse. Ce qu'Arlequin explique à mesure à Sotinet. A la fin aprés plusieurs lazzi de cette nature, Mezzetin chante un air Italien; puis donnant le rasoir à Arlequin, lui dit :*] La bourse est de ce côté-ci, ne la manque pas; *& s'en va.*

SOTINET.

Voila un plaisant homme!

ARLEQUIN.

Allons, allons, Monsieur, je n'ay pas beaucoup de tems à perdre. Mettez-vous là. *Il le pousse rudement dans un fauteuil, & lui prenant le nez, lui met met des morailles.*

SOTINET *riant.*

Hai, hai, hai! (*Il arrache les morailles, & les jette par terre.*) Et que diable faites-vous là? Me prenez-vous pour un cheval?

ARLEQUIN.

Point du tout, Monsieur; mais c'est qu'il y a des gens qui sont terriblement retifs sous le fer; & avec cet instrument-là

on lui couperoit la gorge qu'ils ne diroient mot.

SOTINET.

Vraiment, je le crois bien.

ARLEQUIN *prenant un baſſin fait en forme de pot de chambre, & le met ſous le menton de M. Sotinet pour le laver.*

SOTINET *prenant le baſſin.*

Qu'eſt-ce que cela ?

ARLEQUIN.

C'eſt un baſſin à deux mains. (*Arlequin le lave, en lui donnant de tems en tems des ſoufflets ; puis tire une groſſe boule, dont il ſe ſert pour ſavonette ; & aprés en avoir bien frotté le viſage de Sotinet, il la lui laiſſe tomber ſur un pied.*)

SOTINET.

Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Avez-vous entrepris de m'eſtropier ? *Il ſe leve.*

ARLEQUIN *repouſſant violemment Sotinet ſur le fauteuil.*

Que de habil ! Tenez-vous donc ſi vous voulez. Croyez-vous que je n'aye que vous à raſer ? *Il le raſe avec un raſoir d'une grandeur à faire peur.*

SOTINET.

Allez donc doucement. Vous m'écorchez tout vif.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous avez le cuir ſi dur, que

vous ébrechez tous mes rasoirs. (*Il prend un cuir à repasser, & l'accroche par un bout au col de Sottinet, tenant l'autre bout de la main gauche; & pour avoir plus de force à repasser son rasoir qu'il tient de la main droite, il leve un de ses pieds, & l'appuye rudement à l'estomac de Sotinet, & puis tirant le bout du cuir de toute sa force, il y repasse dessus son rasoir, de maniere qu'il étrangle Sotinet, qui peut à peine crier.*

SOTINET.

Misericorde! je suis mort, au secours, on m'étrangle. (*Il se leve pour appeller du monde.*)

ARLEQUIN *le prenant, & l'obligeant de nouveau à se rasseoir dans le fauteuil.*

La peste m'étouffe! si vous branlez, je vous coupe la gorge. Quel homme êtes-vous donc?

SOTINET *bas.*

Il faut filer doux; ce coquin-là le feroit comme il le dit; il a une mauvaise phisionomie. (*Haut, pendant qu'Arlequin le rase.*) Dis-moy, mon ami, de quel païs es-tu?

ARLEQUIN.

Limousin, Monsieur, pour vous rendre service.

SOTINET.

Limoufin ? Et y a-t-il des Barbiers de ce païs-là ? Je croyois qu'il n'y en avoit que des Gafcons.

ARLEQUIN.

Je crois auffi être le premier de mon païs qui ay embraffé le party de la Savonnette. J'étois auparavant Tailleur de pierres ; & comme on difoit que j'avois beaucoup de legereté dans la main, je crus que je ferois plus propre à ce mêtier-cy, *(Il luî met la main dans la poche)* & de Tailleur de pierres, je me fuis fait Tailleur de Barbes.

SOTINET *lui furprenant la main prés de fa poche.*

Il me femble que vous avez la main gauche bien plus legere que la droite.

ARLEQUIN.

Ah, Monfieur, vous vous moquez. Ce font de petits talens qu'on reçoit de la nature, dont un honnête homme ne doit pas fe glorifier.

SOTINET.

Avez-vous bien des pratiques ?

ARLEQUIN.

Tant, que je ne n'y fçaurois fuffire. C'eft moy qui fais la barbe & les cheveux à tous les Limoufins qui viennent ici travailler ; & j'ay une penfion de la Ville

pour faire tous les quinze jours le crin au Cheval de Bronze. (*Il lui vole la bourſe ſans qu'il s'en apperçoive, & ceſſe de le raſer, en criant :* Hai ! hai !

SOTINET.

Qu'avez - vous ? Vous trouvez - vous mal ?

ARLEQUIN.

Point, point, voila qui eſt paſſé. (*Il le raſe, puis ſe met à crier :* Hai, hai !

SOTINET.

Comment donc ? Mais vous avez quelque choſe ?

ARLEQUIN.

Oh pour le coup je n'y puis plus tenir. Hai, hai, hai ! Une colique épouvantable qui me prend.... Je ſuis à vous tout à l'heure. Hai, hai, hai ! *Il s'en va, & revient ſur ſes pas.*

SOTINET.

Je n'ay jamais vu un pareil Original... Mais vous voila ! Avez-vous déja été à la Garderobe ?

ARLEQUIN.

Point du tout, Monſieur, cela n'en valoit pas la peine. J'ay changé d'avis, & j'ay aimé mieux inſulter la doublure de ma culotte, que de vous faire attendre plus long-tems.

SOTINET.

SOTINET *portant ſa main devant ſon nez.*

Comment, impudent, je vous trouve bien hardy de vous approcher de moy en l'état où vous êtes?

ARLEQUIN.

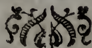
Qu'appellez-vous donc, Monſieur, s'il vous plaît? Chacun ne fait-il pas de ſa culotte ce qu'il lui plaît?

SOTINET.

Sortez, inſolent. Si je faiſois bien, je vous ferois jetter par les fenêtres.

ARLEQUIN.

Comment, mardy, par les fenêtres? Eſt-ce ainſi qu'on inſulte un Officier public? (*Il s'approche de Sotinet qui veut le battre, & lui fait un colier de ſon baſſin, qu'il lui caſſe ſur la tête, & s'enfuit. Sotinet court aprés, en criant:*) Arrête, arrête, Arrête.



SCENE V.

Le Theatre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Ah, Colombine, quel bruit épouvantable ! quelle rumeur ! Mais, il faut qu'on ait perdu l'esprit, de faire un tintamarre semblable dans mon antichambre ! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il est ! Non, je ne crois pas qu'il soit encore midy ; & il n'y a pas trois heures que je suis rentrée. Je crois, Colombine, que je suis faite d'une jolie maniere ? (*Elle se regarde dans un miroir.*) Ah l'horreur ! quelle extinction de tein !

COLOMBINE.

Et là, là, consolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et de quoy vous embarassez-vous de vôtre tein ? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laissez-vous faire ? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obstinée.

ISABELLE.

Ma fy, Colombine, avec ton rouge! Tu me mets au deſeſpoir. Crois tu que je puiſſe me reſoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas? J'ay une conſcience ſi delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne ſeroient pas faites de bonne guerre; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon viſage.

COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiſelle, vous avez là un plaiſant ſcrupule! La beauté que l'on achete n'eſt-elle pas à ſoy? Qu'importe que vos joües portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres, pourveu que cela vous faſſe honneur? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'hui d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au Bal à coup ſûr, ſans crainte d'être connuës.

ISABELLE.

Mon Dieu! les femmes ne ſont-elles pas aſſez déguiſées, ſans ſe maſquer encore? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de ſincerité juſques ſur leur viſage? Pour moy, je ne ſuis point de ce nombre-là: j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & être un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma ſoy voila une belle delicateſſe de ſentimens ! Il n'y a plus que le rouge qui ſe met à la toilette, qui marque la pudeur de la plûpart des femmes d'aujourd'hui. Elles ne rougiroient jamais ſans cela. Et que ſeroit-ce donc, Madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniere Maîtreſſe que je ſervois, qui changeoit tous les ſix mois de peau ?

ISABELLE.

Bon ! tu te mocques, Colombine. Eſt-ce que tu as veu cela ?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu ? C'ètoit moy qui faiſois l'operation. Elle me faiſoit prendre la peau de ſon front, que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable ; & moy je riois comme une folle. Il me ſembloit habiller un levreau. Mais ce qui eſt de meilleur, c'eſt qu'elle portoit toûjours ſur elle dans une boëtte la peau de ſon dernier viſage calciné, & diſoit qu'il n'y avoit rien de ſi bon pour les élevûres & les bourgeons.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer, Colombine !

UN LAQUAIS.

Mademoiſelle, voila un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le faſſe entrer.

SCENE VI.

ARLEQUIN *en Maître à danſer, ſur un petit Cheval.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois, Mademoiſelle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître: Mais quand vous ſçaurez que je m'appelle Monſieur de la Gavotte, ſieur de Trottenville, vous devinerez aiſément que je ſuis Maître à danſer.

ISABELLE.

Vôtre nom, Monſieur, eſt aſſez connu dans Paris ; & j'eſpere devenir une bonne Ecoliere, ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah, Madame ! vous mettez ma modeſtie hors de cadence : & quand on n'a, comme moy, qu'un merite leger & ca-

briolant, pour peu qu'on l'éleve par des loüanges un peu fortes, il court risque en tombant de se casser le cou.

COLOMBINE.

Misericorde ! Que Monsieur de Trotenville a d'esprit !

ISABELLE.

Il est vray que voila une pensée qui est tout a fait bien mise en œuvre ! C'est un brillant.

ARLEQUIN.

Poür de l'esprit, Mademoiselle, les gens de nôtre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas ? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors presentement de chez la femme d'un Elu, où je me suis fait admirer par mon esprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous sçavez, Madame, que c'est là presentement la pierre de touche du bel-esprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foy, les beaux esprits sont donc bien communs ; car la moitié du Mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monsieur, vous n'avez pas besoin qu'on imprime le vôtre pour faire connoître vôtre merite au public. On sçait assez que vous

êtes l'honneur de l'Eſcarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoy vous avez un ſi petit cheval ?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Caroſſe à un cheval ; mais mes amis m'ont conſeillé de changer de voiture, afin de ne pas cauſer une erreur dans le public, qui prend ſouvent dans cet équipage-là un Maître à danſer pour un levrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Caroſſe à deux chevaux ? Depuis qu'on ne jouë plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre.

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'eſt un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Baſtille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux-là parmi nous : *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc ? qu'eſt-ce que cela veut dire ? *Un tendre engagement.*

ARLEQUIN.

Vraiment oüi. Eſt-ce que vous ne ſçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus*

loin qu'on ne pense. (Il chante ces derniers mots.)

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monſieur ſçait ſon Opera, & qu'il en eſt !

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy ? Fy, fy !

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy ?

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis-je. J'en ay été autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medécines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois reſpiré.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez, Monſieur. J'avois toûjours crû que l'Opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon ! Monſieur de Trotenville a beau dire : il voudroit y être rentré, comme tous ceux qui en ſont ſortis. C'eſt un Perou : il n'y a pas juſqu'aux violons qui n'ayent des juſte-au-corps bleus galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je feray me rompe le coup, ſi jamais j'y mets le pied ! Vous moquez-vous ? quand on

me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas, moy. Pour quelques.... quelques femmes qu'on achete bien, de par tous les diables, j'irois proſtituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous ſommes glorieux comme tous les diables, dans nôtre profeſſion. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'Opera n'eſt plus bon que pour les filles. Il n'y a pas auſſi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes-gens. C'eſt une fureur, Mademoiſelle, c'eſt une fureur ; & toutes coquettes s'en plaignent hautement, & diſent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles ſont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces perſonnes-là ont grande raiſon ; & ſi j'étois d'elles, je leur ferois rendre juſqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient reçuë.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-être tout rendre. Mais cependant elles uſent en toute rigueur de leurs privileges, & un Amant qui n'exprime ſon amour qu'avec des fontanges & des bas de ſoye, ſe morfond dix ans derriere une porte.

ISABELLE *regardant l'habit de M. Trotenville.*

Mon Dieu ! que voila un joli habit ! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez ſur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame ! vous vous mocquez. C'eſt une guenille ! Que peut-on avoir pour cinquante ou ſoixante piſtoles ? Je voudrois que vous viſſiez ma garderobbe : elle eſt des plus magnifiques ; & ſi ſans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monſieur, nous la verrons une autre fois : mais preſentement, je vous prie de danſer un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Oüi da, tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui eſt cet homme-là qui eſt avec vous ?

ARLEQUIN.

C'eſt ma Poche. Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme lui. Il feroit danſer, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hôtel. Vous allez voir. *(L'homme prend la Poche dans la queüe du Cheval, & en joüe.)*

COLOMBINE *& Arlequin danſent.*

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danſe ?

ISABELLE.

J'en ſuis charmée !

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur de danſer avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'huy, Monſieur, il n'y a pas moyen. Je ſuis d'une fatigue, celá ne ſe conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame ! Cela eſt bon pour les Maîtres à Danſer fantaſſins. On me donne une marque chaque viſite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette ſemaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valiſe ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valiſe, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*)

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! C'eſt le travail d'une ſemaine ; & ſi ce que je vous montre là, c'eſt de l'argent comptant, Je n'ay qu'à aller chez

le premier Banquier, je ſuis ſeur de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il eſt vray. Mais dans ce tems-là, les Maîtres à Danſer n'étoient pas obligez d'être dorez deſſus & deſſous, comme à preſent, & une paire de Galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais preſentement on ne nous regarde pas, ſi nous n'avons le Cheval & le Laquais.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle! Voila vôtre Maître à Chanter, Monſieur A mi la re, Becare.

ISABELLE *à Monſieur de Trotenville.*

Ne vous en allez pas, Monſieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là; c'eſt un Italien.

ARLEQUIN.

Tres-volontiers, Madame, cela me fera bien du plaiſir; car tel que vous me voyez, je ſuis à deux mains, & je chante auſſi-bien que je danſe.

SCENE VII.

MEZZETIN *en Maître à chanter,* ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *aprés avoir examiné Mezzetin.*

VOila un visage bien baroc ! Les Musiciens Italiens sont de plaisans Originaux ! Ne diroit pas que ce seroit-là un Siamois échappé d'un Ecran ? Comment vous appellez-vous, Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voila bien des noms ! Il faut, Monsieur, que vous ayez bien eu des Peres ! C'est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie, Messieurs, que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux Illustres. (*Au Maître à chanter.*) Je vous prie, Monsieur, de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *bégayant.*

Je, je, je, je, le, le, veux bien.

ARLEQUIN.

Quoy ? C'eſt-là un Maître à Chanter ? Miſericorde !

MEZZETIN *chante.*

ISABELLE *après qu'il a chanté.*

Hé bien, Monſieur, que dites-vous de ce chant-là ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voila une voix d'un aſſez beau métail. Cela n'eſt pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal ? Il faut ſe jetter par les fenêtres, quand on a entendu chanter ainſi.

ARLEQUIN.

Ho, tout doucement, s'il vous plaît ! Je ne ſçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiſelle, je ne ſuis pas de ces gens qui loüent à plein tuyau. Un homme comme moy, qui a été toute ſa vie nourry de Dieſis & de B mols, eſt diablement delicat en Muſique.

MEZZETIN *en begayant,*

Monſieur apparemment n'aime pas l'Italien : mais j'ay fait depuis peu un petit Duo en François que je veux chanter avec lui, & je ſuis ſeur qu'il ne lui deplaira pas. *Mezzetin lui preſente un papier de Muſique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'eſt-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouches qui ſont au commencement des lignes ?

MEZZETIN.

Ce ſont des Dieſis, pour montrer que c'eſt en A mi la re becare. Je ne compoſe jamais que ſur ce ton ; & c'eſt pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous compoſez donc toûjours ſur ce ton-là ?

MEZZETIN.

Oüi, Monſieur.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moy, Monſieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, Monſieur, voila un autre air en D la re ſol.

ARLEQUIN.

La Riſſole, vous-même. Je vous trouve bien admirable, de me donner des ſobriquets !

MEZZETIN.

Voila un homme qui eſt bien fâcheux ! Je vous dis, Monſieur, que cet air là eſt en D la re ſol, & qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qui n'eſt pas ſi difficile que l'autre ! Croyez-vous, mon amy, que la Muſique m'embaraſſe ? Je vous trouve plaiſant ?

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela. . . . Allons.

Ils chantent enſemble.

Cupidon ne ſçait plus de quel bois faire fleche.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*Begayant.*) Cu, cu, cu.

ARLEQUIN.

Cu, cu, cu. . . . . Voila un air bien puant !

MEZZETIN.

Allons, Monſieur tout de bon. Cu, cu, cu. . . . Chantez donc juſte, ſi vous voulez.

ARLEQUIN *lui jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juſte, vous-même ; je ſçay bien ce que je dis. Eſt-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une diſſonance, & que l'octave s'entre-choquant avec l'uniſſon, vient à former un Dieſis b mol. Mais voyez cet ignorant !

MEZZETIN.

Monſieur, avec vôtre permiſſion ; ſi les

Musiciens n'en sçavent pas plus que vous, ce sont de grands Asnes.

ARLEQUIN.

Plaît-il, mon amy ? Sçavez-vous que vous êtes un sot par nature, par b mol, & par becare ? Je vous apprendray à insulter ainsi la Croche Françoise.

MEZZETIN.

Un sot, à moi ! *(Il donne de son chapeau dans le visage d'Arlequin.)*

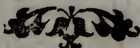
ARLEQUIN *mettant la main sur son épée.*

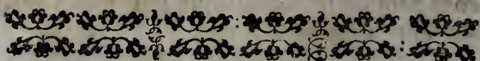
Par la mort, par la sang... Mesdames, je vous donne le bon soir. *(Et s'en va.)*

COLOMBINE *rit.*

Ah, ah, ah ! De la maniere qu'il s'y prenoit, je croyois qu'il alloit tout tuer. *(Ils s'en vont.)*

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE I.

Le Theatre represente une Place Publique.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

O Ça, je vous dis encore une fois, que nous nous brouillerons, si vous ne me tenez parole. J'ay fait le Barbier, j'ay volé la bourse : il y avoit cent Louis d'or dedans ; vous m'en avez promis dix : je prétens les avoir, ou je ne me mêle plus de rien.

MEZZETIN.

Que tu es impatient ! Je te les ay promis, & tu les auras, & de plus je te promets de te faire épouser Colombine : mais il faut faire encore une petite fourberie.

ARLEQUIN.

Pour épouser Colombine, j'en ferois cinquante, des fourberies.

MEZZETIN.

O ça, tiens-toy un peu en repos, & laisse-moy réver au moyen de t'introduire

chez Monsieur Sotinet, pour rendre cette Letre à Isabelle.

ARLEQUIN *pendant que Mezzetin rêve.*

J'auray Colombine, au moins ?

MEZZETIN.

Oüi, vous dis-je, vous l'aurez. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Et Colombine m'aura-t-elle aussi ?

MEZZETIN.

Et morbleu oüi, vous l'aurez, & elle vous aura. Laissez-moy en repos. *Il rêve.*

ARLEQUIN *comptant les boutons de son just'aucorps.*

Je l'auray, je ne l'auray pas; je l'auray, je ne l'auray pas; je l'auray, je ne l'auray pas. Je ne l'auray pas! *Il pleure.*

MEZZETIN.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous ? pourquoy pleurez-vous ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je n'auray pas Colombine! Hi, hi, hi!

MEZZETIN.

Qui est-ce qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN *montrant ses boutons.*

C'est la Boutonomancie.

MEZZETIN.

Qne le Diable t'emporte, toy & ta Boutonomancie. Laisse-moy songer en

repos. Je t'assure encore une fois, que tu auras Colombine, le Colombier, les Pigeons, & tout ce qui a relation à elle. Console-toy donc, & ne m'interromps pas davantage. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Voila Colombine ; *(Il montre le doigt index de sa main droite)* & voici Arlequin. *(Il montre le doigt index de sa main gauche.)* Arlequin dit : Bon jour, ma Colombelle. Colombine répond : Bon jour, mon Pigeonneau. Adieu, ma belle ; adieu mon. . . .

MEZZETIN *lui donnant un coup de pied au cul.*

Adieu vilain Magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos ?

ARLEQUIN.

Je repetois les complimens de Nôce.

MEZZETIN.

Pour vous empêcher de complimenter davantage, venez çà. *(Il lui prend les mains, & les lui foure dans sa ceinture.)* Si vous ôtez vos mains de là, vous n'épouserez point Coldmbine. *Il rêve.*

ARLEQUIN *les mains dans sa ceinture.*

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Que vous plaît-il !

ARLEQUIN.

Y aura-t-il des violons à ma Nôce ?

MEZZETIN.

Oüi, il y aura des violons, des vieilles, & de toutes ſortes d'inſtrumens. *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

J'enrage ! Que vous plaît-il ?

ARLEQUIN.

Et y danſera-t-on, à la nôce ?

MEZZETIN.

On y danſera, oüi bourreau ; ne te tairas-tu jamais ? *Il rêve.*

ARLEQUIN.

On danſera à ma Nôce, & je danſeray avec Colombine. Ah ! quel plaiſir. (*Il danſe.*)

MEZZETIN.

Oh, pour le coup, ç'en eſt trop. Couchez-vous. Vîte. (*Arlequin ſe couche par terre.*) Nous verrons un peu à preſent, ſi vous vous tiendrez en repos. Imaginez-vous que vous êtes dans un lit, & que vous dormez.

ARLEQUIN.

Je ſuis dans un lit ?

MEZZETIN.

Oüi, dans un lit, & Colombine eſt

couchée avec vous. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin.

MEZZETIN.

A la fin il faudra que je change de nom. Que voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Fermez les rideaux du lit, de peur du vent.

MEZZETIN *faiſant ſemblant de tirer les rideaux du lit.*

Quelle patience ! *Il rêve.*

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Encore ! Qu'eſt-ce qu'il y a, double enragé chien ?

ARLEQUIN.

Donnez-moy le pot de chambre.

MEZZETIN *prend ſon bonnet, & le met auprés de la tête d'Arlequin.*

Tiens, voila le pot de chambre. Puiſſe-tu piſſer la parole.

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Colombine, que je t'embraſſe, mon petit cœur, m'amour. (*Il ſe coule ſur le Theatre.*)

MEZZETIN.

Tenez, tenez ! Si je prends un bâton, je te rompray bras & jambes à la fin. Veux-tu

t'arrêter. Leve tes pieds. *(Il lui fait lever les pieds, & s'assied sur ses genoux, un bâton à la main.)* Si tu remues à present, ou que tu parles, nous allons voir beau jeu *(Aprés avoir rêvé, il se dit à lui-même :)* J'habilleray Arlequin en Chevalier. Il ira heurter à la porte de Sotinet. D'abord, voila Colombine....

ARLEQUIN.

Colombine ! Et où est-ce qu'elle est ? *(Il orvre ses genoux & se leve pour voir Colombine. Mezzetin tombe, se releve, & court aprés Arlequin pour le frapper.*

SCENE II.

Le Theatre represente l'Apartement d'Isabelle.

M. SOTINET, ISABELLE, COLOMBINE.

M. SOTINET.

MAdame, je vous declare pour la derniere fois, que je ne veux plus voir tout ce train-là dans ma maison. Je ne sçais plus qui y est le Maître. Que ne payez-vous les gens à qui vous devez ; & pourquoy faut-il que j'aye tous les jours la tête rompuë de vos folles dépenses qui me menent à l'Hôpital ? Je ne vois ici que

des Marchands qui apportent des parties, ou des Maîtres qui demandent des mois.

ISABELLE.

Ah, vraiment je vous trouve plaiſant! j'aime aſſez vos airs de reproches! Et depuis quand donc les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes? Sçachez, s'il vous plaît, Monſieur, qu'un homme comme vous, qui a épouſé une fille de qualité comme moy, eſt trop heureux quand elle veut bien s'abaiſſer à porter ſon nom. Mon merite n'eſt-il pas bien ſoutenu d'avoir pour pied d'eſtal le nom de Monſieur Sotinet? Madame Sotinet, Ah! quelle mortification! Je ſens un ſoulevement de cœur quand j'entends ſeulement prononcer le nom de Monſieur Sotinet.

COLOMBINE.

Et que n'en changez-vous, Madame, n'eſt-ce pas la mode. Je connois un homme qui s'appelle Monſieur Jocet, & ſa femme ſe fait appeller Madame la Marquiſe de Bas-Aloy.

SOTINET.

Taiſez-vous impertinente, on ne vous parle pas. Eſt-ce à vous à mettre là vôtre nez? Vous n'êtes pas plus ſage que vôtre Maîtreſſe.

ISABELLE.

ISABELLE.

Pourquoy voulez-vous qu'elle se taise quand elle a raison ? Ne sçait-on pas assez dans le monde l'honneur que je vous ay fait, quand je vous ay épousé ? Mais vous devez vous mettre en tête, que je vous ay plûtôt pris pour mon homme d'Affaire, que pour mon mary ; & je vous prie de ne vous plus mêler de ma conduite.

COLOMBINE.

Madame parle comme un oracle, toutes les paroles qu'elle dit sont des sentences que toutes les femmes devroient apprendre par cœur.

SOTINET.

Vous devriez mourir de honte de la vie que vous menez. On n'entend parler d'autre chose que de vôtre jeu, & de vos dépenses. Nous demeurons dans la même maison, & il y a huit jours que je ne vous ay rencontrée. Vous vous allez promener quand je me couche, & vous ne vous couchez que quand je me leve.

ISABELLE.

Ah, Colombine, ne te souviens-tu point de ce petit air que m'apprit hier Monsieur le Marquis ? Je l'ay oublié.

COLOMBINE.

Non, Madame ; mais si vous voulez, je vais vous en chanter un que je viens

d'apprendre. La, la, la.

SOTINET.

Tu tairas-tu donc, Coquine ? Il y a long-tems que je ſuis ſou de tes impertinences ? C'eſt toy qui me la gâtes, & un grand traîneur d'épée qui ne bouge d'ici ; mais j'empêcheray bien que cela ne dure, & je veux que tu ſortes tout preſentement de chez moy. Allons, qu'on deniche tout à l'heure.

COLOMBINE.

Moy, je n'en feray rien.

SOTINET.

Tu ne ſortiras pas ?

COLOMBINE.

Non, je ne ſortiray pas.

SOTINET.

Comment donc ? Eſt-ce que je ne ſuis pas le Maître ici.

COLOMBINE.

Pardonnez-moy.

SOTINET.

Je ne pourray pas mettre dehors une Coquine de ſervante quand il me plaira ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

SOTINET.

Et pourquoy dis-tu donc que tu ne ſortiras pas ?

COLOMBINE.

C'eſt que je vous aime trop.

SOTINET.

Je ne veux pas que tu m'aimes moy, je veux que tu me haiſſes.

COLOMBINE.

Il m'eſt impoſſible. Je ſens pour vous une tendreſſe. Allez, cela n'eſt gueres bien, de n'avoir pas plus de naturel pour des gens qui vous affectionnent. (*Elle pleure.*)

M. SOTINET.

Oh, la bonne bête !

ISABELLE.

Hé bien, , Monſieur, aurez-vous bientôt fait ? Sçavez-vous que je ne m'accommode point de tous vos dialogues. Je vous prie, Monſieur, de vous en aller dans vôtre Appartement, & de me laiſſer en repos dans le mien. Si-tôt que je ſuis un moment avec vous, mes vapeurs me prennent d'une violence épouvantable.

SOTINET.

Je m'ennuye bien auſſi d'y être, Madame, & je voudrois. . . .

ISABELLE.

Ah, Colombine, je n'en puis plus ! ſoutiens-moy ! de l'eau de la Reine d'Hongrie. Hai !

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, retirez-vous, voila

Madame qui trepaſſe, & je la garantis morte ſi vous ne decampez tout à l'heure. *Il ſort.*

COLOMBINE *aprés qu'il eſt ſorty.*

Là, là, revenez, il eſt parti. Cela vaut bien mieux qu'une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie.... Ma foy, Madame, je ne ſçais pas ce que vous faites de cet homme-là; mais je ſçais bien moy ce que j'en ferois ſi j'étois à vôtre place. Quel moyen de vivre avec lui? Il a toute la journée le goſier ouvert pour faire enrager tout le monde.

ISABELLE.

A te dire vray, Colombine, je ſuis bien laſſe de la vie que je mene. C'eſt un homme qui n'eſt jamais dans la route de la raiſon. Il a des travers dans l'eſprit qui deſolent. Mais que veux-tu, je ſuis mariée; c'eſt un mal ſans remede. Toute ma conſolation eſt que nous nous ferons bien enrager tous deux.

COLOMBINE.

Mariée! voila une belle affaire! Eſt-ce là ce qui vous embaraſſe? Bon, bon, on ſe dêmarie auſſi facilement qu'on ſe marie; & je ſçavois toûjours bien moy, que tôt ou tard il en falloit venir là. Il n'y avoit pas de raiſon autrement. Il ne tiendra donc qu'à faire impunément enrager

les femmes ſous pretexte qu'elles ſont douces, & qu'elles n'aiment pas le bruit? Oh, vous en aurez menty, Meſſieurs les maris, & quand il n'y auroit que moy, j'y brûleray mes Livres, ou cela ſera autrement. Donnez-moy la conduite de cette affaire-là, vous verrez comme je m'y prendray.

ISABELLE.

Mon Dieu, Colombine, je voudrois bien n'en point venir-là. Je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque eſtime pour Monſieur Sotinet; mais je ne ſçaurois en venir à bout. Je voudrois, Colombine, que tu fuſſe mariée, tu verrois ſi c'eſt une choſe ſi aiſée que d'aimer un mary.

COLOMBINE.

Bon, eſt-ce que je ne le ſçais pas bien? N'allez pas auſſi vous mettre en tête de le vouloir faire, vous y perdriez vos peines & vôtre tems.

ISABELLE.

Et va va, je n'y tâche que de bonne ſorte. Mais nous perdons bien du tems. Je dois aller paſſer l'apreſdinée chez la Marquiſe: Viens achever de m'habiller dans mon Cabinet.

COLOMBINE.

Mais, Madame, qui eſt-ce qui entre-là?

SCENE III.

ARLEQUIN *en Chevalier de Fond ſec.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment, Madame, cauſé à ma bourſe par les frequentes cruditez d'une fortune indigeſte, m'a obligé d'avoir recours au remede aſtringent d'un petit billet payable au Porteur, que j'apportois à Monſieur vôtre Epoux. Mais n'y étant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne feriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fond-ſec. (*Tout ce rôle du Chevalier ſe prononce en Gaſcon.*)

ISABELLE.

Je ſuis ravie, Monſieur de l'honneur que je reçois : Mais je voudrois que ce ne fût pas une ſuite de vôtre malheur ; & devoir à ma bonne fortune, & non pas à vôtre mauvaiſe, la viſite que je reçois. Mais il faut eſperer que vous ſerez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame ? Pour

être heureux, il faut joüer : Pour joüer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire ? Car nous autres Chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il est vray que de memoire d'homme, on n'a jamais vu venir une Lettre de Change de ce païs-là.

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier voudra bien passer toute l'aprés-dînée avec nous !

ARLEQUIN.

Ma foy, Madame, je ne sçay pas si je pourray me prostituer à vôtre visite : Car c'est aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes Tablettes. (*Il tire ses Tablettes & lit :*) Le Mecredy, à cinq heures chez Dorimene. Oh, ma foy, il est trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah ! ah ! La sotte pretention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pese que soixante Loüis ! Non, Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A six heures & demie, promis à Toinon au troisiéme étage, ruë Tireboudin. Oh, ma foy, cette visite-là se peut remettre.

Allons, Madame, je ſuis à vous pendant toute l'apreſdînée ; & pendant toute la nuit ſi vous voulez. Il en coutera la vie à trois ou quatre femmes : Mais qu'y faire ? Le moyen d'être par tout ?

UN LAQUAIS.

Monſieur, vos Laquais ſont là-bas, qui demandent à vous parler.

ARLEQUIN.

Dis-leur que je n'ay rien à leur dire.

LE LAQUAIS.

Ils font un bruit de diable ; ils diſent qu'il y a trois jours qu'ils n'ont mangé.

ARLEQUIN.

Voila de plaiſants marauts ! Eſt-ce à faire à ces coquins-là à manger ? Et que feront donc les Maîtres ! (*vers Iſabelle.*) Madame, voyez là-bas s'il y a quelque choſe de reſte, & qu'on leur donne, ſeulement pour les empêcher de crier.

ISABELLE *au Laquais.*

Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

COLOMBINE.

Il faut dire la verité, Monſieur le Chevalier eſt d'un bon naturel ; il ôteroit volontiers le morceau de ſa bouche, pour le donner à ſes gens.

ARLEQUIN.

Ces gueux-là ſont trop heureux avec

moy. C'eſt une Commiſſion que de me ſervir.

COLOMBINE.

Ils ſont quelquefois trois jours ſans manger ; mais auſſi je croy que vous leur donnez de gros gages.

ARLEQUIN.

Je le crois vrayment ! Au bout de trois ans, je leur donne congé pour recompenſe.

COLOMBINE.

Ils ne ſont pas malheureux ! Voila le meilleur de vôtre condition.

ISABELLE.

O ça, Monſieur le Chevalier, voila un chagrin qui me ſaiſit. Que ferons-nous aprés la Collation ? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaiſirs à prendre dans le reſte du jour, je ſuis dans une langueur mortelle ; & je m'ennuye preſque toûjours dans la crainte que j'ay de m'ennuyer bien-tôt. Il faut envoyer voir ce que l'on joüe aux Italiens. Broquette, Broquette ?

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on joüe aujourd'hui à l'Hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne ſçais pas, Madame, ce que vous

voulez faire ; mais je vous avertis que Monſieur a enfermé une roüe du Caroſſe dans ſon Cabinet, pour vous empêcher de ſortir.

ISABELLE.

Qu'importe ? nous irons dans le Caroſſe de Monſieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas, Madame, mon Cocher s'en ſert. C'eſt que je lui donne mon Caroſſe un jour la ſemaine pour ſes gages. C'eſt aujourd'hui ſon jour ; & il l'a loüé à des Dames qui ſont allées au Bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Caroſſe.

ISABELLE.

Ah fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'eſt ſi long-tems ſervi de Baptiſte ? J'y allay dés deux heures, à la premiere Repreſentation ; j'eus tout le tems de m'ennuyer avant qu'on commençât ; mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuïer à l'Opera. Les habits y ſont ſi beaux!

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne sommes pas engoüées de Musique aujourd'hui, & qu'il faudra nous en tenir à la Comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, Madame, je ne sçay pas quel plaisir vous trouvez à vos Comedies Italiennes ! Les Acteurs en sont detestables. Est-ce qu'Arlequin vous divertit ? C'est une pitié ! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reste ne vaut pas le diable. J'étois dernierement à une Piece nnuvelle. Elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les sifflets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay aussi-tôt pestant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas voir davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fût levée.

ARLEQUIN.

Hé vrayment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une Piece ne vaut rien ?

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez, petit Garçon. Hé bien, quelle Piece joüe-t-on ?

LE LAQUAIS.

Madame, on joüe le Sirop pour purger.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ne vous l'avois-je pas bien dit, Madame? Ces gens-là ne joüent que de vilaines choses.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts?

ISABELLE.

Deux, un pour Monsieur le Chevalier, & l'autre pour moy.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas aussi un pour Monsieur?

ISABELLE.

Non. Ne sçavez-vous pas bien que Monsieur ne mange point à table, quand il y a compagnie?

ARLEQUIN *au Laquais.*

Parle, mon amy, mets deux couverts pour moy; je mangeray bien pour deux personnes.



SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

Ils disent qu'ils ont concerté Arlequin en Ambassadeur du Roy de la Chine, & font une Scene de culbuttes, où ils ne parlent presque point. Cette Scene est toute dans le goût Italien ; c'est à dire point susceptible de raisonnement.

SCENE V.

Le Theatre represente l'Appartement de Madame Sotinet.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je crois qu'aujourd'hui, Madame, vous devez être contente de vous. Vous voila faite de maniere à donner échec & mat aux cœurs les plus indifferens.

ISABELLE.

Tout de bon, Colombine, me trouve-tu bien ? Je crains serieusement que mon teint ne m'ait joüé de quelque mauvais tour. Hier Monsieur le Marquis en me

voyant joüer, me disoit que les roses l'emportoient sur les lys ; mais je crois que s'il me voyoit presentement, il diroit bien le contraire.

COLOMBINE.

Je vous dis, Madame, que vous êtes à charmer. Mais que nous veut Champagne ?

UN LAQUAIS.

C'est l'Ambassadeur du Roy de la Chine qui demande à vous parler.

COLOMBINE.

Fais-le entrer, & au plus vîte.

SCENE VI.

ARLEQUIN *Ambassadeur, avec un Cortege d'Instrumens burlesques, & de Violons.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

L'Amour est un diable, Madame, & j'aimerois mieux être mordu d'un chien enragé, que d'être piqué du moindre de ses dards. Le Roy de la Chine, mon Maître, tombe en charpie pour vos divins appas, & les traits de vos yeux sont autant

de lardoires dont son cœur est piqué, qui le rendent le plus fin gibier qui pende presentement au croc de l'amour. Cela supposé, Madame, il dit qu'il veut vous épouser, & il le sera comme il le dit; car mon Maître est un gaillard qui n'entend point de raillerie là-dessus.

ISABELLE.

Le Roy de la Chine m'épouser! Il m'aime! Il ne m'a jamais veüe.

ARLEQUIN.

Il ne vous a que trop veüe de par tous les diables. Il vient presque tous les jours dans la Gazette pour l'amour de vous, & il est cloüe toute la journée sous les Charniers, dans l'esperance de vous y voir passer?

COLOMBINE.

Mais Seigneur Ambassadeur, vôtre Maître sçait-il que ma Maîtresse est mariée?

ARLEQUIN.

S'il le sçait? Il étoit un des garçons de la nôce. Mais il ne s'embarasse pas de cela; & il faudra que le mariage soit diablement dur, s'il ne le fait casser. En tout cas, nous avons la voye de la mort aux Rats qui ne nous peut manquer. Il n'y a rien qui assure plus promptement une separation que cette procedure. Mais

j'espere que tout se passera dans la douceur, & que nous ne serons pas obligez d'en venir au grand remede. Quel âge a vôtre mary ?

ISABELLE.

Il peut bien avoir soixante & dix ans.

ARLEQUIN.

Tant pis pour lui, & pour vous. Et vous, quel âge avez-vous ?

ARLEQUIN.

J'en ay dix-sept, ou dix-huit.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour vous, & pour mon Maître, vous en vivrez plus long-tems. Mais voyons la dent, car je me defie diablement des femmes sur l'article de l'âge. Combien y a-t-il que vous êtes mariée ?

ISABELLE.

Il y a déja cinq ou six mois.

ARLEQUIN.

Et combien avez-vous d'enfans ?

COLOMBINE.

Monsieur l'Ambassadeur veut rire. En six mois combien d'enfans !

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas ! Je connois des filles qui sont bien-aises d'être équipées de tout en entrant en ménage. A propos de ménage, croyez-vous que les femmes de qualité de mon Païs se don-

nent la peine de porter leurs enfans pendant neuf mois : Bon, bon, elles s'amusent bien à cela ! Quand elles les ont portez deux ou trois mois, elles les donnent à porter à leurs Filles de Chambre qui s'en acquittent aussi-bien que leurs Maîtresses.

COLOMBINE.

Ah, Madame ! voila un merveilleux Païs.

ARLEQUIN.

Combien croyez-vous qu'on vive en ce Païs-là.

ISABELLE.

Je crois que l'on n'y vit pas plus qu'ailleurs, soixante, soixante-dix ans.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! on y a l'ame cramponnée dans le corps ; il faut y assommer le monde ; on n'y connoît aucune maladie. En sçavez-vous bien la raison ? C'est qu'il n'y a point de Medecins, & c'est un axiome tres-veritable, que *sublatâ causâ tollitur effectus.*

COLOMBINE.

Point de Medecins ! Mais il faut que ces gens-là ne soient pas Chrêtiens.

ARLEQUIN.

Pendant que j'y étois, il en vint un dans un petit Carosse, trainé par une Mule,

& l'Empereur de la Chine voyant ces deux Animaux-là qu'on ne connoissoit point dans le Païs, les fit mettre dans sa Menagerie, & les Chinois qui les alloient voir, prenoient souvent la Mule pour le Medecin, & le Medecin pour l'Enfant de la Mule.

COLOMBINE.

Sans leur Robe & leur barbe je m'y tromperois, ma foy, le plus souvent. Madame, voila un Païs comme il nous le faut; je voudrois déja y être.

ARLEQUIN.

Madame, je vois dans vos yeux que vous brûlez d'envie d'être Reine de la Chine, j'en avertiray le Roy mon Maître, & je ne doute pas que les étincelles de vos yeux.... venant à tomber... sur le bassinet... de son cœur... la poudre de son amour... Madame... je vous donne le bon jour. A propos Madame, j'ay des presens à vous faire de la part du Roy mon Maître. (*Il appelle ses gens qui apportent deux Bassins qu'il presente à Isabelle ; l'un plein de Pipes, & l'autre de Tabac en cordes. Elle les refuse, disant que cela n'est pas de son usage. Il ôte son Chapeau, qui est un Cabaret garni de tasses à Caffé pleines, & il lui en offre ; ce qu'elle ne veut pas non plus accepter.*

Arlequin voyant cela dit :) Hé bien, je vais vous faire un preſent qui ſera bien de vôtre goût ; c'eſt une Demoiſelle du Païs, qui chante, qui danſe, & qui eſt faite à peindre. Hola, faites venir Mademoiſelle Dorotée.

MEZZETIN *vient habillé en Naine.*

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Mademoiſelle Dorotée, faites la reverence à Mademoiſelle.

MEZZETIN *fait la reverence grotesquement.*

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Mademoiſelle Dorotée eſt une fille de qualité, & de meilleures familles du Païs.

MEZZETIN *fait un diſcours en galimatias, & en begayant.*

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Mademoiſelle Dorotée, voila une Demoiſelle qui meurt d'envie de vous entendre chanter : Je vous prie, une petite Chanſon.

MEZZETIN.

Volontiers. (*Il chante un air Italien toûjours en begayant.*)

M. SOTINET *arrive avec Paſquariel habillé en femme, & voyant tout ce monde chez lui, dit :*

Quels Carême-prenans ſont-ce-là ? eſt-ce qu'on donne le bal chez moy ?

ARLEQUIN.

A qui en a ce vieux fou-là, avec ſa gueuſe ?

PASQUARIEL.

Comment impudent ? à une perſonne de ma qualité, gueuſe ? (*Elle donne un ſoufflet à Arlequin, qui ſe jette ſur elle, & appelle au ſecours. Ses gens accourent, & entr'autres Mademoiſelle Dorotée qui fait un combat tres-plaiſant avec Paſquariel; l'une étant fort petite, & l'autre tres-grand. Aprés quoy ils s'en vont.*

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO *dit à Mezzetin que sa Sœur Isabelle est presque determinée à souffrir qu'on la separe d'avec son mary ; que Colombine qui travaille de concert avec lui, est aprés elle pour la determiner entierement ; qu'on plaidera devant le Dieu de l'Hymen, & que lui-même sera la Divinité qui prononcera l'Arrêt. Mezzetin s'en réjoüit, & dit qu'il cherchera un Avocat pour plaider en faveur d'Isabelle. Aprés quoy ils s'en vont.*



SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

DIeu mercy, Madame, ce que je demandois eſt enfin arrivé. Nous plaiderons, morbleu; nous plaiderons. La gueule du Juge en petera, & je ne ſouffriray pas que vous ſoyez plus long-tems le rendez-vous des violences de Monſieur Sotinet. Vous ne ſerez plus Madame Sotinet, ou j'y perdray mon latin. Je viens de conſulter un Avocat de mes amis ſur vôtre affaire; Bon! il dit que cela ira ſon grand chemin, & qu'il y auroit-là de quoy faire caſſer aujourd'hui vingt mariages.

ISABELLE.

En verité, Colombine, j'ay eu bien de la peine à me reſoudre à ce que tu as voulu. On me va tympaniſer par la Ville, & je vais donner la Comedie à tout Paris.

COLOMBINE.

Ah vraiment nous y voila, on va vous tympaniſer! Et mort non pas de ma vie, Madame, c'eſt vous éterniſer que de faire un coup d'éclat. Comme celui-là. Dites-

moy, je vous prie, auroit-on tant d'empressement à lire l'Histoire galante de certaines femmes, si une separation ne les avoit renduës celebres? Sçauroit-on la magnificence de Madame Lycidas en just'au-corps de soixante pistoles? les discretions qu'elle perd avec son Galant, si elle n'avoit pas plaidé contre son mary? & l'on n'auroit jamais connu tout l'Esprit d'Artemise sans ses lettres qui ont été produites à l'Audience. Je vous le dis, Madame, il n'y a rien tel que de bien debuter dans le monde, & voila le plus court chemin. On avance plus par là en un jour d'Audience, qu'en vingt années de galanterie, & vous me remercierez dans peu des bons avis que je vous donne.

ISABELLE.

Il falloit donc, Colombine, que je m'apprisse de longue-main à mépriser, comme ces femmes dont tu me parles, les chimeres & les fantômes de reputation & d'honneur qui font peur aux simples esprits comme le mien. Je conviens avec toy, qu'il y a beaucoup d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur mêtier & de leur mari; mais du moins elles n'en instruisent pas la Ville par la bouche d'un Avocat, & ne se font point declarer fieffées Coquettes par Arrêt de la Cour.

COLOMBINE.

C'eſt qu'elles n'ont pas un Mary auſſi bourru que vous en avez un. Vous êtes trop bonne, & vous gâtés les maris. Une bonne ſeparation, Madame, une bonne ſeparation, & le plûtôt c'eſt le meilleur. Il y a déja prés de deux ans que vous êtes femme de Monſieur Sotinet, & quand ce ſeroit le meilleur Mary du monde, il ſeroit gâté depuis le tems.

ISABELLE.

Fais-donc tout ce que tu voudras. Mais faudra-t-il que j'aille ſolliciter toutes ces jeunes barbes de Juges, qui me riront au nez, & qui ſont ravis d'avoir des affaires de cette nature-là?

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne vous mettez point en peine, vous n'irez point aux Juriſdictions ordinaires. Le Dieu d'Hymen eſt arrivé depuis quelque-tems en cette Ville, pour demarier toutes les perſonnes qui ſont laſſes du mariage. Il y aura de la pratique, comme vous pouvez juger. Je veux qu'il commence par vous; laiſſez moy faire. J'ay une peſte de tête!

SCENE III.

ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, mon pauvre Arlequin, tu viens ici bien à propos. (*à Iſabelle*) Tenez, Madame, voila l'Avocat que je vous veux donner. (*à Arlequin.*) Viens-çà, ſçais-tn plaider ?

ARLEQUIN.

Si je ſçais plaider ? j'ay été quatre ans Cocher du plus fameux Avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en ſa place pour un homme qui avoit fait quelque petite fripponnerie. Il devoit naturellement, & ſuivant toutes les regles de la Juſtice, aller droit aux Galeres : Je lui épargnay la fatigue du chemin, je fis tant qu'il n'alla qu'à la Greve ; je criay comme un diable.

COLOMBINE.

Tu plaides donc bien ; il n'en faut pas davantage pour gagner le procés le plus deſeſperé. Allons viens, ſuis-moy. Je te diray ce qu'il faut que tu faſſes.

ISABELLE.

Je ne ſçais pas, Colombine, dans quelle affaire tu m'embarques-là.

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, Madame, je vous en tireray. Je ne vous dis pas ce que j'ay envie de faire.

SCENE IV.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

JE te cherchois. Colombine m'a dit que tu avois ſervi chez un Avocat.

ARLEQUIN.

Cela eſt vray.

MEZZETIN.

Etois-tu Clerc ?

ARLEQUIN.

Non. C'étoit moy qui recouſois les ſacs & les étiquettes.

MEZZETIN.

J'ay beſoin de toy. Voici la derniere fourberie que tu feras. Il faut que tu plaides la Cauſe de Mademoiſelle Iſabelle devant le Dieu de l'Hymenée.

ARLEQUIN.

Et comment m'y prendre ? La profeſſion d'Avocat n'eſt pas ſi aiſée.

MEZZETIN.

Bon ! il n'y a rien au monde de si aisé. (*à part*) Il faut le prendre par la gueule. (*haut*) Un Avocat va le matin en robe au Palais. Dés qu'il y est, il entre à la Buvette, où il mange des saucisses, des roignons, des langues, & boit du meilleur.

ARLEQUIN.

Un Avocat mange des saucisses ? oh, si cela est, je seray Avocat, & bon Avocat; car je mangeray plus de saucisses qu'un autre, je les aime à la folie.

MEZZETIN.

D'abord tu commenceras ton Plaidoyé, en disant : Messieurs, je parle pour Mademoiselle Isabelle, contre son Mary, qui est un débauché, un puant, un fou, & autres choses semblables.

ARLEQUIN.

Laisse-moy faire, pourvu que les saucisses marchent.

MEZZETIN.

Oh, cela s'en va sans dire. O ça, prens que je sois le Juge. Commence par plaider.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas.

MEZZETIN.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'est que je n'ay pas encore été à la Buvette.

MEZZETIN.

Nous irons aprés ; repetons toûjours auparavant.

ARLEQUIN.

Mais repetons donc aussi la Buvette.

MEZZETIN.

Voila une Buvette qui te tient bien au cœur ! Tiens, prens que je sois le Juge. *(Il fait semblant de s'asseoir dans un fauteuil, puis dit :* Avocat, plaidez.

ARLEQUIN.

Messieurs....

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Messieurs.... Messieurs... Messieurs, je conclus.

MEZZETIN.

A quoy concluez-vous ?

ARLEQUIN.

Je conclus à ce que nous allions manger les saucisses avant qu'elles refroidissent. *Il s'en va, Mezzetin court aprés.*



SCENE V.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

HE' bien, que t'a dit, Monſieur de la Griffe mon Avocat ! Viendra-t-il bien-tôt ?

PIERROT.

Monſieur, il eſt bien malade, il ne pourrra pas venir. En taillant ſa plume il s'eſt coupé un peu le doigt, il dit qu'il ne pourra plaider en l'état où il eſt.

SOTINET.

Comment ? il eſt fou ?

PIERROT.

Il m'a dit qu'il alloit envoyer un jeune homme en ſa place qui plaide comme un diable, & qui vous fera auſſi-bien perdre vôtre procés que lui-même.

SOTINET.

Cette affaire-là me fera mourir, je n'en ſortiray jamais à mon honneur. Ma femme m'a fait aſſigner devant le Dieu d'Hymen, on n'eſt gueres favorable aux maris à ce Tribunal-là. Ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'on me fera rendre vingt mille écus que je n'ay point reçus. Allons.

PIERROT.

Hé, Monſieur, conſolez-vous, il y a bien des gens qui voudroient être quittes de leurs femmes à ce prix-là.

SCENE DERNIERE.

Le Theâtre repreſente le Temple de l'Hymenée, au milieu duquel eſt un Tribunal ſoutenu de Bois de Cerfs, & de Cornes d'abondance. Le Dieu de l'Hymen vêtu de jaune, avec une tres-grande Mante doublée de ſoucy, & parſemée de petits croiſſants, ſort au ſon des Inſtrumens. Il eſt précedé de la Joye & des Plaiſirs, & ſuivi du Chagrin, & de la Triſteſſe. Après qu'il a fait le tour du Theâtre il va ſe mettre ſur ſon Tribunal, qui eſt entouré tout auſſi-tôt par une infinité d'Enfans, & de Nourriſſes qui tiennent des Berceaux, des Poeſlons, des Langes, & autres utenciles qui ſervent à élever les petits Enfans.

LE DIEU D'HYMEN, *pluſieurs Aſſiſtans.* BRAILLARDET & CORNICHON, *Avocats*, MONSIEUR SOTINET, & ISABELLE, *Parties.*

BRAILLARDET *plaidant.*

POur Meſſire Mathurin Blaiſe Sotinet, ſous-Fermier : Contre la Dame Soti-

net ſa Femme, demandereſſe en ſeparation.

Je ne ſuis pas ſurpris, Meſſieurs, de voir à ce nouveau Tribunal une femme qui veut ſecoüer le joug d'un mary ; mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle, la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous un peu de patience. Nous n'aurons pas plûtôt demarié la premiere, qu'elles y viendront toutes les unes aprés les autres.

BRAILLARDET.

En effet, Meſſieurs, une jeune femme qui épouſe un vieillard dans l'eſperance de l'enterrer ſix mois aprés, n'eſt-elle pas en droit de lui demander raiſon de ſon retardement ? Et n'eſt-elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puiſque ſon mary n'a pas ſatisfait à l'article le plus eſſentiel du Contrat, par lequel il s'eſt tacitement obligé à ne pas paſſer l'année ? Celui pour qui je parle aprés avoir long-tems contemplé du port les naufrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin ſur la mer orageuſe du mariage : & quand il fit ce ſoleciſme en conduite, qu'il ſouffrit cette lethargie de bon ſens, cette éclipſe de raiſon ; s'il ſe fût mis une corde au cou, ou qu'il ſe fût jetté dans la riviere ;

il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoûtumé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles : C'est à dire, qu'il confessa avoir reçu vingt mille écus, quoy qu'elle ne lui eût jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voila la dotte de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec vôtre permission, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a reçu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Messieurs, des démentis! Il est vray que voila le Stile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez, allez vôtre chemin : Je vous voy venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu ! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu !

BRAILLARDET.

Oüi, oüi, Messieurs, quand je dis que voila la dot de la Dame Sotinet, je

n'avance rien que de veritable : mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achetent en même-tems le droit de les envoyer à l'Hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la Dame Sotinet : Car enfin le pauvre homme ne fut pas plûtôt marié, qu'il vit bien, comme presque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise ; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie : Qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux ; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës en un arbre : Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits !

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre ; & il ne seroit bon, tout au plus, qu'en compote.

BRAILLARDET.

Il vit dés le jour même de son mariage, introduire chez lui l'usage des deux Lits : Usage condamné par nos Pères ; inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage : Usage que je puis nom-

mer ici, la perte du menage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge ſa poſterité.

CORNICHON.

Eſt-ce qu'on ſe marie pour coucher avec ſa Femme ! Fy ! Cela eſt du dernier Bourgeois !

BRAILLARDET.

Il vid fondre chez lui dés le lendemain tous les faineants de la ville, Chevaliers ſans Ordre, beaux-Eſprits ſans aveu, cent petits Poëtes crottez, vrais Chardons du Parnaſſe, de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vid faire de ſa maiſon une Academie de jeux défendus; & fut obligé de payer une groſſe amende, à quoy il fut condamné. Oüi, oüi, Meſſieurs, je n'avance rien que de veritable; & malgré toutes les precautions, il n'a pas laiſſé de la payer cette amende, dont voici la quittance, ſignée, Pallot. Mais qui fut le denonciateur ? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir été chaſſé de la Maiſon, ou quelque joüeur outré d'avoir perdu ſon argent ? Non, Meſſieurs, non. Ce fut la Dame Sotinet. La Dame Sotinet ! Oüi, Meſſieurs, ce fut elle qui ne ſçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla dé-

noncer elle-même qu'on jouoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya : elle reçût son tiers, comme dénonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage ?

— *Quid non muliebria pectora cogis,*
Auri sacra fames ?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voila bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin. . . .

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Maître Cornichon : On m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des pieces qu'elle devoit faire dans la suite à son mari. Les pierreries engagées, la vaisselle d'argent venduë, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez. Car le Sieur Sotinet a été toûjours extrêmement curieux d'originaux, & se connoissoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Il a porté les couleurs assez long-tems pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela est faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'apelle, Apprentif sous-Fermier, & non pas

Laquais, Maître Cornichon, & non pas Laquais. Mais, Meſſieurs, s'il n'y avoit que de la diſſipation dans la conduite de la Dame Sotinet, vous n'entendriez pas retentir vôtre Tribunal des plaintes de ſon mary. Mais puis qu'il eſt aujourd'hui obligé d'avoüer ſa honte & ſon malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers; & vous Godelureaux les plus déterminez, paroiſſez ſur la Scene. Oüi, oüi, Meſſieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la Dame Sotinet: Equipage qu'elle promene ſcandaleuſement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour? Non, ce n'eſt point pour elle que le Soleil éclaire. Elle mépriſe cette clarté Bourgeoiſe: Elle ne ſort de chez elle qu'avec les Oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y eſt bien obligée. Son mary a la cruauté de lui refuſer un flambeau; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je ſuis, eſt un brutal: j'en tombe d'accord. Un ivrogne: je le veux. Un débauché: J'y conſens. Un homme

même qui est quelquefois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais, Messieurs...

SOTINET.

Mais Monsieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé, taisez-vous ignorant. Ce sont des figures de Rhetorique, qui persuadent. (*Au Juges.*) Quand tout cela seroit, dis-je, Messieurs, sont-ce des raisons pour faire rompre un Mariage ? Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sotinet, de ses avantures galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary ; mais

Ante diem clauso componet vesper Olympo.

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de nôtre tems, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé bien loin aprés elle dans la carriere de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de souplesse ; (Elles n'en sçavent déja que trop.) Et aprés cela, Messieurs, une femme qui est le Pressis, l'Elixir, la Mere-goutte de la plus transcendante Coquetterie, viendra vous demander une separation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles detorses à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mary soit declaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non, non,

vous n'authoriſerez point une telle injuſtice. Nous eſperons au contraire que vous obligerez la Dame Sotinet à retourner avec ſon mary, pour mieux vivre avec lui, s'il eſt poſſible. C'eſt à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voila une belle concluſion ? O ça, ça, nous allons voir. *Il plaide.*

MESSIEURS, Je parle pour Damoiſelle Zorobabel de Roqueventrouſe, demandereſſe en ſeparation : Contre Mathurin Blaiſe Sotinet, Sous-Fermier ; cy-devant Laquais, & deffendeur.

L'aſpect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeſte & menaçant, tout cela je l'avoue, m'inſpire quelque terreur. Mais d'un autre côté l'équité de ma cauſe *me recreat & reficit* ; Puiſque je parle ici pour quantité de femmes qui vous diſent par ma bouche, qu'un mary eſt à preſent un meuble fort inutile ; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaiſe Sotinet âgé de ſoixante & dix ans, ſentit un prurit pour la nôce, une demangeaiſon pour le mariage. Cette vieille roſſe refaite & maquignonée, cette méche ſei-

che & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épousa, & il ne tint qu'à lui de voir qu'il avoit mis dans sa maison un tresor de sagesse & de prudence, puis qu'elle ne dépensa en se mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'hui, qui montent insolemment sur une grosse dotte pour insulter à l'économie de leurs maris !

BRAILLARDET *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! l'économie de la Dame Sotinet ! J'avois oublié de vous dire, Messieurs, que le mariage fut presque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le crois bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres ; & si dans ce tems-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procés contre les Marchands de soye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus !

CORNICHON.

Oh, taisez-vous donc si vous pouvez. Si on n'impose silence à Maître Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie.

C'eſt une femme que cet homme-là ; il ne débabille point.

Vous la voyez, Meſſieurs, à vôtre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ſes pierreries, vend ſa vaiſſelle d'argent. Mais pourquoy fait-elle tout cela ? Pour tirer ſon mari de priſon.

Le ſieur Sotinet étoit malheureuſement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ſes aſſociez ſont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'Evêque. Cette chaſte Tourterelle privée de ſon Tourtereau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Meſſieurs ? Pourquoy encore une fois ? Pour tirer ſon mary d'un cul de baſſe foſſe.

BRAILLARDET.

En verité, Meſſieurs, voila une calomnie atroce ! Le ſieur Sotinet n'a jamais été en priſon. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un ſous-Fermier jamais en priſon ! Hé bien, donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tôt aller.

Mais que dirons-nous, Meſſieurs, de ſes débauches, ou pour mieux dire, que n'en dirons-nous pas ? Car juſqu'à quel excés de crapule cet homme-là ne s'eſt-il point laiſſé emporter ? Mais que dis-je, un

homme ? Non, Messieurs, c'est plûtôt une futaille, ou pour mieux dire un rapé, qui ne fait que s'emplir & se vuider à tous momens. C'est un bouchon ambulant, c'est une éponge toute dégoutante de vin, dont les vapeurs obscurcissent & soufflent enfin la chandelle de sa raison.

BRAILLARDET.

Je vous arrête là. C'est une calomnie diabolique. Le sieur Sotinet ne boit que de l'eau : cela est de notorieté publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute sa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau, Maître Braillardet, quand sortant tout chancelant d'un cabaret pour assister à l'Enterrement d'un de ses meilleurs amis, il se laissa tomber dans la fosse, où il seroit encore, si par malheur pour sa femme on ne l'en eût retiré ? N'a-t-il bû que de l'eau, quand il revient chez lui le soir, amenant avec soy des femmes d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je suis, de paroles & de coups ?

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, Messieurs, on ne sçait que trop que c'est le pauvre homme qui les a reçus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre sur le nez, d'un coup de chandelier que sa femme lui a donné.

SOTINET *en pleurant.*

Cela eſt vray. Je ne ſçaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y ſonge.

CORNICHON.

Vous êtes Sous-Fermier, Monſieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à eſſuyer, je ne m'en plaindrois pas ; car on ſçait bien qu'une femme veut être un peu panſée de la main. Mais de ſe voir à tous momens expoſée aux extravagances d'un fou !

SOTINET.

Moy fou ?

CORNICHON.

Oüi, Meſſieurs, je vous le garantis tel, & des plus foux qui ſe faſſent. On n'a qu'à lire les dépoſitions des témoins, on verra qu'on l'a encore vu aujourd'hui courir les ruës à pied, la barbe faite d'un côté, & le baſſin paſſé à ſon col.

SOTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez vôtre cauſe ſi vous voulez. (*Il leve ſa canne, & en menace Cornichon.*)

CORNICHON.

Vous voyez, Meſſieurs, que vôtre preſence ne ſçauroit ſervir de Gourmet à ce furieux. Que ſeroit-ce ſi cette pauvre innocente ſe trouvoit toute ſeule avec lui ?

Approchez, mal-heureuse opprimée ; venez, épouse infortunée. C'est à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile assuré contre la petulance de vôtre persecuteur. Souffrirez-vous, Messieurs, qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un sçavant Philosophe) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coup de poing ; qu'une femme qui doit être la Soucoupe des plaisirs d'un mary, soit le balon de ses emportemens ? Non, Messieurs, vous ne souffrirez pas que ces innocentes brebis soient si cruellement égorgées par ces loups ravissans ? Et qui voudroit d'oresnàvant se mettre en ménage, si vous fermiez les portes aux Separations ?

Le Divorce ayant été de tout tems tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prematurée que vous allez servir à la Dame Sotinet, va faire venir l'eau à la bouche à quantité de femmes de Paris : Elles en voudront tâter. Songez, Messieurs, aux honneurs que vous allez recevoir, *Cornu quanta seges* ! Vous aurez plus d'affaires que toutes les Jurisdictions de la France. L'Hôtel de Bourgogne crevera de monde : Vous en aurez toute la gloire, & les Comediens Italiens tout le profit. *Dixi.*

Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.

BRAILLARDET.

Quand il y auroit quelque petit grain de folie, il a des intervales. ...

CORNICHON.

Ah, taisez-vous, taisez-vous. (*Cela se dit à haute voix.*)

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de Maître Cornichon, le Dieu de l'Himen a ordonné que la Dame Sotinet demeurera separée de corps & de biens d'avec son mari ; qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage ; qu'elle joüira dés à present de son doüaire, êtant reputée veuve, & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence averée du sieur Sotinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

SOTINET.

Moy enfermé ! moy à saint Lazare !

CORNICHON.

Bon ! il y a dix ans que vous devriez y être.

On emmene le sieur Sotinet, Aurelio se découvre à Isabelle.

CORNICHON.

Monsieur l'Himenée, ce n'est pas le tout. Vous venez de défaire un mariage : mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

COLOMBINE.

Ah tres-volontiers ! à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ay toûjours oüi dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

Fin de la Comedie.

Cette Comedie n'avoit point reüssi entre les mains de feu Monsieur Dominique. On l'avoit rayée du Catalogue des Pieces qu'on reprenoit de tems en tems, & les Rôles en avoient été brûlez. Cependant moy

(qui de ma vie n'avois monté ſur le Theatre, & qui ſortois du College de la Marche, où je venois d'achever mon Cours de Philoſophie ſous le docte Monſieur Ballé) je la choiſis pour un coup d'eſſay, qui arriva le premier d'Octobre 1689. lorſque je parus pour la premiere fois d'ordre du Roy, & de Monſeigneur ; & elle eut tant de bonheur entre mes mains, qu'elle pleut generalement à tout le monde, fut extraordinairement ſuivie, & par conſequent valut beaucoup d'argent aux Comediens.

Si j'étois homme à tirer vanité des talens que la Nature m'a donnez pour le Theatre, ſoit à viſage découvert, ou à viſage maſqué, dans les principaux Rôles Serieux ou Cnmiques, où l'on m'a vu briller avec applaudiſſement aux yeux de la plus polie & de la plus connoiſſeuſe Nation de la Terre, j'aurois ici un fort beau champ à ſatisfaire mon amour propre. Je dirois que j'ay plus fait en commençant, & dans mes tendres années, que les plus Illuſtres Acteurs n'ont ſçu faire aprés vingt années d'exercice, & dans la force de leur âge. Mais je proteſte que bien loin de m'être jamais enorgueilly de ces rares avantages, je les ay toûjours regardez comme des effets de mon bonheur, & non pas comme des conſequences de mon merite ; & ſi quelque

chose a sçu flater mon ame dans ces rencontres, ce n'a été que le plaisir de me voir universellement applaudi aprés l'inimitable Monsieur Dominique, qui a porté si loin l'excellence du Naïf *du caractere d'Arlequin, que les Italiens appellent* Goffaggine, *que quiconque l'a vu joüer trouvera toûjours quelque chose à redire aux plus habiles, & aux plus fameux Arlequins du monde.*

Fin du Tome second.